LA PENSÉE

SOMMAIRE

DU NUMERO 21 (NOVEMBRE-DECEMBRE 1948)

Georges Cogniot :
Paul Langevin 3

Pierre Hentgès :
André Jdanov et la responsabilité de l'intellectuel 16

Marcel Prenant :
Un débat scientifique en Union soviétique 29

Jeanne Lévy :
L'œuvre de Lyssenko et l'évolution de la génétique 33

Docteur Serge Lebovici :
La psychanalyse est une thérapeutique 50

Docteur Victor Lafitte :
Destin de la psychanalyse. I 59

Jean Noaro :
Notes sur un livre vrai 68

André Parreaux :
Points de vue sur la Troisième République. II 73

Hélène Parmelin :
David et les Romains 81

Chronique scientifique :
La Recherche collective, par Ernest Kahane 85

Chronique littéraire :
La littérature expression de la société, par Jean Larnac 89

Chronique cinématographique :
Bilan 1947-1948, III, par Pol Gaillard 97

Chronique artistique :
Réflexions d'un vieil artiste, par Francis Jourdain 103

Chronique politique :
La France à l'heure d'un choix, par Georges Cogniot 112

Polémiques :
L'Eglise polonaise est en danger, les églises sont pleines ! par Pol Gaillard .. 125

Documents :
Sans commentaires, par G. C. 127

Les Revues :
Par Pol Gaillard, Jean Triomphe et Jean Varloot 131

Les Livres :
Par Félix Armand, Jean Dresch, Albert Soboul, Jean Bruhat, Jean Larnac, Pol Gaillard et René Maublanc 141

Notes bibliographiques :
Par E. Kahane, G. Bourgin, J. Bruhat, S. Molinier, J.-P. Kahane, Mad. Herr et R. Maublanc 149

Table des matières de l'année 1948 153

NOTE DE LA RÉDACTION

La Pensée *entame dans ce numéro deux discussions scientifiques d'une haute portée. La première a trait aux problèmes de l'évolution en biologie et de la génétique, soulevés par les travaux de Lyssenko. Marcel Prenant ouvre le débat et en dégage toute la portée ; un travail décisif de Mademoiselle Jeanne Lévy, professeur à la Faculté de médecine de Paris, commente les documents qui nous sont parvenus de l'Union soviétique et qui ont été récemment publiés. Nous donnerons dans les numéros suivants d'autres articles sur le même sujet.*

*La seconde discussion porte sur la psychanalyse. Une récente enquête d'*Action *a montré l'intérêt que porte à ce problème le public cultivé. Nous comptons, en donnant librement la parole aux défenseurs et aux adversaires de la psychanalyse, faire une mise au point complète de la question.*

On trouvera encore dans ce numéro, avec l'article de Pierre Hentgès sur « André Jdanov et la responsabilité de l'intellectuel », une riche matière à discussion sur le problème si controversé de la liberté de la pensée. Nous en avons déjà parlé à diverses reprises ; nous y reviendrons prochainement, notamment avec l'article déjà annoncé du regretté Henri Daudin et la réponse de son ami Henri Wallon.

Nous reviendrons aussi dans nos prochains numéros sur quelques événements importants de 1948, comme les grands Congrès internationaux de l'été dernier, pour en tirer la leçon. Nos lecteurs savent bien qu'il nous est malheureusement impossible de serrer de près l'actualité, comme le font les quotidiens, les hebdomadaires et même les revues mensuelles. Ils trouvent du moins dans la Pensée *un jugement mûri, réfléchi et documenté sur les événements des mois passés. C'est cette réflexion lente mais sûre qui donne à* la Pensée *son caractère et sa valeur.*

*
***

Nous devons, à notre grand regret, informer nos lecteurs que la publication des premiers fascicules de l'Encyclopédie de la Renaissance française, annoncée pour la fin de l'année 1948, se trouve retardée de quelques mois par des difficultés imprévues qui, nous en sommes convaincus, seront bientôt surmontées. De ce fait le délai fixé pour les souscriptions est prolongé. Les souscriptions continuent donc à être reçues au siège provisoire de l'Encyclopédie de la Renaissance française, 47, boulevard Saint-Michel, Paris, 5e.

**
* *

La première conférence du nouveau cycle organisé par les Amis de la Pensée *devait avoir lieu le 24 novembre au grand amphithéâtre de la Sorbonne. L'autorisation nous en avait été confirmée par écrit au début de novembre lorsqu'au dernier moment, cinq jours avant la date fixée, le ministère de l'Education nationale nous a brutalement refusé la salle. Nous comptons bien qu'au moment où paraîtra le présent numéro, cette conférence philosophique de Roger Garaudy sur « le marxisme et la personne humaine » aura pu avoir lieu, dans un autre local, en présence d'une foule encore plus nombreuse, désireuse de protester par sa présence contre les mesquines et misérables brimades d'un gouvernement qui a peur de notre influence sur l'opinion publique. A nos lecteurs, à tous les Amis de* la Pensée *de prouver, en se rassemblant autour de leur revue, qu'on n'étouffera pas la voix du rationalisme moderne.*

PAUL LANGEVIN

par Georges COGNIOT

Au lendemain du jour où les cendres de Paul Langevin, avec celles de son ami[1] *Jean Perrin, ont été solennellement portées au Panthéon,* la Pensée, *fidèle à la mémoire de son fondateur, est heureuse de publier la préface que Georges Cogniot, qui dirigeait avec lui la revue à sa naissance en* 1939, *a écrite pour un volume de ses* Œuvres choisies. *Ce volume, établi par notre ami Paul Labérenne, paraîtra prochainement aux éditions* Hier et Aujourd'hui.

De longs mois, déjà, se sont écoulés depuis que Paul Langevin a cessé d'être parmi nous. Personne ne soutiendrait, cependant, que sa présence morale, son influence, son action quotidienne aient diminué. Pour nous, surtout, ses proches et ses amis, il est toujours là, avec cet art charmant de se communiquer directement et de se donner tout entier, avec ce rayonnement de bonté et cette chaleur à partager les peines, les joies et les efforts, avec cet altruisme et cette bienfaisance aussi profonds que sa sagesse dans le conseil, sa force de jugement volontiers malicieuse, son intelligence des grands enchaînements et des grandes perspectives. Mais ce n'est pas assez que ce contact vivant subsiste avec quelques-uns : l'ensemble du pays, et d'abord la classe ouvrière et les intellectuels attachés au progrès, veulent entendre encore l'enseignement direct, la voix de Langevin.

Remercions donc Paul Labérenne du soin fidèle et éclairé avec lequel il a recherché — dans une production considérable, en partie inédite, en partie dispersée par la guerre et la répression — les textes les plus propres à restituer tel qu'il fut le savant et le communiste. Et que notre reconnaissance aille en même temps à ceux qui l'ont aidé, gardiens de manuscrits précieux, religieux dépositaires de grands souvenirs.

Le mystère de Paul Langevin était sa perpétuelle jeunesse d'esprit. Il s'est porté en avant, porté au combat et à la victoire, jusqu'à la fin. Il se renouvelait par une curiosité et une ardeur inépuisables à l'âge où, d'habitude, ses pairs jouissent dans l'immobilité d'une gloire consacrée. Sa vie intellectuelle et pratique a été, cinquante ans, un drame, une progression, une conquête.

Tel nous l'avons connu, tel ce petit livre voudrait le faire revivre. En marche. Procédant, en physique, de la grande crise de la fin du siècle dernier pour aboutir, par des luttes qui durent des dizaines d'années, à la pleine possession de la méthode du matérialisme dialectique. Procédant, en politique, du démocratisme des dreyfusards pour devenir, par une longue ascension, le militant du parti de la classe ouvrière et le héros de la lutte contre l'envahisseur fasciste. Ainsi il noue et dénoue l'éclatante péripétie de l'humanisme français contemporain. Nombreux, déjà, furent les intellectuels de sa génération et de la génération de ses fils, parfois venus de très loin, qui ont marché avec lui, selon le même choix et la même direction. Mais son exemple perpétué par des souvenirs tels que ce livre, quel stimulant pour

1. On sait comment cette cérémonie, qui aurait dû être, comme les transferts précédents des cendres de Zola et de Jaurès, un grandiose et émouvant hommage de tout le peuple de Paris à de pures gloires nationales, a été systématiquement rapetissée et sabotée par la volonté de gouvernants indignes. (*N.D.L.R.*)

toute une jeunesse intellectuelle qu'il aimait si fort et qui apprendra de lui la modestie, la gravité, la capacité de trouver sa place sans malaise et sans vaine prétention dans le mouvement ouvrier !

*
* *

Paul Langevin a très souvent rappelé lui-même dans quelle crise la physique, sa spécialité, était entrée au tournant du siècle et comment, en 1895, ses propres débuts dans la recherche scientifique avaient exactement coïncidé avec la découverte des rayons X par Roentgen. Depuis lors, de nombreux physiciens ont estimé à tort que la science dans son état nouveau réfutait le matérialisme. Ils ont prétendu qu'avec la désintégration de l'atome, la matière s'évanouissait. Ils ont « démontré » que le monde est limité dans l'espace et dans le temps, conception qui appelle de toute évidence l'hypothèse créationniste. Ils ont prêté à l'électron un libre-arbitre mystique. Ils ont nié la capacité de l'homme de connaître les lois objectives de l'univers. Et en « prouvant » de la sorte l'absence d'un développement régulier dans le monde, par conséquent aussi l'impossibilité du progrès, ils livraient la forteresse de l'intelligence à la mystique et au fidéisme.

Paul Langevin a de tout temps combattu ces tendances, affirmé la possibilité humaine de pénétrer les lois de l'évolution naturelle, exalté l'intelligence et la raison. C'est en développant de telles conceptions dans un sens logique, durant des dizaines d'années, qu'il est arrivé à ce couronnement de l'humanisme : le matérialisme dialectique.

Né dans le peuple travailleur, constamment resté lui-même au contact de la technique, Langevin, dès l'origine, a gardé l'attention concentrée sur la liaison de la théorie et de la pratique. C'est ainsi qu'à un premier niveau de leur conjonction, il se préoccupait par exemple, comme Descartes autrefois et comme le fait encore la science soviétique contemporaine, des prolongements de la vie humaine permis ou rendus probables par la science. A un étage supérieur, la science assumait pour lui une fonction morale : elle devenait facteur de sécurité au sens du matérialisme épicurien, c'est-à-dire facteur du bonheur individuel fondé sur le refus que la raison oppose au surnaturel et à la peur du surnaturel. Enfin, à un degré plus élevé encore, la science lui apparaissait comme un « effort de compréhension et de synthèse » serrant le réel de plus en plus près. Longtemps avant de faire profession explicite de marxisme, Langevin montrait la progression ininterrompue du labeur scientifique de l'humanité en insistant en particulier sur le dépassement du matérialisme mécanique par la recherche contemporaine, sur l'impossibilité d'étendre les lois et formules du mécanisme classique aux particules constituant la matière.

La conception idéaliste des mathématiques, si répandue en France, si habile à s'insinuer jusque dans la pensée des hommes chez qui on s'attendrait le moins à la rencontrer, n'avait pas d'adversaire plus résolu. « La géométrie est un aspect de la physique », avait-il coutume de dire. Il s'irritait du caractère de science achevée, universelle et définitive, conféré à la mécanique par l'enseignement de trop nombreux mathématiciens, alors qu'en réalité, la mécanique newtonienne représente seulement « une première approximation, l'aspect le plus superficiel des corps aux faibles vitesses et à l'échelle humaine ». Il s'élevait contre ce qu'il appelait « la colonisation de tout le restant de la physique par la mécanique rationnelle ».

Autre preuve frappante de la rare liberté d'esprit de Paul Langevin, de son dédain à l'égard de tous les préjugés, des opinions régnantes, de l'orthodoxie uni-

Paul LANGEVIN, épuisé par de longues
ées de participation active à la Résistance,
é sauvé par deux combattants des Francs-
urs et Partisans français qu'on voit à
de lui sur ce cliché. Il arrive exténué
le territoire suisse, après avoir franchi
galement la frontière du Jura. Son voisin
auche a dû le porter sur ses épaules pour
ever le rude chemin.

Photographie de la fausse carte d'identité
Paul LANGEVIN dans la Résistance.

versitaire : il ne fut jamais dupe de l'orgueilleuse théorie de la « mentalité primitive », si commode pour les impérialismes lancés à la conquête des peuples prétendus sauvages. Les peuples opprimés eurent toujours en lui un ami. Il soutenait à chaque occasion qu'il n'y a pas de différence *de nature*, — pas de différence au point de vue des opérations de l'esprit, c'est-à-dire surtout au point de vue de la possibilité de *prévoir*, — entre la connaissance rudimentaire dite du sens commun et la connaissance plus complète et plus abstraite dite scientifique. D'où il suit en particulier que « la science est accessible à tous ».

Cette rupture catégorique avec la sociologie vulgaire soi-disant française débarrassait sa route d'un obstacle où plus d'un homme de sa génération a achoppé : l'orgueil d'appartenir en quelque sorte à une humanité élue, privilégiée.

On discerne sans peine le lien qui unit une pareille confiance dans la raison de l'homme commun à la volonté de lutter contre l'idéalisme réactionnaire destiné à obscurcir dans les masses leur conscience du monde.

Dans sa conférence à l'école Edgar Quinet sur *la valeur sociale de la science*, — un de ces puissants exposés de vulgarisation qu'il aimait à présenter aux publics les plus divers, et auxquels il apportait un soin exquis, — avec quelle flamme Langevin ne s'élevait-il pas contre ceux qui veulent faire du monde « fantaisie et mystère », alors qu'il est « enchaînement régulier » et qu'il obéit à des lois dont la connaissance est pleinement vérifiée par notre pratique, par notre art *de presser sur les boutons pour obtenir des résultats déterminés*, — comme il disait dans son langage populaire et imagé.

Dans les discussions qui opposaient entre eux les physiciens des diverses tendances, la position de Langevin était sans équivoque. Pour lui, l'atome avait une réalité objective [1], il était soumis à la nécessité objective selon des lois qui lui sont propres. Langevin pensait exactement comme son collaborateur et son gendre, notre cher et grand Jacques Solomon, déclarant en 1939 à la onzième semaine internationale de synthèse à propos du concept de matière et des transformations des aspects qualitatifs de la matière (transformations photons-électrons et électrons-photons) :

> Il ne faut pas attacher un sens trop littéral à ces expressions de matérialisation et de dématérialisation qui indiquent *simplement* des passages d'un *état matériel à un autre* [2].

En ce sens, dès le début du siècle, Lénine avait riposté aux physiciens qui prétendaient que la matière avait disparu, en montrant que ce qui avait disparu, c'était seulement l'ancienne *conception* de la matière. Lénine indiquait qu'en fait, l'esprit humain avait franchi une limite de plus dans sa pénétration progressive au plus profond de la matière.

Quelle nouveauté était donc intervenue ? On avait établi que l'atome a une structure électrique. Contradiction qui sembla plonger la physique dans l'abîme. En effet, pour autant que l'électricité est une forme d'énergie, on était obligé de croire que la matière, faite d'atomes est constituée par de l'énergie ! Mais pour autant que les quantités élémentaires d'électricité étaient susceptibles de mesure précise quant à leurs dimensions et à leur poids, on était obligé de croire que l'énergie électrique est une forme de matière ! Ainsi, la matière devenait en dernière analyse de l'énergie, et l'énergie de la matière [1].

1. La thèse de Langevin : « L'atome est une réalité, étant donné son caractère concret » se trouve notamment dans *Les nouvelles théories de la physique*, publication de l'Institut International de coopération intellectuelle, 1939, p. 245. Ce texte reproduit un rapport sur *Les courants positiviste et réaliste dans la philosophie de la physique* présenté à la réunion internationale de Varsovie en 1938.
2. Cité par Paul Labérenne : *L'origine des mondes*. Paris, Editions Hier et Aujourd'hui, 2e édition, 1947, p. 230.

C'est si vrai qu'à une date plus récente, la « matérialisation » du rayonnement a été opérée effectivement au laboratoire : on sait transformer des photons (grains de lumière) en électrons (constituants de la matière).

Que veut dire tout ceci ? Simplement que « la distinction entre énergie et matière tend de plus en plus à s'estomper. »[2] En d'autres termes, que l'atome est une *unité des contraires* ; que des deux termes énergie et matière, chacun ne se comprend que moyennant son opposé ; ou plus généralement que la réalité est la matière active ; le mouvement, le changement est le mode d'être de la matière, comme Engels l'avait énoncé dans l'*Anti-Dühring*.[3] La contradiction réside dans les choses, et la physique moderne est le triomphe de la dialectique.

Paul Langevin, qui dès 1926 demandait à la science de procéder, pour résoudre ses contradictions, « sur le rythme hegelien »[4] est entré dans l'histoire de la pensée française comme le premier savant dans toute la gloire du terme qui ait saisi, au bout d'un long effort, l'unité dialectique de l'identité et de la différence dans le phénomène physique et proclamé la vérité et la nécessité du marxisme à partir des démarches et des résultats de la physique.

Langevin, — l'homme dont Einstein a dit :

> Il me paraît certain qu'il aurait développé la théorie spéciale de la relativité si cela n'avait été fait ailleurs ; car il en avait clairement reconnu les points essentiels[5],

a été définitivement conduit au matérialisme dialectique par cette théorie de la réalité, qui a détruit, pour reprendre un de ses mots, les dernières *idoles* métaphysiques — l'espace absolu, le temps absolu, la masse absolue — en apportant, après tant d'autres preuves, une confirmation éclatante du mode de penser marxiste.

De cette négation de tout mouvement absolu, les sophistes de l'idéalisme ont essayé de tirer la conclusion que... le mouvement n'existe pas en réalité. Einstein prouve juste le contraire : il prouve qu'il n'y a que le mouvement de réel. Dès lors, tout mouvement particulier, c'est-à-dire tout existant, est relatif.

La philosophie et la science non dialectiques, le mécanisme classique supposaient un espace abstrait où les choses se déplaçaient. De même, un temps abstrait où les événements se produisaient. Einstein a montré que l'espace et le temps sont simplement des manières d'être de l'univers et non des conditions préalables, non des cadres absolus indifférents à leur contenu et au fait même d'avoir un contenu. L'univers n'est pas comme nous, qui avons besoin d'un espace autour de nous pour nous mouvoir ; l'univers est toute chose en tout lieu, et il n'y a pas d'espace plus large que lui où il puisse aller et venir. Pareillement, il est la succession même des événements et il ne saurait donc s'insérer dans un temps-cadre extérieur à lui.

Newton « expliquait » les mouvements compliqués des astres par l'existence d'attractions s'exerçant à distance entre des corps mobiles dans un espace invariablement euclidien, rigide, indéformable ; la relativité admet au contraire que

---

1. T.A. Jackson : *Dialectics*. London, Lawrence and Wishart, 1936, p. 257.
2. Paul Labérenne, ouvrage cité, p. 244.
3. « Le mouvement est le mode d'existence, la manière d'être de la matière. Jamais et nulle part, il n'y a eu et il ne peut y avoir de matière sans mouvement ». (*Anti-Dühring*, Première partie, chap. VI ; Edit. Costes, t. I, p. 74).
4. *La valeur éducative de l'histoire des sciences* dans le *Bulletin de la Société française de pédagogie*, n° 22, déc. 1926, p. 699.
5. *La Pensée*, n° 12, mai-juin 1947, p. 14.

chaque corps influe sur les propriétés de l'espace et du temps où il se trouve, modifie et incurve l'espace-temps, déformation qui agit à son tour sur le mouvement des corps voisins. [1]

Il ne résulte de là rien d'autre que la substitution d'une loi générale d'interdépendance, loi dialectique, au mystère impénétrable de l'attraction à distance selon Newton. La science corrobore donc ce que le matérialisme dialectique avait toujours affirmé : le monde entier n'admet qu'un absolu, l'abstraction du mouvement ; la nature est l'interaction des différents mouvements, tous à caractère relatif ; de même, l'espace et le temps sont interdépendants (associés dans une unité, dite espace-temps) comme ils sont relatifs à leur contenu, et non pas fixes, inflexibles, impossibles à « incurver ».

La science elle-même, à l'instar de l'univers matériel, est en perpétuel mouvement et innovation. Langevin écrit dans une note inédite :

> Processus dialectique du développement de la science parallèle au processus dialectique du développement de l'histoire et de la vie.

L' « effort violent » de la science [2] est provoqué chaque fois par la nécessité de surmonter une contradiction qui se forme [3]. Elle triomphe des idées périmées par des idées nouvelles qui semblent d'abord « paradoxales » et « diaboliques » (Langevin aimait à citer le scandale causé par l'introduction révolutionnaire de la notion de potentiel au temps de son enfance, et par la notion d'entropie au temps de sa jeunesse, toutes deux d'abord « imbuvables », « rébarbatives » et pourtant devenues rapidement familières) ; — la science avance par crises : crise de la physique nucléaire, crise des quanta, crise de la relativité.

La grande loi dialectique du progrès par bonds et de la transformation de la quantité en qualité est formulée dès l'époque de la conférence de 1931 sur *La contribution des sciences physiques à la culture générale* :

> Le progrès (de la science et de la philosophie) s'accomplit à travers une série de crises provoquées par l'accroissement si rapide que permet la méthode expérimentale au point de vue du nombre [...] des faits.

Ainsi triomphait « le sens du mouvement » dans la science et l'entendement, de même qu'il triomphe dans la nature.

Langevin se reportait toujours aux sources, au *commencement* des écoles, à Euclide plutôt qu'à ses traducteurs ; à Newton plutôt qu'à ses disciples ; à Thénard, découvreur de l'eau oxygénée, plutôt qu'aux manuels qui affadissent ses vues sur l'oxydation ; aux *fondateurs*, qui émettent des hypothèses nouvelles, plutôt qu'aux *commentateurs* et *continuateurs*, — Marx dit : *les épigones, — qui fossifient* et *sénilisent* [4]. On ferait rien qu'avec des extraits des œuvres de Paul Langevin un excellent exposé de dialectique vivante appliquée à la science. Ses héros de prédilection dans l'histoire des sciences, ce furent toujours les grands bousculeurs comme Descartes l'antiscolastique, comme Faraday, comme Einstein, savants par choix et non

---

1. Paul Langevin : *La valeur éducative de l'histoire des sciences*, pp. 694-695.
2. *Ibidem.*
3. 20 mai 1937, discussion de la conférence de MM. L. de Broglie et E. Bauer sur *les modalités de l'invention ; l'invention scientifique.*
4. *La valeur éducative de l'histoire des sciences*, page 698.

par profession, en telle sorte que les idées reçues, les préjugés et les « idoles », l'académisme et la routine les arrêtaient moins aisément que les autres, que les « intoxiqués », comme disait Langevin.

Pour lui, *définitif* et *mort* sont synonymes [1] ; il pressent ainsi, de longues années avant son adhésion explicite au marxisme, la thèse fameuse selon laquelle vie, c'est métamorphose et mort, fin des métamorphoses [2]. De même, le *simple*, le principe d'explication fondamental, l'essentiel des choses, n'est pas le familier ; il en est plutôt l'opposé, dans la mesure où le familier est le traditionnel [3].

Paul Langevin, parvenu à la pleine maîtrise du mode de penser marxiste, a fortement insisté dans tous les écrits de la dernière période sur la nécessité pour la raison humaine, pour la conscience du savant, de se renouveler, d'évoluer dialectiquement elle aussi, en accord avec la réalité changeante de l'univers et avec le reflet changeant de cet univers en elle-même. La coïncidence de cette préoccupation familière à son esprit avec la tendance actuelle de la philosophie soviétique à attacher une importance exceptionnelle au problème de la logique (histoire de l'application des catégories de la logique, rapports de ces catégories à la pratique humaine, rapports de la logique dialectique à la logique formelle) est un frappant indice de la hauteur et de la sûreté des vues marxistes auxquelles le génie de Paul Langevin s'était élevé.

Dans le premier numéro de la revue *La Pensée*, au printemps de 1939, il écrivait ces fortes lignes :

Nous assistons à un moment particulièrement important du développement de cette chose vivante qu'est notre raison. Elle n'est pas donnée a priori, elle n'a pas les cadres rigides qu'on croyait pouvoir lui imposer autrefois [4]. Reflétant toujours mieux le monde extérieur, cette raison évolue, s'insinue de plus en plus près de cette réalité que nous connaissons et que nous dominons toujours davantage...

Aujourd'hui on parle de « crise du déterminisme » alors qu'au vrai, la détermination objective des faits est mieux connue qu'elle ne l'était hier. Certes, à mesure que notre connaissance du réel progresse, nous sommes amenés à modifier la conception que nous nous faisons du déterminisme. Mais ceux qui présentent l'évolution de notre connaissance du déterminisme comme la faillite de celui-ci ont beau se réclamer de la science la plus moderne, ce n'est pas d'elle qu'ils tirent cette idée ; ils la tirent d'une vieille philosophie hostile à la science qu'ils cherchent à réintroduire dans la science [5].

*
* *

Le marxisme était, pour Paul Langevin, à la fois l'achèvement et le radical dépassement de la philosophie des idées claires et distinctes et de la philosophie des lumières. Dans son discours inaugural pour l'Encyclopédie de la Renaissance française (1945) [6], où il a magnifiquement démontré une dernière fois l'impossibilité d'une raison « statique » aux catégories absolues, il a insisté sur le caractère contemplatif, hostile à toute pratique, non révolutionnaire, et en ce sens inhumain, qu'avait eu le déterminisme mécaniste du XVIII[e] siècle ; il a expliqué quelle révolution de l'ancienne philosophie, même la plus avancée, le matérialisme dialectique représente. Mais cette transformation de l'héritage se fait à partir de l'héritage. Personnellement, Paul Langevin avait pleine conscience d'être, dans l'ordre des

1. *La valeur éducative de l'histoire des sciences*, page 698.
2. *Anti-Dühring*. Première partie, chap. VIII (Ed. Costes, t. I, p. 115).
3. *La valeur éducative de l'histoire des sciences*, passage cité.
4. Souligné par moi. G.C.
5. *La Pensée*, 1re année, n° 1, avril-mai-juin 1939, pp. 13-14.
6. Reproduit dans *La Pensée*, n° 12, mai-juin 1947, pp. 8-12.

sciences de la nature, le légitime successeur et le continuateur des Berthelot et des Claude Bernard. Sa conception de l'éducation de l'homme, — à l'élaboration de laquelle il a consacré un soin considérable, comme les anciens matérialistes français, comme Marx ensuite et en général comme tous les humanistes, de Goethe à Romain Rolland, — procédait, elle aussi, en partie de Berthelot, et il y relevait avec fierté et cette filiation et le progrès décisif que les rationalistes modernes accomplissent, dans la théorie de l'éducation, par rapport à leurs prédécesseurs.

Langevin, qui avait naturellement le sens des grands problèmes, posait celui de l'éducation avec non moins d'audace que les autres. Remarquable est sa définition de la culture :

> Etre cultivé, c'est avoir reçu et développer constamment une initiation aux différentes formes d'activité humaine, indépendamment de celles qui correspondent à la profession, *de manière à pouvoir entrer largement en contact, en communion avec les autres hommes.*

Dans cette définition qui remonte à 1931 [1] se manifestent déjà l'authenticité et la profondeur de la préoccupation sociale, cette sensibilité aiguë à la nécessité du « grand effort collectif d'adaptation » qui devait, au terme de l'évolution ascendante de Paul Langevin, le conduire à identifier culture et communisme.

Les études pédagogiques de Paul Langevin sont de tout premier ordre, et personne n'en disconvient. Mais il importe de déceler le secret de leur exceptionnelle valeur, et beaucoup s'emploieraient volontiers à épaissir l'ombre, au contraire, sur ce ressort puissant. Langevin révélait lui-même, d'un seul mot, la détente cachée de sa pédagogie : il faut donner, disait-il, un sens *dynamique* à la culture.

On établira donc, en opposition avec les méthodes dogmatiques et verbales en usage, un vaste enseignement de la pensée scientifique considérée du point de vue de l'histoire, du point de vue du « développement progressif des idées » ; Langevin, en particulier, lutte opiniâtrement pour l'introduction d'un certificat d'histoire des sciences dans le programme de la licence à l'Université. Quand, vers l'année 1924, il soutenait déjà cette conception dynamique dans une conférence de pédagogie donnée aux candidats à l'agrégation, il ignorait qu'elle dût coïncider avec une des préoccupations majeures de l'enseignement soviétique. Dès ce temps, en tout cas, la réflexion le conduisait à découvrir les causes politiques de l'état auquel l'enseignement se trouvait condamné.

On sait quelle influence Langevin a exercée sur le mouvement des idées pédagogiques et sociales après la Libération, comme président de la Commission ministérielle de réforme de l'enseignement. La preuve a été faite par les longs et beaux travaux de cette commission qu'il n'est de pédagogie avancée, vraiment nationale et vraiment humaine, que la pédagogie du socialisme scientifique.

* *

Un autre genre d'idées et de jugements qui semble bien avoir incliné progressivement Paul Langevin au marxisme est la méditation sur la condition du savant dans la société mercantile et capitaliste.

Du dédain opposé à la recherche par la présente société, de la misère des savants, il concluait par une généralisation légitime, — dans une note manuscrite sans date, mais qui doit remonter à l'année 1928, — à la « domination de l'esprit

1. Conférence du 11 juin 1931 au Musée Pédagogique sur *La contribution des sciences physiques à la culture générale.*

par la matière » ; il stigmatisait dans un exposé public, la formule : « Aux industriels l'argent, aux savants l'honneur. » Connaissait-il alors le passage fameux du Manifeste Communiste sur l'époque historique du dur *paiement au comptant* ?

La bourgeoisie a dépouillé de leur auréole toutes les activités jusqu'ici honorables et considérées avec un pieux respect. Elle a fait du médecin, du juriste, du curé, du poète, de l'homme de science ses salariés payés.

Paul Langevin s'est souvent préoccupé de la défense du brevet de l'inventeur et parallèlement, de la constitution d'une propriété de la découverte scientifique, d'un « droit du savant », ou mieux encore : d'un droit collectif des savants. Savait-il que, ce faisant, il rencontrait un ordre de critique et d'intérêt qui avait été familier en son temps à Paul Lafargue ? « Ce serait insulter la bourgeoisie que de lui attribuer un amour désintéressé de la science », disait le 23 mars 1900 l'auteur de la conférence sur *Le socialisme et les intellectuels* : la même opinion, avec ses conséquences, s'imposa graduellement à Langevin.

Lorsqu'enfin il proposait de créer un *Conseil supérieur des découvertes et inventions scientifiques*, se doutait-il qu'il reprenait une grande et féconde idée de Charles Fourier ?

C'est ainsi qu'à force de prendre sa position et sa mission de savant au sérieux, il allait au devant du socialisme, même s'il avait cru, au début, n'agiter qu'une question juridique intéressant l'évolution du droit de propriété.

*
* *

La vaste expérience du monde, les fréquents voyages qui conduisaient Paul Langevin de Tiflis à Buenos-Aires, de la Pologne à la Chine, l'habitude scientifique de l'exercice du jugement avaient fait de lui un critique perspicace des conditions humaines, des civilisations et des Etats.

Dans les notes manuscrites qu'il a laissées à propos de tel physicien américain trop enclin à traiter la science en homme d'affaires, on lit, soigneusement encadré d'un trait de plume épais, ce jugement qui, assurément, vise moins un homme qu'une conception de la vie intellectuelle : « Ce n'est plus de la publication, c'est de la publicité. » Et quand, au VI[e] congrès annuel de la Fédération internationale des unions intellectuelles, à Barcelone, en 1930, le professeur viennois Karl Buehler expose la thèse américaine d'après laquelle « l'avenir de l'humanité est *dans* la technique », l'humaniste Paul Langevin écrit en marge, sur son exemplaire personnel du rapport : « Non pas *dans*, mais *par* la technique. » Le robot suscite son impitoyable censure. Par une coïncidence remarquable, c'est le même jour, ou le lendemain, qu'heureux de l'intervention d'un ami, il note sur un autre feuillet : « G. représentant des masses. — Moi aussi. » Mais précisément, ces masses dont il est et se veut le représentant, ce sont des masses qui échappent par le combat à la mécanisation capitaliste à l'américaine ; ce sont des masses qui s'affranchissent de l'ignorance, de l'inculture et de la misère spirituelle par la lutte même qui les affranchit de l'oppression, de l'exploitation et de la misère matérielle. Sur la même page, Paul Langevin résume comme suit sa propre intervention au congrès :

J'ai apporté la note optimiste [...] *J'ai pour ma part essayé de sortir de l'attitude contemplative* [1].

1. Souligné par moi. G.C.

Il faut « sortir de l'attitude contemplative » ! C'est pourquoi, dès le début, Paul Langevin défendit de toutes ses forces la nouvelle civilisation soviétique, distinguée de toutes les autres, disait-il, par sa confiance dans l'effort scientifique de l'homme. Il suivait avec enthousiasme les premiers progrès de la science en U.R.S.S., au lendemain même de la Révolution d'octobre, en même temps qu'il jouait un rôle éminent dans la campagne pour la reprise des relations diplomatiques entre la France et la République socialiste. « L'Europe n'est pas elle-même quand la Russie en est absente », avait-il coutume de dire dans ses discours et ses articles de cette période. On trouve dans ses dossiers une étude manuscrite sur Lomonosov, dans laquelle il examine la position du grand savant russe par rapport à Lavoisier et exprime le désir de rechercher son influence sur la pensée occidentale en général. On voit par la même esquisse à quelle hauteur il place Lobatchevski, Mendéléiev et Metchnikov, Pavlov et Ioffé. Dans ses notes inédites, la primauté et le rôle dirigeant de la littérature russe dans la période contemporaine sont affirmés avec une netteté absolue ; Langevin connaissait particulièrement les œuvres du grand Léon Tolstoï.

*
* *

La contribution éclatante que, comme dirigeant au *Comité mondial contre la guerre et le fascisme*, — dirigeant effectif, quotidiennement attaché au travail, — Paul Langevin devait apporter à la lutte pour la paix et la liberté à partir du Congrès d'Amsterdam, des années 1932-33, est suffisamment connue pour qu'on puisse se dispenser ici de la rappeler en détail. En cet homme qui n'admettait « ni qu'il eût toujours des pauvres ni qu'il y eût toujours des guerres », qui ne voulait pas de « la conception statique et désespérante » de la guerre éternelle, la flamme de Barbusse continuait toujours à brûler.

Ce qu'il a fait pour le soutien de la République espagnole contre Hitler et Mussolini est un de ses plus beaux titres de gloire. La politique de connivence pratique avec le franquisme appliquée par Léon Blum provoquait en lui une indignation qui s'exprimait en censures rigoureuses.

Paul Langevin flétrit la complicité des gouvernements de Paris et de Londres avec les fascismes. Il dit dans son discours au congrès de *Paix et Liberté* :

> Tout se passe comme si ces gouvernements étaient dominés par des forces qui, au mépris de nos intérêts nationaux les plus évidents, tendent à maintenir ou même à fortifier les dictatures.

Dans ses notes pour un meeting de 1937, on lit :

> La politique de non-intervention augmente sans cesse l'audace et le cynisme des violents et conduit finalement à la guerre.

L'indépendance de caractère, le courage civique de Paul Langevin, son mépris des relations officielles et du *bon ton* spécieux quand les grands intérêts de la paix et de la guerre étaient en jeu, ont eu maintes fois l'occasion de s'affirmer, même avant cette époque de 1932-33 où son action commence à prendre sa plus grande ampleur publique et son éclat le plus vif.

Il disait dès 1925 : « Il faut exercer sur les gouvernements une pression constante. » En août 1932, répondant, de Nice où il assistait à un congrès d'éducation, au président du Conseil d'alors qui lui avait écrit pour défendre, quant à la lutte contre la guerre, sa propre attitude de juste milieu entre « ceux qui trouvent

toujours qu'on en fait trop et ceux qui trouvent qu'on n'en fait pas assez », il refusait hautement d'administrer pour sa part « la morphine ». Il affirmait :

Toute illusion est dangereuse parce qu'elle contribue à endormir l'inquiétude et à faciliter l'acceptation de la guerre.

Ainsi il est déjà tout près de la théorie marxiste-léniniste sur le mystère, la duperie, les comédies pacifistes qui servent à préparer les guerres impérialistes. Paul Langevin, dans la même lettre au chef du gouvernement, déclarait placer tous ses espoirs non pas dans les individus marquants, hommes politiques ou non, mais dans l'*action* des *peuples*, à qui il faut donner « la vision stimulante des faits ».

Vers la même date, il refusait de participer à la propagande des exercices contre les gaz, soutenue par une publicité commerciale cynique d'affairistes qui achetaient alors généraux et politiciens et qui ne craignaient pas de lui faire d'insolentes ouvertures à lui-même [1] ; il demandait, contre le péril de guerre, « un grand mouvement d'opinion publique internationale » imposant le désarmement. Il combattait les projets réactionnaires de Pétain, et au même titre les bavardages de ceux qui croient possible « de conjurer des dangers réels par des mots ». Il flétrissait « le byzantinisme et l'hypocrisie ».

Dès le temps de l'agression du Japon contre la Chine, Paul Langevin condamne fermement, publiquement, — lui qui appartient pourtant aux commissions de la Société des Nations, — l'abandon de la Chine par la S.D.N., la « lâcheté » des gouvernants de Paris qui, dociles aux puissants intérêts du gros négoce français du riz, refusent d'appliquer des sanctions économiques au Japon, la politique égoïste et myope des Etats-Unis. Il montre aux « pacifistes », par l'exemple de la Chine aux prises, malgré elle, avec l'agresseur, qu'il y a des guerres justes, des cas où « la résistance brutale à la brutalité » est sainte, donc d'insurmontables difficultés et un vice radical dans les théories du « désarmement moral ». Bientôt il combattra, avec un magnifique courage, dans le sein du Comité de Vigilance des intellectuels antifascistes, les futurs collaborateurs comme ce Félicien Challaye qui n'allait pas craindre, sous l'occupation, de justifier jusqu'à l'antisémitisme dans les réimpressions de ses manuels scolaires.

* * *

Dès sa jeunesse, Paul Langevin avait été préoccupé par le problème de ce qu'il appelait les rapports de la justice et de la science, terminologie idéaliste empruntée au courant d'opinions et de passions qu'avait suscité l'affaire Dreyfus, — cette première étape de son propre combat politique et social, — mais par laquelle il ne veut, au vrai, signifier, surtout dans la dernière période, rien d'autre que l'application des méthodes scientifiques à l'étude des problèmes humains. Il a caractérisé, dans son allocution de mai 1945, [2] la longue, la courageuse et glorieuse marche qui l'avait conduit, — en passant des rangs dreyfusards à la Ligue des Droits de l'Homme où il fut depuis 1923 compagnon fidèle de Victor Basch, de la Ligue des Droits de l'Homme à la participation dévouée et convain-

1. Lettre, en date du 15 mai 1933, du « Syndicat national des fabricants d'appareils de protection contre les gaz et des industries qui s'y rattachent ».

2. Reproduite dans *Hommage à Langevin*, Editions de l'Union française universitaire, 47, boulevard St-Michel, Paris, 5e. Prix 25 fr.

cue au Front Populaire, — jusqu'à l'affiliation au Parti Communiste Français, définie par lui-même comme une précision et une confirmation des idées directrices de toute sa vie civique.

Il est caractéristique de l'identité qui, de nos jours, s'établit dans les faits entre la cause de la démocratie et la cause du prolétariat, que la première grande bataille sociale à laquelle Paul Langevin participe après l'affaire Dreyfus, soit déjà une bataille *ouvrière* à proprement parler.

Lors des grèves grandioses de 1920, que suscitent les souffrances accumulées à la charge des travailleurs par la guerre, par la crise de réadaptation, par les commencements de l'inflation, un mouvement s'affirme pour obliger hypocritement les étudiants à s'enrôler dans les rangs des briseurs de grève : sous prétexte de ne pas causer un retard d'études et un préjudice à ceux d'entre eux qui essaient, au grand dam des usagers, de piloter les tramways et les autobus, on prétend fermer les universités et les grandes écoles pour jeter la jeunesse étudiante dans la bataille aux côtés des hommes des trusts, bon gré mal gré. C'est alors que Paul Langevin, en ce temps directeur d'études à l'Ecole de Physique et Chimie, prend résolument ses responsabilités et écrit au journal d'Anatole France et de Marcel Cachin qui allait devenir l'organe du Parti Communiste, à l'*Humanité*, la célèbre lettre ouverte de protestation contre ceux qui patronnent le dressage de la jeunesse du Quartier Latin au rôle de troupe de choc contre le peuple.

Le retentissement de cette fière déclaration est si grand que les organisateurs du premier meeting de solidarité avec André Marty demandent naturellement à Paul Langevin de présider la réunion. Pour avoir sauvé l'honneur et l'autorité morale du peuple de notre pays devant l'Etat soviétique nouveau, sans l'alliance duquel la sécurité durable de la France devait s'avérer un leurre, pour avoir accompli un acte d'une portée nationale incalculable, André Marty avait été jeté au bagne. Paul Langevin dégage immédiatement les données exactes d'un problème que tant de passions et d'ignorances contribuaient alors à rendre obscur pour beaucoup d'intellectuels : il s'en va à la Salle Wagram présider le meeting pour la libération d'André Marty. Sur le seuil, où l'attendaient Ferdinand Buisson et le père de Marcel Prenant, membre de l'Académie de Médecine, il fut accueilli par le militant communiste Daniel Renoult qui devait, comme lui, plus tard, subir les persécutions hitlériennes et, comme lui, y faire face vaillamment.

Qui de nous ne se rappelle, s'écriait Langevin à Wagram, les émotions du début de la révolution russe, cette première réalisation des espoirs de Libération universelle, pour laquelle tant de jeunes hommes avaient déjà librement et presque joyeusement consenti à mourir ?

Il caractérisait les marins de la Mer Noire comme « les meilleurs éléments de la nation ». En ce jour et en ce lieu, s'associant à l'action des défenseurs de l'ingénieur mécanicien du Protet, Paul Langevin faisait ses premières armes comme compagnon de lutte des hommes dont il devait devenir le camarade de parti, au terme d'un développement qui exprime la logique même du mouvement démocratique en notre temps. De la lutte avec Jaurès en 1900 à l'amitié chaleureuse et confiante avec Maurice Thorez quarante ans plus tard, Paul Langevin est devenu de plus en plus fidèle au meilleur de lui-même.

Paul Langevin a toujours insisté sur la responsabilité sociale de ceux qui ont « le privilège de vivre dans la haute et pure atmosphère de la recherche scientifique, de l'invention littéraire ou artistique ». Dans l'article à l'occasion du 1er mai intitulé *L'union nécessaire*, d'où ces expressions sont tirées et qui appelle à la solidarité entre manuels et intellectuels, on lit plus loin :

La fermeture de l'esprit sur lui-même, les tentations de la science pour la science et de l'art pour l'art représentent autant de dangers (...) par formation de castes ou de groupes enkystés chacun dans une carapace généralement artificielle et verbale,

retranchée de la communion avec les hommes, qui est « source de toute inspiration véritable ». Langevin pensait comme Gorki qu'un intellectuel est d'autant plus grand et produit d'autant plus qu'il puise davantage aux sources fraîches de la création ou de l'inspiration populaires. Dans ses nombreux messages aux étudiants, il recommandait toujours, avec le goût du « travail en profondeur », ce sentiment du devoir social. Rien de plus opposé à sa pensée et à sa pratique que l'orgueil et la prétention intellectuels, l'esprit de chapelle et de salon, le formalisme creux qui tournent le dos au peuple, au mouvement ouvrier.

*
* *

Membre du mouvement ouvrier, que guidait le Parti Communiste Français, Paul Langevin se trouva tout naturellement aux premiers rangs du combat contre les fossoyeurs de la Patrie pendant la drôle de guerre, puis contre l'envahisseur. Il avait déjà rendu vingt-cinq ans plus tôt les plus grands services à son pays par ses recherches sur les ultra-sons, qui sont capitales pour la signalisation et la détection sous-marines, et s'inscrivent dignement à côté de ses plus illustres travaux sur l'électro-magnétisme. On sait comment Langevin, quelques mois après avoir témoigné en faveur des accusés à l'inique procès des députés communistes, fut jeté à la prison de la Santé dès 1940, quel hommage lui rendit le colonel nazi qui l'interrogeait en le déclarant aussi dangereux pour le fascisme que les Encyclopédistes l'avaient été pour l'ancien régime, quelle fut enfin la fermeté de ce malade abandonné qui charbonnait des calculs sur les murs du cachot avec des morceaux d'allumettes brûlées. Le long exil imposé à Troyes ; la mort héroïque de son gendre Jacques Solomon et l'irréparable ensevelissement des grandes découvertes que ce jeune homme d'un rare génie portait en lui ; la déportation de sa fille Hélène dans les camps de la mort en Allemagne ; la menace suprême à laquelle le plus glorieux des savants français, — devenu un militant obscur de l'illégalité : *Paul Pinel, ingénieur*, — n'échappe, épuisé par une longue lutte, qu'en passant la frontière du Jura porté à bras d'homme par deux francs-tireurs : telles sont les étapes de la vie héroïque de Paul Langevin pendant la guerre.

Vint la libération. Le 24 septembre 1944, dans son allocution à Radio-Lyon, Paul Langevin appelait aux tâches nationales : achever la guerre, — « faire justice de l'ennemi du dedans en poursuivant sans faiblesse ceux qui, par leurs actes, se sont placés hors de la nation », — « transformer profondément le régime économique et les conditions du travail », — enfin accomplir la réorganisation démocratique de l'enseignement. Après quoi, Paul Langevin vint au Parti Communiste, « pour y prendre la place de Jacques Solomon, mort pour son idéal et pour la France. »

L'un et l'autre, maintenant, vivent dans notre souvenir. Vivent, et non pas reposent. Ces disparus combattent toujours avec nous. Puisse leur esprit animer des générations toujours plus compactes d'intellectuels communistes, fidèles et laborieux, simples et dévoués comme ils furent eux-mêmes, tournés comme eux, ardemment, vers la conquête des relations sociales supérieures et du niveau supérieur de la connaissance.

Paul Langevin a été, de notre temps et dans notre pays, le type même du savant novateur, du savant passionné pour l'avenir, pour ce qui vit et se développe.

Avec quelle juvénile impatience, dans la discussion déjà citée du 20 mai 1937, il maudissait « ces chemins parcourus » qui « laissent fréquemment dans l'esprit des sillons indélébiles »[1] !

Qui ne se souviendrait, devant de tels textes, de l'appel de Jdanov aux écrivains et aux artistes : « Regardez dans le futur ! » Qui ne se souviendrait du toast célèbre de Staline[1] :

aux progrès de la science, de celle qui ne s'isole pas du peuple, qui ne se tient pas à l'écart du peuple, qui est prête à le servir, à lui remettre toutes les conquêtes scientifiques ; qui sert le peuple non par contrainte, mais volontairement et avec joie [...] ; aux progrès de la science qui a l'audace et la ferme volonté de briser les vieilles traditions, normes et conceptions lorsque, périmées, elles entravent la marche en avant ; de la science qui sait créer de nouvelles traditions, de nouvelles normes, de nouvelles conceptions !

---

1. Discours lors de la réception au Kremlin des travailleurs de l'enseignement supérieur, 17 mai 1938.

ANDRÉ JDANOV ET LA RESPONSABILITÉ DE L'INTELLECTUEL

par Pierre HENTGÈS

Tout dans la vie d'André Jdanov (1896-1948) témoigne de la richesse de l'homme, de l'énergie du caractère, de l'universalité du talent. De 1924 à 1934, c'est lui qui a dirigé la transformation de Nijni-Novgorod en moderne Gorki, de l'ancienne ville de marchands en un des grands centres industriels de l'Union soviétique. De 1934 à 1944, il a assuré la direction du Parti communiste à Léningrad et, à ce titre, il a organisé la défense de la ville au cours d'un siège de 900 jours. En 1947, à la conférence des partis communistes tenue en Pologne, Jdanov a, dans son rapport, déterminé si clairement l'orientation générale de la politique américaine en montrant du même coup où se trouvaient dans le monde les forces de guerre que toute analyse ultérieure de la situation internationale, quel que fût le camp où se rangeât son auteur, implicitement a dû s'y référer.

Ce rapport n'était pas seulement l'œuvre militante d'un homme politique, elle manifestait cette puissance de généralisation et de synthèse, cette familiarité avec la réflexion théorique, cet esprit scientifique qui caractérisent les dirigeants soviétiques et font d'André Jdanov le véritable disciple d'un Lénine ou d'un Staline. Ces qualités de théoricien, Jdanov les avait manifestées en dehors des questions proprement politiques, au cours de ses interventions dans les grandes discussions soulevées par les problèmes de la philosophie, de la littérature et de la musique soviétiques, interventions puissantes, retentissantes et d'une si grande portée que non seulement elles ont dégagé les tendances générales de la pensée et de l'art en U.R.S.S., mais encore leur ont tracé de nouvelles voies.

*
* *

La responsabilité du philosophe.

C'est au cours d'une réunion des philosophes de toute l'Union soviétique, le 24 juin 1947, qu'André Jdanov a prononcé le discours dans lequel il a abordé les problèmes les plus généraux de la philosophie et de l'histoire de la philosophie. L'occasion en avait été la publication par G. Alexandrov d'une *Histoire de la philosophie occidentale*, un manuel, le premier de son type en U.R.S.S., qui, après avoir été favorablement accueilli, avait soulevé de très sérieuses critiques. [1]

Jdanov veut montrer que l'ouvrage d'Alexandrov ne répond pas aux exigences de la pensée scientifique. En premier lieu, son manuel ne définit pas exactement l'objet d'une histoire de la philosophie.

---

1. Cf. Georges Cogniot : « Le discours de A.A. Jdanov sur « l'histoire de la philosophie », dans *la Pensée*, n° 15, janvier-février 1948, pp. 47-53. Le texte complet du discours a paru dans Europe en novembre 1947.

La définition de l'objet de l'histoire de la philosophie doit dériver de la définition de la philosophie. Si on considère celle-ci dans son évolution, on constate

qu'à partir d'elle, au fur et à mesure du développement des connaissances scientifiques de la nature et de la société, ont proliféré l'une après l'autre les sciences positives.

Des philosophies antérieures, le matérialisme dialectique a gardé

l'étude de la pensée et de ses lois, la logique formelle et la dialectique.

Mais

la dialectique, dans la pensée de Marx, d'accord en cela avec Hegel, comprend ce qu'on appelle aujourd'hui la théorie de la connaissance, la gnoséologie, qui doit également considérer son objet historiquement, en étudiant et en définissant l'origine et le développement de la connaissance, le passage de la non-connaissance à la connaissance [1].

Par conséquent, conclut Jdanov,

une histoire de la philosophie ...est l'histoire de la naissance, de l'apparition et du développement de la conception matérialiste scientifique du monde et de ses lois. Dans la mesure où le matérialisme a grandi et s'est développé dans la lutte contre les courants idéalistes, l'histoire de la philosophie est aussi l'histoire de la lutte du matérialisme contre l'idéalisme.

Une telle conception de l'histoire de la philosophie la garde du danger de se cantonner dans une étude du passé indifférente et froide, « objectiviste » selon l'expression de Jdanov.

Elle arme le philosophe pour dénoncer, comme le voulait Lénine, le « caractère rectiligne et unilatéral, la pétrification et l'ossification, le subjectivisme et la cécité subjective » des philosophies idéalistes, du « mysticisme clérical » (= l'idéalisme en philosophie). Elle lui permet de dégager « l'arbre vivant de la vraie connaissance humaine, vivace, féconde, vigoureuse, toute-puissante, objective et absolue » [2].

Elle empêche l'historien de la philosophie de se tenir à l'écart des tâches de l'actualité philosophique, des tâches et du mouvement actuel de l'homme.

Il convient tout d'abord que le philosophe prenne conscience de l'originalité, de la nouveauté et de l'efficacité que confère au matérialisme dialectique son étroite liaison avec les conquêtes des sciences naturelles et du socialisme scientifique. Opposés à l'idéologie réactionnaire de la bourgeoisie, le matérialisme moderne et le socialisme scientifique représentent la théorie et le programme du mouvement ouvrier.

Jdanov s'élève avec vigueur contre la conception d'Alexandrov selon laquelle la philosophie grecque serait apparue dans la société esclavagiste de la Grèce antique « comme un domaine indépendant de la connaissance ». Il montre qu'au contraire,

les idées des philosophes grecs étaient... étroitement liées à leurs idées politiques, à leurs aperçus des sciences de la nature.

---

1. V. I. LÉNINE.
2. LÉNINE : *A propos de la dialectique.*

On trouve ici le contenu de la notion d'esprit de parti, de position de parti en philosophie telle que Lénine l'avait définie :

Le matérialisme implique pour ainsi dire la position de parti, puisqu'il oblige pour l'appréciation de chaque fait à se placer ouvertement et carrément du point de vue d'un groupe social déterminé.

Se plaçant dans cette position de parti, Jdanov insiste sur la rupture qui s'est produite entre la philosophie hegelienne et la philosophie marxiste et montre que celle-ci est « qualitativement différente de tous les systèmes précédents, quelque progressistes qu'ils fussent ». Cette mise au point a été rendue nécessaire par la confusion qui règne à cet égard dans la pensée de philosophes marxistes qui considèrent Hegel comme le « grand maître » de Marx, d'Engels et de Lénine en dialectique et sans montrer (ou en l'oubliant après l'avoir montré) que Marx a renversé la logique et la théorie de la connaissance hegeliennes, qui fondent le développement de toute vie naturelle ou spirituelle sur la nature de pures abstractions.

Certes, Lénine a mis en valeur l'importance de la dialectique de Hegel :

Marx et Engels, écrit-il, voyaient dans la dialectique de Hegel la doctrine de l'évolution la plus vaste, la plus féconde, la plus profonde, l'acquisition la plus grande de la philosophie classique allemande. Toute autre formule du principe du développement, de l'évolution, leur paraissait unilatérale, pauvre, mutilant et estropiant la marche réelle de l'évolution [1].

Mais Lénine se référait immédiatement après à Engels pour montrer l'originalité qualitative fondamentale du matérialisme dialectique :

Marx et moi, nous fûmes sans doute à peu près seuls à sauver [de l'idéalisme, l'hegelianisme y compris] [2]... la dialectique consciente, en la faisant passer dans notre conception matérialiste de la nature.

Le matérialisme dialectique surmonte la dialectique idéaliste en la niant. C'est en ce sens que Jdanov condamne l'attitude des philosophes marxistes

qui ont pour principe de voir avant tout en chaque philosophe d'abord un confrère, et seulement ensuite un adversaire. Pourquoi, dit-il, faudrait-il rendre hommage aux traditions académiques des vieilles écoles bourgeoises [et oublier le principe fondamental du marxisme qui exige l'intransigeance envers l'adversaire ?

Mais l'intransigeance envers l'adversaire, la négation d'une doctrine

ne signifie pas purement et simplement dire non. La négation implique la succession, elle signifie l'assimilation, le travail critique et l'union en une synthèse supérieure de toutes les pensées d'avant-garde, de toutes les conquêtes progressives de l'humanité au cours de son histoire.

Alors que les historiens de la philosophie considéraient les systèmes en dehors des conditions matérielles de la vie sociale, en dehors de l'histoire, Jdanov fait une obligation au marxiste de rechercher les liens organiques qui unissent un système philosophique et les circonstances historiques concrètes dans lesquelles il a été élaboré. Il reproche à Alexandrov de n'avoir fait cette analyse que d'une façon mécanique et formelle.

Bien plus, et c'est en cela qu'on voit s'ébaucher le plus clairement les mé-

1. LÉNINE, *Karl Marx*, dans Marx, Engels, Marxisme, p. 16.
2. La référence au contexte située entre crochets est de Lénine.

thodes de la philosophie soviétique, il montre qu'Alexandrov s'est attaqué à une besogne qui dépasse les forces d'un homme seul et qu'il aurait dû « faire appel à un large cercle d'auteurs, de spécialistes du matérialisme dialectique, du matérialisme historique, d'historiens, de naturalistes, d'économistes ». L'exemple de cette méthode est fourni par la rédaction d'un manuel d'économie politique dont Jdanov annonce la publication et pour lequel on a fait appel à de larges cercles non seulement d'économistes, mais encore d'historiens et de philosophes. Une telle méthode de travail permet d'unir les efforts de différents groupes de travailleurs idéologiques, aujourd'hui insuffisamment en contact, pour résoudre de grands problèmes d'importance scientifique générale.

Ainsi constituée, la philosophie soviétique, le marxisme-léninisme, pourra se développer sans interruption comme une doctrine créatrice, s'enrichir sans cesse de l'expérience de la construction socialiste et des conquêtes des sciences naturelles contemporaines.

Armé de cette doctrine vivante, le philosophe ne devra pas se contenter de critiquer les idées philosophiques depuis longtemps portées en terre, mais il s'en prendra au contraire avec une vigueur particulière aux systèmes et aux idées qui, malgré leur caractère réactionnaire, ont cours et sont utilisés aujourd'hui par les ennemis du marxisme.

C'est le cas, dit Jdanov, en particulier du néo-kantisme, du déisme, des formes anciennes et nouvelles de l'agnosticisme, des efforts pour réintroduire en contrebande Dieu dans les sciences naturelles contemporaines.

Tâche considérable, tâche liée à l'orientation que doivent prendre, dans une période d'aggravation de la crise générale du capitalisme, les destins de l'humanité, tâche politique si l'on veut, mais qui requiert tout l'homme et le mobilise contre le danger de voir l'impérialisme asservir la nation comme l'individu et dégrader, sinon détruire la civilisation. L'obscurantisme et le cléricalisme, la bombe atomique et le dollar sont les armes d'un même camp.

Mais la lutte contre ceux qui sont, à la lettre, les valets de l'impérialisme ne représente qu'un aspect de la tâche que doit remplir le philosophe marxiste. Le marxisme-léninisme est une doctrine se développant sans interruption, s'enrichissant sans cesse des conquêtes des sciences naturelles contemporaines et de l'expérience de la construction socialiste. La société soviétique va de l'avant. Depuis 1917, elle a subi des transformations profondes. Toute l'énergie des dirigeants politiques, des ouvriers, des kolkhoziens, des intellectuels soviétiques prépare le passage, dans des délais historiquement rapprochés, du socialisme au communisme.

Il est temps de pousser plus audacieusement en avant la théorie de la société soviétique, la théorie des sciences naturelles contemporaines, l'éthique et l'esthétique.

On ne saurait admettre de pause dans le développement de la théorie. Sans parler de la contradiction entre le camp socialiste unique et le camp impérialiste, ni le camp socialiste, ni la société socialiste soviétique (dans laquelle les antagonismes de classe sont supprimés) ne sont exempts de contradictions : contradictions au sein du camp socialiste unique entre les formes de production et de distribution socialistes (de l'U.R.S.S., pays du socialisme et des pays de démocratie populaire) et les formes capitalistes de production et de distribution subsistant dans les pays de démocratie populaire qui se trouvent à des degrés variables sur la voie du socialisme ; contradictions entre le travail intellectuel et le travail phy-

sique ; contradictions entre la ville et la campagne... Ces contradictions, il convient de les étudier pour aider à les résoudre.

A ce propos, Jdanov apporte un éclaircissement décisif sur cette question, dont il souligne le caractère profondément théorique :

> Si le contenu interne du processus de développement, comme l'enseigne la dialectique, est la lutte des contraires, la lutte entre l'ancien et le nouveau, entre ce qui meurt et ce qui naît, entre ce qui a cessé de vivre et ce qui se développe, notre philosophie soviétique doit montrer comment agit cette loi dialectique dans les conditions de la société socialiste et en quoi consiste l'originalité de son application. Nous savons que dans une société divisée en classes, cette loi agit autrement que dans la société soviétique. Voilà le champ le plus large pour la recherche scientifique et il n'a encore été travaillé par aucun de nos philosophes. Cependant il y a longtemps que notre parti a trouvé et mis au service du socialisme cette forme particulière de découverte et de dépassement de contradictions de la société socialiste..., cette forme particulière de lutte entre l'ancien et le nouveau, entre ce qui meurt et ce qui naît dans notre société soviétique, qu'on appelle la critique et l'autocritique. Dans notre société soviétique,... la lutte entre l'ancien et le nouveau et, par suite, l'évolution de l'inférieur vers le supérieur se produit non sous forme de lutte des classes antagonistes et de cataclysmes comme c'est le cas dans le capitalisme, mais sous la forme de critique et d'autocritique qui apparaissent comme la véritable force motrice de notre société, comme un puissant instrument entre les mains du parti. C'est incontestablement une nouvelle espèce de mouvement, un nouveau type de développement, une nouvelle loi dialectique.

De la critique et de l'autocritique, la discussion même engagée sur le livre d'Alexandrov a montré la valeur en tant que méthode. Cette discussion, grâce surtout au rapport de Jdanov, a aidé la philosophie soviétique à surmonter ses insuffisances ; elle lui a ouvert de nouvelles voies. Compte tenu des différences que Jdanov a soulignées lui-même, l'intellectuel marxiste des pays capitalistes peut tirer un enseignement capital des idées exposées dans son rapport. Si cet intellectuel se place sur une « position de parti », s'il attaque courageusement toutes les formes de la pensée bourgeoise, s'il voit en elles l'expression « d'un groupe social déterminé », si par la critique et l'autocritique il améliore ses méthodes, il enrichira sa pensée, fera progresser le matérialisme et prendra part avec plus d'efficacité à la lutte pour un monde nouveau.

*
* *

La responsabilité de l'écrivain.

L'un des aspects fondamentaux de la prise de position de Jdanov dans la critique, aussi bien de l'ancienne philosophie que d'Alexandrov, c'est la dénonciation de la « momification », de l' « abstraction », de la « pauvreté » de leurs méthodes. Cette prise de position, cette critique marxiste ne concernent pas le seul domaine de la philosophie. Elles concernent toutes les branches de l'activité artistique ou intellectuelle. Si l'écrivain ou le musicien — et non pas seulement le philosophe — se refuse à se mettre en accord avec la totalité de l'expérience humaine, s'il s'effare à l'idée de proclamer comme le faisait Karl Marx « la critique implacable de tout ce qui existe », s'il revendique la liberté de créer en l'absence de toute raison de créer, s'il pense qu'il faut vivre de ses propres ressources, s'il se refuse à « emprunter » au développement social du monde où il vit, si sa pensée demeure inconsciente et son œuvre sans but, s'il se considère comme irresponsable, c'est qu'il accepte de demeurer mutilé.

Cette idée fondamentale, on la retrouve dans les importantes interventions

faites par Jdanov dans les discussions qui ont surgi à propos de la littérature et de la musique en Union-soviétique.

En 1934, Jdanov, sur la demande du Comité central du Parti communiste de l'U.R.S.S., intervint au congrès des écrivains soviétiques.

Les succès de la littérature soviétique, y déclara-t-il, sont déterminés par les succès de la construction socialiste. Son développement est l'expression des succès et des conquêtes de notre système socialiste. Notre littérature est la plus jeune de celles de tous les pays. L'écrivain soviétique, ajoutait-il, doit contribuer à l'éducation des peuples de l'Union, et doit contribuer aussi à l'organisation de la lutte des travailleurs et des exploités, lutte dont l'objectif est de détruire toute forme d'exploitation et de briser le joug du travail salarié.

A la suite de ces discussions, commencées vers 1932, les écrivains soviétiques avaient défini le réalisme socialiste. Ils voulaient que leurs œuvres répondissent aux besoins de l'homme russe engagé dans la construction socialiste.

La grande guerre où toute la nation soviétique, pour vaincre, dut mobiliser toutes ses ressources naturelles et morales, renforça encore les liens qui unissaient la littérature et le peuple. La revue *Bolchevik* dans son numéro de janvier 1944 soulignait qu'en dépit des circonstances angoissantes de la guerre l'œuvre de l'édification artistique et scientifique se poursuivait.

Les écrivains soviétiques, dès les premiers jours de la Guerre patriotique, ont pris leur place parmi les champions de la liberté et de l'indépendance de notre admirable pays.

Cependant, un écrivain soviétique, Zochtchenko, s'était réfugié en Arcadie ou plus vulgairement, entre nous, s'était embusqué. « De cette cité à jamais bénie d'Alma-Ata, il est difficile, écrivait-il, de se représenter le grondement des canons ». A Alma-Ata, Zochtchenko avait écrit un livre *Avant l'aube*, élaboration solitaire d'un désespoir tempéré de dévergondage. L'article de *Bolchevik* dénonçait la futilité et la vulgarité de l'ouvrage et opposait à l'attitude de Zochtchenko celle de Tikhonov et d'autres écrivains courageux qui savaient ce que c'était qu'un bombardement et qui sous le tir des canons écrivaient des pages répondant aux besoins du peuple.

Au mois d'août 1946, le Comité central du Parti communiste publiait une résolution qui réprimanda sévèrement en même temps que Zochtchenko, la poétesse Akhmatova et les revues *Zvezda* et *Léningrad* auxquelles tous deux collaboraient.

La force de la littérature soviétique, y lisait-on, qui est la littérature la plus progressiste du monde réside dans le fait qu'elle est une littérature qui n'a et ne peut avoir d'autre intérêt que les intérêts du peuple.

Jdanov fut chargé d'exposer les vues du Comité central devant l'assemblée des écrivains de Léningrad.

Dans son discours, il posa les problèmes de la littérature en soulignant la responsabilité de l'écrivain envers le peuple et la révolution soviétiques. Il exalta l'exemple des grands représentants de la littérature russe, et nommément de Bielinski et de Tchernychevski, dont l'œuvre est pénétrée d'une haine mortelle à l'égard du tsarisme, et du noble désir de lutter pour les intérêts fondamentaux du peuple, pour son éducation, sa culture et sa libération de l'oppression monarchiste. « L'art ne peut pas ignorer le destin de la nation ».

Jdanov expose comment après la révolution de 1905, la plupart des intellectuels russes se sont détournés du peuple et la littérature est entrée dans une période de stérilité et de décadence. Les caractéristiques dominantes en furent le mysticisme

et la pornographie. Ce fut, selon le mot de Gorki, « la période la plus ignominieuse dans l'histoire de l'intelligentsia russe ». On vit une floraison de symbolistes, d'imagistes, de décadents qui répudiaient le peuple, proclamaient le principe de l'art pour l'art, l'indépendance idéologique de la littérature et dissimulaient leur dégradation intellectuelle et morale sous la recherche de la forme indépendamment du contenu. Théoriciens en vue de ces groupements, Merejkovski désignait du nom de « peste noire » la révolution prolétarienne qui approchait.

La poètesse Akhmatova a été l'un des représentants de ce bourbier. Elle a appartenu au groupe des acméistes, individualistes qui prêchaient la doctrine de la beauté pour la beauté. Socialement ce groupe se rattachait à la tendance aristocratique et bourgeoise de la littérature de cette période, alors que les jours de l'aristocratie et de la bourgeoisie étaient déjà comptés et que les poètes et les idéologues des classes dirigeantes essayaient de fuir la réalité déplaisante en cherchant un refuge dans les nuées du mysticisme, les délectations du pessimisme, la trituration de leurs âmes mesquines.

La poésie d'Akhmatova, dit Jdanov, était une poésie pour les dix mille individus qui dominaient la vieille Russie aristocratique :

> Les propriétés du temps de Catherine II avec leurs vieilles allées de tilleuls, leurs fontaines, leurs statues, leurs arches de pierre, leurs serres, leurs boudoirs et leurs grilles à panonceaux, Pétersbourg, Tsarskoïe Selo... et toutes les autres survivances de la culture aristocratique, tout cela a sombré dans le passé et ne peut plus revenir. Quant aux survivants de cette culture étrangère au peuple, qui ont survécu par quelque miracle jusqu'aujourd'hui, ils n'ont pas d'autre ressource que de se replier sur eux-mêmes et de vivre d'illusion. *Toute chose a été trahie, toute valeur aliénée,* c'est ainsi que s'exprimait Akhmatova.

Le passé de Zochtchenko contribue également à éclaircir les aspects dégradants de ses derniers ouvrages. Il a été en effet l'un des organisateurs d'un groupement littéraire décadent, *les Frères Sérapion.* En 1922, il avait écrit cette profession de foi :

> En général, il est plutôt difficile d'être un écrivain. Aujourd'hui on lui demande d'avoir une idéologie. Quel embarras ! Dites-moi un peu, je vous prie, quelle sorte d'idéologie je peux exactement avoir alors qu'aucun parti ne m'attire tout à fait ? Personnellement je puis dire de moi que je ne suis ni un communiste, ni un socialiste révolutionnaire, ni un monarchiste mais simplement un Russe et qu'à la politique je ne m'intéresse pas. Ma parole : je ne sais même pas à quel parti appartient Goutchkov ! Le diable le sait ! Je sais qu'il n'est pas bolchévik, mais est-il socialiste-révolutionnaire ou constitutionnel-démocrate, je ne le sais pas et ne désire pas le savoir.

Ces propos désabusés se trouvaient corroborés par ceux d'un autre frère Sérapion, Luntz, qui assurait que l'art, aussi vrai que la vie, existe, comme elle, sans but et sans raison et qu'il doit être dépouillé de toute signification idéologique et sociale.

Jdanov apporte la preuve qu'il y a, dans ce désir de rester étranger à toute idéologie, une idéologie à base de pessimisme, de découragement et le désir d'échapper aux problèmes importants de la vie sociale pour se renfermer dans le monde étroit de son expérience personnelle.

De telles prédications ne peuvent qu'exercer une influence néfaste sur la jeunesse :

> Et qu'aurait été le résultat si nous avions éduqué notre jeunesse dans un esprit désabusé, dans le scepticisme à l'égard de notre cause ? Le résultat n'aurait pu être que notre défaite dans la Grande guerre que nous venons d'achever. C'est justement parce que l'Etat soviétique et notre Parti, avec l'aide de la littérature soviétique, ont éduqué notre jeunesse dans un esprit de courage et

de confiance dans leur force que, d'abord, nous avons surmonté les terribles difficultés rencontrées dans la construction du socialisme et qu'ensuite nous avons remporté la victoire sur les Allemands et les Japonais.

Expliquant l'intervention du Comité central du Parti communiste et les mesures d'exclusion prises à l'endroit d'Akhmatova et de Zochtchenko par l'Union des écrivains soviétiques, Jdanov déclarait :

Il peut paraître étrange à certains que le Comité central ait eu recours à des mesures aussi vigoureuses dans des questions littéraires. Ils trouvent la chose inaccoutumée. Des gens pensent qu'il est naturel qu'on réprimande les responsables si dans l'industrie l'on produit des objets de mauvaise qualité, si le plan de production des biens de consommation ou de bois de chauffage n'a pas été réalisé. Mais les malfaçons dans l'éducation des âmes, dans l'éducation de la jeunesse, il faudrait s'en accommoder ? Cependant, qui ne voit que ce'a représente une faute bien plus grave qu'un plan de production non réalisé ou que des négligences dans l'accomplissement d'une tâche dans l'industrie ? Par sa résolution, le Comité central entend porter le travail sur le front idéologique au niveau de celui qui s'accomplit sur tous les autres fronts.

Sans souligner aussi nettement qu'il le fera au congrès des philosophes l'importance fondamentale de la critique et de l'autocritique, Jdanov proclame que

pour instruire et éduquer, il ne faut pas craindre d'offenser quelqu'un, il ne faut pas reculer devant une critique franche, courageuse, objective, basée sur des principes fondamentaux.

Le camarade Staline, ajoute-t-il, a souligné à plusieurs reprises qu'une des conditions du développement [de l'Union soviétique] c'est, pour chaque citoyen soviétique, de faire chaque jour le bilan de son travail, de se demander des comptes à lui-même..., de critiquer courageusement ses insuffisances et ses fautes, de rechercher les moyens d'obtenir de meilleurs résultats dans son travail. Cela s'applique aux écrivains exactement dans la même mesure qu'aux autres. Ceux qui ont peur de voir critiquer leurs œuvres sont de méprisables lâches indignes du respect populaire.

Ici, on voit apparaître très clairement la principale préoccupation de Jdanov celle qu'on retrouvera dans son intervention devant les philosophes en juin 1947 et dans son rapport sur les questions de la musique soviétique en février 1948.

La Révolution d'Octobre a été une étape décisive du progrès humain, la civilisation soviétique représente l'accession de toutes les populations de l'Union aux formes les plus hautes d'organisation économique et sociale ; les plans quinquennaux staliniens ont été réalisés ; la guerre nationale patriotique a montré la solidité incomparable de l'Etat socialiste, et l'œuvre d'édification se poursuit avec la participation du peuple tout entier qui porte les institutions et l'homme soviétique à un niveau chaque jour plus élevé. Or, ce peuple a des exigences. Il aspire à comprendre, à sentir, à vivre pleinement. Il représente la source vivifiante d'un art nouveau, d'une pensée nouvelle. Les philosophes, les musiciens, les écrivains soviétiques ont-ils su toujours élever leur pensée ou leur art au niveau des besoins de la nation ? Voilà la question que se pose l'homme d'Etat qui est en même temps théoricien. Voilà l'inquiétude qu'il exprime. Voilà du même coup la tâche qu'il assigne et qu'il aide à résoudre.

Il ne faut jamais oublier le travail dans le domaine idéologique. La santé intellectuelle de notre peuple est aussi importante que sa santé matérielle. Il est impossible de vivre les yeux fermés sans se soucier de l'avenir et ceci ne concerne pas seulement le domaine de la production matérielle, mais aussi le domaine de l'idéologie. Notre peuple soviétique a acquis une telle maturité qu'il ne se jette pas gloutonnement sur toute nourriture intellectuelle qu'on lui jette.

La lutte entreprise par Jdanov dans le domaine idéologique n'avait pas seulement en vue les intérêts de son peuple, de sa patrie. La civilisation soviétique et l'écrivain proposent à notre époque une nouvelle figure de l'homme. Ils ont des

obligations internationales. Les interventions de Fadéev ou d'Ehrenbourg au Congrès des intellectuels pour la paix à Wroclaw, comme l'échec flagrant des attaques qui y furent lancées contre l'U.R.S.S., ont fourni une illustration éloquente de la valeur universelle de la conscience soviétique, mais en même temps de la fécondité de l'enseignement de Jdanov.

Il serait proprement inconcevable que les représentants d'un pays où le socialisme célèbre chaque jour de nouvelles victoires, d'un pays qui mobilise ses énergies pour accroître son bien-être et sauvegarder la paix, eussent pu être des hommes de lettres étrangers aux espoirs et aux préoccupations de leur peuple et des démocrates du monde. Quel dialogue aurait-il pu s'engager entre l'humoriste égrillard Zochtchenko et les artistes ou les poètes qui venaient exprimer les tourments de leurs peuples assujettis à l'impérialisme ?

On a tenté de représenter l'intervention d'un secrétaire du Parti bolchévik dans un débat littéraire comme une tentative d'assujettir l'écrivain, de le tenir en lisière. Ce grief est formulé par les représentants d'une littérature qui détourne l'homme d'une vision lucide de son destin économique et social, des problèmes les plus graves qui intéressent la vie des nations et la paix du monde pour dériver sa misère vers les opiums, les frénésies, les désespoirs, les stériles ferveurs et les nausées.

Replaçant la création littéraire dans la conjoncture historique, Jdanov montre les responsabilités de l'écrivain envers lui-même. Il dénonce les erreurs. Il montre les impasses. Il fait une obligation de créer pour montrer les hautes qualités du peuple soviétique, de lui montrer sa vie, de lui éclairer sa voie.

Qu'un écrivain puisse tirer d'un enseignement la force de se renouveler, l'exemple de Zochtchenko lui-même est là pour le prouver, puisqu'après les admonestations dont il fut l'objet, il reprit la plume pour écrire des pages de haute tenue qui trouvèrent en U.R.S.S. un accueil favorable.

Mais ce n'est pas là que réside la portée de la critique de Jdanov que l'on doit admirer avant tout comme un effort passionné, inconcevable dans un pays capitaliste, pour coordonner et promouvoir, dans le respect de la sensibilité, de l'imagination, du style et du talent, toutes les activités idéologiques d'une nation. A cet égard, les interventions de Jdanov sur la littérature s'inscrivent dans la même ligne que son intervention sur la philosophie. Son rapport sur les questions de la musique, on va le voir, témoigne de la même ampleur, de la même volonté de faire progresser la culture soviétique afin qu'elle remplisse mieux les obligations qu'universellement elle assume.

*
* *

La responsabilité du musicien.

Au mois de janvier 1948, les musiciens et les critiques soviétiques se réunirent pour étudier les raisons de l'échec de *la Grande Amitié*, un opéra de Mouradéli donné au Grand Théâtre de Moscou pour le 30e anniversaire de la Révolution d'Octobre.

L'idée principale de l'exposé de Jdanov à ce congrès, c'est que la musique soviétique est partagée entre deux tendances qui se livrent à une « lutte très vive bien que cachée ». L'une s'efforce de maintenir les liens profonds de la musique avec le peuple, avec son art musical et choral. Elle reconnaît le rôle immense de l'héritage classique et notamment des traditions de l'école musicale russe.

Elle s'efforce d'allier à la virtuosité la simplicité et la facilité de l'accès. L'autre tendance est caractérisée par des recherches formelles.

Les maîtres de l'opéra russe classique se distinguaient par la richesse de leurs méthodes, par leur forme élégante et claire. Animés par un sentiment national profond, ils ne répugnaient pas à puiser leur inspiration dans la musique populaire. C'était là le sens des propos modestes et enjoués de Glinka : « La musique, c'est le peuple qui la crée et nous autres artistes, nous ne composons que des arrangements ».

Mouradéli, au contraire, et avec lui, des musiciens plus connus comme Chostakovitch, Prokofiev, Khatchatourian, niant les principes fondamentaux de la musique classique, composent une musique presque toujours étrangère au peuple. Ils abandonnent les bases essentielles de toute création musicale, telle la mélodie, et se montrent passionnés de combinaisons chaotiques qui transforment trop souvent leur musique en cacophonie.

La partition de Mouradéli est inexpressive et pauvre. Aucune mélodie, aucun air qui reste gravé dans la mémoire. Tout est construit sur des combinaisons de sons qui blessent l'oreille. Lorsque dans certaines scènes se dessine une phrase mélodique, elle est brusquement interrompue par des bruits discordants. On ne trouve aucun lien organique entre l'accompagnement musical et le développement de l'action sur la scène. La partie vocale de l'opéra — chœurs et soli — donne une impression de pauvreté. Ni l'orchestre ni les chanteurs ne peuvent donner leur mesure.

Cette musique, dira la résolution prise par le Comité central du Parti communiste, nous rappelle fortement la musique bourgeoise contemporaine de l'Europe et de l'Amérique qui reflète la décadence de la civilisation bourgeoise... et l'impasse où elle se trouve engagée.

Elle ne répond pas aux exigences ni aux goûts du peuple soviétique, mais elle se confine dans un cercle étroit de mélomanes.

La tendance formaliste a engendré non seulement le goût exclusif de formes complexes, mais elle a poussé des musiciens à opposer la musique symphonique à la musique vocale, allant jusqu'à considérer l'opéra ou la musique chorale comme des affaires de second ordre... Les compositeurs se déshabituent d'écrire pour le peuple.

Il y a du ressentiment dans les propos de Jdanov. Il n'ignore pas ce que la musique soviétique est redevable à un Chostakovitch ou à un Prokofiev et c'est certainement d'eux aussi qu'il s'agit lorsqu'il fait allusion à certaines chansons nouvelles largement accueillies et appréciées par le peuple ou à certaines musiques de film. Mais ce qui le préoccupe, c'est la situation générale.

La tendance formaliste ne tente de se justifier que par des sophismes :

On a parlé ici d'esprit novateur, dit Jdanov, mais l'esprit novateur n'est pas un but en soi... Le nouveau doit être meilleur que l'ancien, sinon à quoi bon ?... Si l'on ne veut pas se payer de mots, il faut se faire une idée exacte de ce qu'il est nécessaire de rejeter dans ce qui est ancien et de ce à quoi il faut justement tendre dans le nouveau. Si l'on ne fait pas cela, parler d'esprit novateur, c'est signifier qu'on veut mettre en cause les principes mêmes de la musique.

Par une pente naturelle au dialecticien, Jdanov montre que ce n'est pas seulement l'esthétique, mais la morale et la physiologie, en un mot l'homme, qui sont en jeu.

Les bruits discordants, le naturalisme grossier heurtent une oreille humaine normale. « Le bruit des cymbales et des tambours doit être une exception et non

une règle ». Des bruits étrangers à une oreille humaine produisent sur l'auditeur un effet déprimant.

...Ici on sort du rationnel, non pas seulement des limites des émotions humaines normales, mais aussi des limites de la raison normale de l'homme. Certes, il y a maintenant des *théories* à la mode qui prétendent que l'état pathologique chez l'homme est un état supérieur et que les schizophrènes et les paranoïaques peuvent accéder, dans leur démence, à des hauteurs spirituelles inaccessibles à l'homme ordinaire dans un état normal. Ces *théories* ne sont pas l'effet d'un hasard évidemment. Elles caractérisent très bien la culture bourgeoise qui se décompose.

Jdanov regrette qu'en Union soviétique on n'ait pas suffisamment poussé les recherches sur l'influence physiologique de la musique sur l'organisme humain. Cependant, on peut tenir pour acquis qu'une musique mauvaise et sans harmonie trouble l'équilibre psycho-physiologique de l'homme.

Le divorce de certains compositeurs avec le peuple ne s'explique pas dans ces conditions par l'inaptitude du peuple à les comprendre. C'est se faire illusion à soi-même que de s'imaginer qu'une œuvre rejetée par le public aujourd'hui sera comprise dans quelques siècles.

Si moi, l'écrivain, l'artiste, le littérateur, le militant du Parti, je ne m'attends pas à être compris de mes contemporains, pour qui donc est-ce que je vis et que je travaille?

Il n'y a pas en Union soviétique d'obstacles à la création artistique. Les musiciens ont un auditoire que leurs aînés ne connaissaient pas. C'est cet auditoire qui permet à l'artiste de reconnaître ses erreurments et de se protéger contre les éléments de décadence. La tâche du compositeur est de faire une musique qui satisfasse les revendications du peuple soviétique.

Nulle étroitesse de vue dans ces thèses de Jdanov.

Ceux qui pensent, dit-il, que développer la musique nationale — la musique russe et celle des peuples de l'Union — c'est compromettre l'internationalisme dans l'art se trompent profondément. L'internationalisme dans l'art n'a pas pour condition l'amoindrissement, l'appauvrissement de l'art national. Dès que l'on perd de vue cette vérité, l'on s'égare et sous prétexte de cosmopolitisme, l'on n'est plus qu'un déraciné. Seul un peuple qui a une culture nationale hautement développée peut apprécier la richesse de la musique des autres peuples. En musique comme en toute chose, on ne peut être internationaliste sans être un véritable patriote. Si le respect des autres peuples est à la base de l'internationalisme, on ne peut être internationaliste si l'on n'éprouve ni amour, ni respect pour son propre peuple.

*
* *

Liberté et devoir de l'intellectuel.

Si l'on envisage l'ensemble des considérations de Jdanov sur la philosophie, la littérature et la musique, il est à peine besoin de souligner l'unité profonde de ses vues. Celles-ci représentent l'élaboration la plus complète d'une doctrine soviétique dans les questions culturelles. Elles résultent d'une confrontation entre le développement de la culture en Russie et celui des autres pays d'Europe, d'une révision de tout héritage historique russe et occidental.

La vérité que la culture soviétique nous apporte a été payée d'un demi-siècle de souffrances puis de victoires. Son champion, c'est l'homme soviétique qui nous a donné l'exemple du dévouement dans la lutte révolutionnaire, de l'énergie dans la construction socialiste, du sacrifice dans la juste guerre, de l'abnégation dans la recherche et l'étude.

Cette culture se montre exigeante envers elle-même. Consciente d'exprimer le plus riche contenu possible, il lui importe de ne pas laisser le philosophe, le musicien, l'écrivain, l'artiste à la remorque.

Ce qui habilite Jdanov à montrer la voie, c'est qu'il représente le Parti qui, ayant guidé les peuples de l'Union soviétique dans la révolution et dans le travail constructeur, exprime leurs intérêts les plus généraux. On se trompera, involontairement et volontairement, sur cette invitation à se livrer à la critique de la philosophie et de l'art. On accusera le Parti d'imposer des contraintes, d'inhiber l'effort créateur. Une telle attitude répond à cette conception capitaliste et décadente de la liberté, liberté formelle et subjective, dépourvue de toute perspective concrète et vraie qui s'accommode de l'oppression de la personne et de l'absence fondamentale de liberté dans les manifestations du capitalisme.

La récente discussion qui s'est ouverte en Union soviétique sur la peinture montrerait, s'il en était besoin, à quel point le public soviétique exige des artistes qu'ils fassent preuve de réelle originalité. Sans réprouver le moins du monde la lutte contre les tendances formalistes, il a, par le moyen de lettres adressées aux journaux, attiré lui-même l'attention sur un autre danger grave : celui de tomber dans le naturalisme. Un lecteur de la *Prœvda des jeunes*, l'ingénieur Sajine, s'est élevé contre ceux qui considèrent encore jusqu'à présent « que l'on ne peut exprimer les idées que par le sujet et non par la peinture elle-même ». Il leur reproche d'oublier « la valeur émotionnelle de la couleur, du rythme et de la forme de la peinture ». Le sculpteur Moukhina, l'auteur du célèbre groupe de l'exposition de 1937, a déclaré : « L'art naît d'une conception émotionnelle du monde chez l'artiste ». La critique ne s'arrête pas devant les peintres les plus en vue. G. Nedochivine dans l'*Art soviétique* a critiqué le tableau représentant Staline et Molotov exécuté par le président de l'Académie des Beaux-arts, Guérassimov :

> Dans de tels portraits il fallait mettre justement toute sa science, toute la force de son talent pour ne pas abaisser le modèle... Or Guérassimov s'est contenté de reproduire l'aspect extérieur et la vraisemblance de la situation donnée. Cela signifie que le peintre n'a pas senti qu'il doit donner par son tableau une grande joie au public...

Dans la même publication M. Dmitrieva unit dans une même pensée la condamnation du formalisme et du naturalisme :

> Le naturalisme se définit par l'indifférence envers le contenu idéologique et représentatif, le contenu interne de l'art. Sur cette base, il se rencontre avec le formalisme. La formalisme, comme le naturalisme, écarte l'art de la lutte pour le bonheur de l'homme. Le peintre naturaliste ne développe qu'au minimum son activité créatrice, excluant de l'art les principes intellectuels, émotionnels et actifs.

Quelles sont les leçons que peuvent tirer les intellectuels des pays capitalistes des discussions qui ont eu lieu en Union soviétique et des enseignements de Jdanov ?

Mallarmé, analysant admirablement le malheur de la conscience décadente, écrivait que si

> chaque poète va, dans son coin, jouer sur une flûte, bien à lui, les airs qu'il lui plaît...

c'est parce que

> dans une société sans stabilité, sans unité, il ne peut se créer d'art stable, d'art définitif. De cette organisation sociale inachevée, qui explique en même temps l'inquiétude des esprits, naît l'inexpliqué besoin d'individualité dont les manifestations littéraires présentes sont le reflet direct.

Le rayonnement que connaît en France le rationalisme moderne, la philosophie marxiste ne justifierait plus ces propos désabusés. La lutte des travailleurs et des démocrates français crée en puissance cet ordre social achevé vers lequel s'étirait le nihilisme de Mallarmé. C'est trop peu dire de ce mouvement démocratique qu'il transformera le monde... Il le transforme. Il donne dès à présent à l'histoire, à la morale, à l'esthétique, à la philosophie, un nouveau contenu.

S'il en prend conscience, le philosophe ne risque plus de se voir reprocher, selon l'expression de Jdanov, « le mépris des thèmes contemporains, l'humilité devant la philosophie bourgeoise » et le poète peut quitter le coin où, sur sa flûte bien à lui, il jouait les airs qu'il lui plaît.

Un philosophe, un écrivain, un artiste qui ne parvient pas à s'élever à l'intelligence du mouvement historique, ni à situer son œuvre dans ce mouvement, ne s'enrichit pas, mais s'appauvrit.

Nous sortons du temps des rentiers et des condottieres. Nietzsche, Barrès, Wilde, d'Annunzio, Gide, Malraux : même espèce ! Frappés du caractère transitoire des assises de leur existence sociale, ils cherchent un refuge dans l'individualisme forcené, la ferveur qui n'est parfois que le feu de l'homosexualité, les mythes qui ne sont parfois que les barbares mystifications du fascisme.

...Mais nous voyons s'avancer ceux qui se sentent chaque jour plus responsables à l'endroit des forces de progrès, de paix et d'avenir, ceux qui les rejoignent d'abord avec leurs problèmes de crise...

Un certain nombre d'entre eux prouvent d'ailleurs qu'ils ne sont pas encore parvenus à les résoudre. Ils voient avant tout dans le matérialisme dialectique une recherche et ils croiraient trahir leur vocation d'intellectuels s'ils devaient l'accepter comme une possession. C'est ce langage que tient Vittorini dans sa lettre à Togliatti, sans se rendre compte que l'opposition métaphysique qu'il tente d'établir entre la recherche et la possession, de même qu'entre la culture et la politique, correspond à un aspect précis de l'opposition intellectuelle bourgeoise à la perspective concrète du socialisme.

Mais des écrivains et des artistes, chaque jour plus nombreux, n'ont pas reculé devant la possession. Ils ont pris conscience de la relation profonde qui existe entre le développement des forces démocratiques et l'accomplissement de leurs tâches propres.

Il faut, proclame Aragon, que « l'art ne soit plus le langage d'une caste ». Cette vérité, des romanciers et des poètes, des peintres, des sculpteurs, des architectes, des cinéastes la partagent. Il se trouve que des hommes qui ont accompli les plus folles et les plus prodigieuses recherches dans la littérature ou la peinture veulent que le mot ou la couleur ne « soient plus employés en dehors de leur sens » et qu'ils aient un contenu.

A l'heure où les problèmes de la paix du monde, de l'indépendance, de l'honneur et du bonheur de la nation confèrent aux écrivains, aux artistes et plus généralement aux intellectuels une responsabilité telle qu'ils n'en ont peut-être jamais eue d'aussi grande, l'étude de la pensée de Jdanov, contribution importante au marxisme, doit les aider à mieux combattre les survivances de la pensée bourgeoise, à découvrir et à surmonter leurs propres fautes, à jouer un rôle plus important dans le combat engagé par les forces démocratiques de notre pays et à trouver, au service de la vérité, l'œil, l'oreille et le cœur d'un peuple qui donne chaque jour l'exemple du sens patriotique, du courage, de la clairvoyance et de la confiance dans l'avenir.

UN DÉBAT SCIENTIFIQUE EN UNION SOVIÉTIQUE

par Marcel PRENANT.

La Pensée n'a rien dit encore de la gigantesque controverse, vieille d'ailleurs de plusieurs années, qui opposa âprement au mois d'août dernier, en Union Soviétique, deux tendances biologiques : celle de la génétique classique et celle de la « génétique nouvelle » représentée par Lyssenko et l'école mitchourinienne. Cette controverse ayant eu dans nos pays de larges répercussions et ayant ému l'opinion publique, des lecteurs s'étonnent assurément du silence que nous avons gardé jusqu'à présent, sur une question aussi importante à tous égards.

Nous leur demandons de comprendre qu'une revue qui veut être celle du rationalisme moderne ne peut pas, en pareille matière, se prononcer de façon hâtive et superficielle. Que certains journalistes, qui gagnent leur vie à insulter quotidiennement l'Union Soviétique, se soient jetés précipitamment sur ce qu'ils ont cru être une occasion de scandale, rien de plus naturel ! Il est plus fâcheux que certains savants, en très petit nombre d'ailleurs, se soient mêlés à eux avec la même légèreté, la même partialité, la même hargne. Et il est regrettable, d'autre part, que des zélateurs de Lyssenko, qui sans doute n'avaient pas bien compris le problème, aient attribué bruyamment au génial agronome, sur le plan théorique, des opinions contre lesquelles il s'est élevé catégoriquement : par exemple celle suivant quoi les chromosomes n'existeraient pas, ou n'auraient aucun rapport avec les faits d'hérédité.

Les uns et les autres ont jeté la confusion. Et nous pouvons nous féliciter, nous collaborateurs biologistes de *la Pensée*, d'avoir préféré nous taire provisoirement pour nous documenter et réfléchir. Tout au plus m'étais-je permis de répondre sommairement à une demande d'interview d'un quotidien, en reproduisant à peu près exactement quelques pages publiées plusieurs mois auparavant dans mon livre *Biologie et marxisme* [1], quelques pages que, après étude plus poussée, je signerais encore aujourd'hui.

Dans un tel domaine, la nervosité n'est pas de mise. Rien n'est plus instructif, à cet égard, que de comparer, dans la même presse servile, les informations et les appréciations d'aujourd'hui à celles qui furent données lorsque, il y a une dizaine d'années, une première controverse du même genre opposa Lyssenko à N. I. Vavilov. On nous affirma, dès ce moment, que non seulement celui-ci, mais toute sa famille aussi, avaient été exterminés : et il s'avère maintenant que N.I. Vavilov est mort plusieurs années après, en 1943, et que son frère, S. Vavilov, actuellement président de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., a dirigé les ré-

1. Nouvelle édition, Paris, 1948, éditions Hier et Aujourd'hui.

cents débats de celle-ci sur l'hérédité ! On nous affirma, il y a dix ans, que tous les généticiens classiques avaient été destitués, déportés ou massacrés : et voici que nous les retrouvons tous, les Chmalgausen, les Zhebrak, les Doubinine et d'autres encore, restés jusqu'à août dernier directeurs d'instituts puissants, ou même, comme Doubinine, placés en 1946 à la tête d'un tel institut. Si l'on a ainsi menti sur des faits faciles à contrôler, quelles déformations la même presse n'a-t-elle pas fait subir aux événements récents, pour leur donner l'aspect d'un caprice de potentat oriental changeant de favori ?

La vérité est que, depuis une quinzaine d'années, la question était largement posée, sur le plan pratique, devant l'opinion publique soviétique. Vavilov et les généticiens classiques d'une part, de l'autre Mitchourine, Lyssenko et leurs élèves, avaient reçu du pouvoir d'énormes moyens matériels pour faire progresser l'agriculture et l'élevage, et par là élever la production, le niveau de vie des citoyens et la capacité de résistance du pays à l'agression étrangère. Ceux qui réussirent furent les mitchouriniens. Cela fut établi clairement, dès avant-guerre, par deux congrès successifs, où furent convoqués non seulement les savants des deux tendances, mais les usagers à tous les degrés, y compris les kolkhoziens. La question pratique fut débattue devant des milliers de participants, qui approuvèrent Lyssenko. De là, dans la politique agronomique et scientifique de l'U.R.S.S., un virage qui fit réduire de façon notable les moyens accordés aux généticiens classiques, au profit de la « nouvelle génétique » de Lyssenko. Ces moyens, ainsi réduits, n'en restèrent pas moins encore très supérieurs à ceux que la France accorde, non seulement à la génétique, mais à la biologie entière.

Dix ans après, le même problème pratique vient de se poser à nouveau devant l'Académie Lénine des Sciences agronomiques. Quand on lit les diverses interventions de ce débat, il est clair que les généticiens classiques, malgré le sursis dont ils ont bénéficié, sont restés à peu près inefficaces, et parfois même nuisibles, sur le plan pratique. Les mitchouriniens, au contraire, approuvés par tous les praticiens, étalent une œuvre impressionnante, dont on peut se demander si, au cours de la guerre, elle n'a pas été un élément essentiel de la victoire soviétique, et par suite de notre libération et du sauvetage de la civilisation ; dont on peut se demander également si, maintenant, elle ne contribue pas largement à la sauvegarde de la paix.

La démonstration, sur ce plan, est si complète qu'à moins de ne se rendre aucun compte des dangers qu'a courus et que court toujours l'humanité, on doit approuver sans réserves les mesures pratiques prises pour écarter les généticiens purs d'un certain nombre de postes scientifiques importants et responsables : dans les circonstances critiques actuelles, et étant données les formes économiques des conflits modernes, il n'y a pas là une atteinte à la liberté plus grave que le « limogeage » d'un général qui n'a pas su exercer son commandement.

Mais, dans le débat récent, a été soulevé un autre aspect de la question, qui n'apparaissait guère il y a dix ans : l'aspect théorique. Les mitchouriniens ont bien raison de souligner que *trop souvent* la génétique classique a glissé sur une pente dangereuse et réactionnaire, que *trop souvent* le mendelisme moderne, morganien, a incorporé et abrité les idées ridicules de Weismann, sur l'indépendance de la lignée des cellules germinales par rapport au milieu. Ils ont raison de souli-

gner que cela mène en droite ligne aux criminelles absurdités du racisme (et je voudrais renvoyer à ce sujet les anciens lecteurs de *la Pensée*, qui ont conservé ses numéros de 1939, à un article intitulé *Génétique, racisme et faits sociaux*, et paru dans le n° 2 [1], article auquel je n'ai presque rien à changer). Ils ont raison de protester contre la satisfaction paresseuse de *certains* généticiens qui se contentent de leurs résultats statistiques et ne s'occupent jamais des rapports dialectiques nécessaires entre l'organisme et le milieu, puis entre les cellules germinales et le reste de l'organisme. Ils ont raison de qualifier tout cela de positions théoriques réactionnaires. Ils ont raison, encore, d'affirmer que l'homme ne doit pas seulement utiliser les variations données par la nature et qu'il attendrait passivement, mais qu'il doit s'efforcer de transformer lui-même la nature. Et l'on ne saurait reprocher au Comité Central du Parti Communiste de l'U.R.S.S. [2] qui est pour le pays du socialisme le gardien de la méthode marxiste, d'avoir approuvé le rapport de Lyssenko, non seulement au point de vue pratique, mais aussi sur ce plan théorique de principe.

C'est le sens de l'allocution par laquelle S. Vavilov a clos le débat à l'Académie des Sciences.

Notre discussion, a-t-il dit, n'a porté ni sur des résultats scientifiques isolés, ni sur les méthodes scientifiques, mais sur deux aspects exceptionnellement importants et généraux de notre travail : son idéologie et ses résultats concrets, sa pratique.

Le débat, d'ailleurs, a différé profondément des grandes controverses scientifiques que l'on a connues dans nos pays : celle de Cuvier et de Geoffroy Saint Hilaire, celle de Pasteur et de Pouchet, et bien d'autres. Celles-ci avaient lieu à huis-clos, devant quelques initiés. Les arguments apportés étaient tirés d'expériences délicates, dont seuls les spécialistes pouvaient saisir toute la valeur : il en fut ainsi même dans les discussions que soutint Pasteur sur la génération spontanée, alors que la théorie pasteurienne devait pourtant avoir et avait déjà d'énormes applications. Quand la presse rendait compte de ces controverses, elle le faisait brièvement et pour un public restreint.

Dans les débats entre mitchouriniens et généticiens classiques, il en a été tout autrement : ils ont eu lieu devant des centaines et des milliers d'auditeurs ; la *Pravda* a consacré huit numéros à en donner de larges extraits, et leur a attribué une place que la presse d'autres pays donne aux excitations belliqueuses ; les comptes-rendus sténographiques ont été publiés à plus de 200.000 exemplaires et vendus à bas prix ; les expériences dont on a tiré argument étaient à l'échelle de l'économie soviétique, et les praticiens de l'agronomie collective ont donné leur avis, science et technique, théorie et pratique étant indissolublement liées dans un régime socialiste.

La réalité d'une telle liaison ne paraît pas contestable. On ne peut imaginer que les mitchouriniens bouleversent toute la biologie agronomique et qu'il n'en résulte pas de conséquences capitales pour les théories de la biologie, mais il faut

1. Juillet-août-septembre 1939, pp. 1 à 13.
2. Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'il existe en U.R.S.S. plusieurs Universités du Parti communiste et que de ce fait le Comité central de ce Parti a un intérêt direct à toutes les questions qui touchent à l'enseignement.

reconnaître que l'étendue de ces conséquences n'a pas été clairement précisée, comme l'a justement marqué le président S. Vavilov. Dans un pays socialiste aussi menacé d'agression que l'U.R.S.S. à l'heure actuelle, les biologistes conscients de leurs responsabilités ont des tâches plus urgentes que de « lignoler » les détails théoriques. Et cependant pour cela aussi la discussion a offert des bases sérieuses que nous chercherons à mettre en valeur.

La revue *Europe* publiant, dans son numéro d'octobre 1948, de nombreux textes qui donnent une idée très exacte des débats, et les faisant précéder d'un exposé des conditions sociales dans lesquelles ils ont eu lieu. *la Pensée*, elle, consacrera ses articles à étudier notamment l'importance des résultats pratiques obtenus par les mitchouriniens, les causes de l'échec pratique des généticiens classiques, la critique du weismanisme et du mendélisme extrémiste, et les répercussions probables des données mitchouriniennes dans la théorie biologique.

L'ŒUVRE DE LYSSENKO ET L'ÉVOLUTION DE LA GÉNÉTIQUE

par Jeanne LÉVY

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris

Les sessions de l'Académie Lénine des Sciences agricoles et les sessions élargies des bureaux des Académies des Sciences et des Sciences médicales de l'U.R.S.S. se sont respectivement tenues à Moscou, du 31 juillet au 7 août, du 24 au 26 août et les 9 et 10 septembre 1948. Elles ont soulevé des problèmes dont la discussion a été considérée en U.R.S.S. comme un événement d'une si grande portée sociale que les débats ont été publiés dans la presse quotidienne et ont retenu l'attention d'un large public.

Pour les autres pays et notamment pour le nôtre, les discussions qui ont mis aux prises en U.R.S.S. les généticiens dits classiques et les disciples de I. Mitchourine, V. R. Williams et T. D. Lyssenko débordent également la spécialité incriminée et touchent au rôle de la science dans la société. Ils méritent mieux qu'une polémique maladroite, malveillante et souvent de mauvaise foi dans la grande presse. Ils exigent une mise au point pondérée, éclairée par la doctrine du rationalisme moderne, et par tous les documents qui nous parviennent d'U.R.S.S. au sujet de ce débat grandiose.

Pour pouvoir les discuter sainement, il faut sinon les examiner sous tous leurs aspects, qui sont nombreux, du moins les replacer dans le cadre dans lequel ils ont été soulevés. C'est ce que je tenterai de faire avant même de m'attaquer à leurs côtés plus techniques, en espérant que les lecteurs de *la Pensée*, même étrangers à la biologie, accepteront de suivre l'exemple du grand public russe, et qu'ils considéreront qu'un débat scientifique d'une telle portée est leur affaire autant et plus que celle du cercle étroit des spécialistes qui ont l'habitude de traiter en champ clos des problèmes de la méthode, de la pensée et de la technique scientifiques.

I. — La recherche scientifique. — Son rôle dans la société.

Ceux mêmes qui ont abandonné la conception stérile de la « science pour la science » ont rarement renoncé à considérer que l'objet essentiel de la science est d'enrichir la connaissance humaine ; ils admettent volontiers que la connaissance ne doit pas rester entièrement détachée des possibilités d'action, mais l'application n'est pour eux qu'un sous-produit de la connaissance.

Pour d'autres chercheurs, l'objet exclusif de la science est l'accroissement de notre action sur la nature. L'enrichissement de la connaissance est, pour eux, vide de sens aussi longtemps que les besoins matériels de l'homme n'auront pas été satisfaits sur tous les points du globe. Est-ce à dire qu'ils affirment que leur travail doit être subordonné à une application pratique à brève échéance ? Certes non, ils connaissent la stérilité des recherches entreprises dans un pareil état

reconnaître que l'étendue de ces conséquences n'a pas été clairement précisée, comme l'a justement marqué le président S. Vavilov. Dans un pays socialiste aussi menacé d'agression que l'U.R.S.S. à l'heure actuelle, les biologistes conscients de leurs responsabilités ont des tâches plus urgentes que de « fignoler » les détails théoriques. Et cependant pour cela aussi la discussion a offert des bases sérieuses que nous chercherons à mettre en valeur.

La revue *Europe* publiant, dans son numéro d'octobre 1948, de nombreux textes qui donnent une idée très exacte des débats, et les faisant précéder d'un exposé des conditions sociales dans lesquelles ils ont eu lieu, *la Pensée*, elle, consacrera ses articles à étudier notamment l'importance des résultats pratiques obtenus par les mitchouriniens, les causes de l'échec pratique des généticiens classiques, la critique du weismanisme et du mendélisme extrémiste, et les répercussions probables des données mitchouriniennes dans la théorie biologique.

L'ŒUVRE DE LYSSENKO ET L'ÉVOLUTION DE LA GÉNÉTIQUE

par Jeanne LÉVY

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris

Les sessions de l'Académie Lénine des Sciences agricoles et les sessions élargies des bureaux des Académies des Sciences et des Sciences médicales de l'U.R.S.S. se sont respectivement tenues à Moscou, du 31 juillet au 7 août, du 24 au 26 août et les 9 et 10 septembre 1948. Elles ont soulevé des problèmes dont la discussion a été considérée en U.R.S.S. comme un événement d'une si grande portée sociale que les débats ont été publiés dans la presse quotidienne et ont retenu l'attention d'un large public.

Pour les autres pays et notamment pour le nôtre, les discussions qui ont mis aux prises en U.R.S.S. les généticiens dits classiques et les disciples de I. Mitchourine, V. R. Williams et T. D. Lyssenko débordent également la spécialité incriminée et touchent au rôle de la science dans la société. Ils méritent mieux qu'une polémique maladroite, malveillante et souvent de mauvaise foi dans la grande presse. Ils exigent une mise au point pondérée, éclairée par la doctrine du rationalisme moderne, et par tous les documents qui nous parviennent d'U.R.S.S. au sujet de ce débat grandiose.

Pour pouvoir les discuter sainement, il faut sinon les examiner sous tous leurs aspects, qui sont nombreux, du moins les replacer dans le cadre dans lequel ils ont été soulevés. C'est ce que je tenterai de faire avant même de m'attaquer à leurs côtés plus techniques, en espérant que les lecteurs de *la Pensée*, même étrangers à la biologie, accepteront de suivre l'exemple du grand public russe, et qu'ils considéreront qu'un débat scientifique d'une telle portée est leur affaire autant, et plus que celle du cercle étroit des spécialistes qui ont l'habitude de traiter en champ clos des problèmes de la méthode, de la pensée et de la technique scientifiques.

I. — La recherche scientifique. — Son rôle dans la société.

Ceux mêmes qui ont abandonné la conception stérile de la « science pour la science » ont rarement renoncé à considérer que l'objet essentiel de la science est d'enrichir la connaissance humaine ; ils admettent volontiers que la connaissance ne doit pas rester entièrement détachée des possibilités d'action, mais l'application n'est pour eux qu'un sous-produit de la connaissance.

Pour d'autres chercheurs, l'objet exclusif de la science est l'accroissement de notre action sur la nature. L'enrichissement de la connaissance est, pour eux, vide de sens aussi longtemps que les besoins matériels de l'homme n'auront pas été satisfaits sur tous les points du globe. Est-ce à dire qu'ils affirment que leur travail doit être subordonné à une application pratique à brève échéance ? Certes non, ils connaissent la stérilité des recherches entreprises dans un pareil état

d'esprit, car elles conduisent à rejeter d'une part les programmes d'une certaine ampleur et à sacrifier d'autre part les perfectionnements généraux et les transformations techniques aux améliorations de détail. Ils savent que certains problèmes sont éloignés des exigences de l'actualité, mais ils ne veulent pas travailler seulement pour la satisfaction de créer ; ils veulent que leurs découvertes servent l'humanité.

Ces deux conceptions du rôle de la recherche scientifique correspondent évidemment à des situations économiques et sociales différentes. Il est normal que dans la société capitaliste, les savants soient souvent portés à se détourner de l'application : ils ne récoltent que déboires à se heurter à une société qui n'a en vue que le profit, et le plus souvent le profit immédiat. C'est par réaction de défense qu'ils refusent de s'intéresser à des problèmes qui ne sont envisagés par les utilisateurs des découvertes que sous l'angle du profit personnel. C'est aussi parce que la société dans laquelle ils vivent, répugne le plus souvent à procéder aux modifications profondes ; le renouvellement de l'arsenal technique, que nécessitent de nouvelles méthodes de production, entraîne, dans une société mal adaptée, des perturbations sociales qu'elle cherche à éviter.

Il est tout aussi normal que les savants de l'U.R.S.S. fassent porter tout leur effort dans des directions d'où peuvent venir des applications pratiques.

> Une science qui n'ouvre pas de perspectives devant la pratique, qui ne lui donne pas de force d'orientation ni de confiance pour atteindre des buts pratiques, une science pareille n'est pas digne du nom de science,
>
> dit l'académicien Lyssenko dans les conclusions de son rapport. [1]

Le système politique et social soviétique ne fait craindre au savant aucune des perturbations que les progrès techniques amènent nécessairement dans les pays capitalistes. Le renouvellement du matériel, des techniques et des méthodes est subordonné, non aux perspectives de profits pour les capitalistes, mais aux possibilités de réalisation et aux avantages que le peuple tout entier peut en tirer.

C'est pourquoi les savants, encouragés à promouvoir de tels progrès par tous les moyens matériels et moraux dont dispose l'U.R.S.S., choisissent avec ardeur la ligne de recherches qui se montre fructueuse du point de vue des applications.

Dans un important article paru dans *la Pensée* [2], le président de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., S. Vavilov, s'est expliqué avec la plus grande clarté à cet égard. Il précise que

> parler de Science soviétique ne revient pas à parler de la Science en U.R.S.S... [La science soviétique] maintient entre la pensée théorique et abstraite et la pratique — la technique — un lien indissoluble... Le savant, si abstraits que soient les problèmes dont il s'occupe, se souvient toujours que la science a pour fin de servir la société et s'efforce, par tous les moyens dont il dispose, d'établir, le plus rapidement possible, un lien entre les résultats auxquels il aboutit et la pratique.

L'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. a été réorganisée au lendemain de la Révolution d'Octobre et a immédiatement répondu à l'appel fait par Lénine qui, dans la situation économique et militaire la plus critique, avait clairement compris, comme avant lui les Jacobins, l'importance capitale de l'activité des savants dans un régime progressiste.

---

1. Europe, octobre 1948, p. 151.
2. *La Pensée*, 1947, n° 13, pp. 3 à 6.

L'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. se développa d'année en année ; elle se transforma, selon le programme tracé par Lénine, en un *organisme d'action*. Frédéric Joliot-Curie, à son retour d'U.R.S.S., écrivait dans *la Pensée* :[1]

L'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. prend l'initiative et la responsabilité d'exécuter les recherches scientifiques, en particulier celles qui s'imposent pour la réalisation du plan économique. Les problèmes importants sont distribués entre les divers Instituts ou groupes d'Instituts, en tenant compte des spécialités de chacun d'eux et des compétences particulières des directions.

Ayant défini le rôle de la science dans un régime en voie de construction socialiste, il ne me paraît pas déraisonnable que soient encouragés dans une telle société des savants qui peuvent apporter dans un délai suffisamment court des résultats fructueux du point de vue pratique, par rapport à ceux dont les recherches, jusqu'ici, se montrent peu prometteuses. C'est justement aux Académies, et notamment à l'Académie des Sciences, de prendre leurs responsabilités.

Bien entendu, il ne s'agit pas, pour autant, de sacrifier les recherches par lesquelles on se propose de comprendre l'intimité et le mécanisme des phénomènes. Personne ne conteste et ne contestera qu'il pourra résulter de telles recherches les résultats les plus révolutionnaires pour l'avenir de la technique. Les nazis allemands et leurs complices français ne se sont-ils pas couverts de ridicule en se moquant des recherches, qui leur paraissaient purement spéculatives, sur la désintégration des noyaux par l'école d'Irène et Frédéric Joliot-Curie ? L'immense domaine, d'ores et déjà conquis, de l'énergie atomique est sorti de ces recherches et des conceptions que les mêmes criminels stigmatisaient sous le nom de « conception juive de l'atome. »

Mais un grand nombre de travaux dont le résultat est aléatoire et qui sont subordonnés, soit à un talent exceptionnel, soit à la chance de ceux qui les exécutent, ne peuvent être considérés, dans un pays qui fait porter son effort pacifique sur l'amélioration de la condition humaine, que comme l'une des parties de son activité scientifique. Les plus hautes autorités scientifiques n'ont pas le droit de compter sur un miracle. Il est indispensable que d'une façon délibérée, examinant l'ensemble des possibilités offertes, elles choisissent, dans le domaine de la recherche, les travaux qui avec le maximum de probabilité atteindront le maximum de rendement.

C'est à la lumière de ce débat entre « la science pour la connaissance » et « la science pour l'action » qu'il faut essayer de comprendre les discussions qui viennent d'avoir lieu entre les biologistes russes, en tenant compte en outre du fait que déjà, en 1936, un grand débat entre T.D. Lyssenko et N.I. Vavilov avait consacré les travaux de Lyssenko ; cette victoire fut confirmée dans une discussion organisée, en 1939, par la revue : *Sous le drapeau du Marxisme*. Malgré ce succès de Lyssenko qui devint académicien et reçut de larges possibilités de travail pour le développement de ses recherches, il apparaît que l'on ne fit dans les différentes académies de l'U.R.S.S. une large place ni à l'enseignement de la doctrine de Mitchourine ni à la préparation de cadres formés suivant la nouvelle doctrine. On freina même les thèses de doctorat sur la génétique mitchourinienne. [2]

A l'occasion de la session d'été de l'Académie des Sciences agricoles, l'école

1. *La Pensée* 1946, n° 7, p. 31.
2. Rapport de T.D. Lyssenko, *Europe*, octobre 1948, pp. 62-63.

Lyssenko, l'académicien Orbeli reste directeur du très important Institut de Physiologie Pavlov, que l'académicien B. Zavadovski reste directeur de l'Académie agricole Timiriazev, et que les professeurs Nemtchinov et Joukovski restent titulaires de leurs chaires dans le même Institut.

Ces décisions ne signifient donc nullement, comme on l'a prétendu, que les généticiens classiques seront chassés des laboratoires et dépossédés de tous leurs moyens de travail. D'après les crédits des laboratoires analogues, il est vraisemblable qu'ils conserveront encore des moyens de travail largement supérieurs à ceux de leurs collègues français. Mais il n'en n'est pas moins vrai que le gros des efforts des biologistes doit porter à l'heure actuelle sur des recherches dont on peut espérer, pour les années à venir, des améliorations substantielles dans le domaine des espèces animales et végétales.

Si le problème du partage des crédits est essentiel, il n'est certainement pas le seul en cause pour les adversaires de l'U.R.S.S. En effet, il montre d'une façon frappante l'intervention de l'Etat dans le domaine scientifique que certains feignent de considérer comme en dehors et au-dessus des vicissitudes politiques, donc intouchable. Est-ce de leur part inconscience ou hypocrisie ? Le dirigisme ne se manifeste-t-il pas dans tous les domaines et dans tous les pays ? Nous y sommes tellement accoutumés en société capitaliste qu'il arrive parfois qu'en toute bonne foi, nous en oublions les entraves. En France les crédits réguliers des services de recherche sont tellement insignifiants qu'ils n'atteignent même pas en général le prix de l'eau, du gaz et de l'électricité des laboratoires ; c'est sur des attributions spéciales de crédits ou de collaborateurs que nous devons compter pour le fonctionnement de nos services. D'où viennent ces attributions particulières ? Soit du secteur privé, soit du secteur officiel. Est-il utile d'insister sur les conditions despotiques que mettent les industriels pour l'attribution de leurs faveurs ? Quant aux crédits officiels, ils ne sont donnés que sur un programme de recherches examiné par des commissions qui exercent un pouvoir de direction et d'orientation. Il est vrai que celui-ci n'est que rarement la conséquence de discussions rationnelles et d'un plan délibéré, mais l'expression de la volonté individuelle de savants occupant des situations privilégiées.

3° La session élargie du bureau de *l'Académie des Sciences médicales* a souligné que la médecine se doit d'utiliser les conquêtes acquises par la biologie grâce à la doctrine de Mitchourine. Jusqu'ici la médecine s'est montrée totalement indifférente à leur égard, notamment dans les domaines de la physiologie évolutive, de la pathologie de l'activité nerveuse, des maladies infectieuses, des maladies mentales et plus particulièrement dans celui des antibiotiques. Cette lacune s'est particulièrement fait sentir dans les problèmes de l'influence réciproque entre l'homme et la collectivité, d'une part, et le milieu extérieur d'autre part.

Le Bureau de l'Académie des Sciences médicales conclut qu'il est nécessaire de pratiquer une révision très profonde de toute la structure des organismes scientifiques qui dépendent d'elle, et, si l'on se rappelle le bénéfice qui a été tiré de la synthèse de la notion de germe et de celle de terrain, on admettra que l'on peut en attendre les résultats les plus fructueux.

III. — Bases philosophiques du débat.

Telles furent les conséquences pratiques du large débat qui eut lieu en U.R.S.S. après que Lyssenko eut exposé son rapport inaugural sur « l'Etat de la science biologique » à la session de l'Académie Lénine.

Mais l'école de Lyssenko n'a pas lutté seulement sur le terrain de l'efficacité ; elle a également fait valoir des arguments de caractère philosophique qui à juste titre ont pesé lourdement sur la décision prise. L'école de Lyssenko considère la génétique classique comme ayant un caractère réactionnaire et dénonce son opposition au matérialisme dialectique. C'est certainement aux plus érudits des spécialistes de rechercher dans l'histoire de la génétique s'il y a eu ou non dans son réquisitoire une certaine confusion entre les différentes thèses de Mendel, de Weismann, de Morgan et de leurs partisans.

Il apparait cependant hors de doute que la génétique classique considère les éléments porteurs de l'hérédité comme isolés au milieu de l'organisme et insensibles à ses fluctuations. A l'origine, elle admit dans les êtres vivants deux matières nettement différentes ; l'une, le plasma végétatif, le cytoplasme, le *soma* périssable, n'aurait pas la propriété de se reproduire, et n'aurait pas d'influence sur l'hérédité ; l'autre, le *germen*, localisé au long des chromosomes du noyau, aurait seul la propriété de transmettre les caractères héréditaires de l'espèce. Si, comme le déclare Weismann, les « déterminants » sont considérés comme des particules indépendantes du milieu où vit l'être considéré, la matière héréditaire est immuable et éternelle. Rien de moins dialectique que cette assertion d'après laquelle les propriétés héréditaires sont l'apanage d'éléments qui représentent un monde à part, autonome dans l'organisme, celui-ci devenant un simple milieu nourricier. Lyssenko s'élève violemment contre une telle théorie. Mais, observent certains, à cet égard, il n'apporte rien de nouveau, puisqu'on trouve dans les écrits et les travaux des généticiens classiques une réfutation de cet isolement des éléments héréditaires. On sait par exemple que « les gènes peuvent être modifiés par des agents extérieurs dont certains (chaleur, produits chimiques) ne peuvent agir sans agir d'abord sur le cytoplasme » [1], que la drosophile peut transmettre héréditairement une sensibilité particulière au gaz carbonique. Mais outre que ces faits sont peu nombreux, ils se produisent dans un sens sur lequel l'expérimentateur n'a pas de prise. De plus leur connaissance n'a modifié jusqu'ici ni la façon d'exposer les principes généraux de la génétique classique, ni surtout ses méthodes d'études. Les livres classiques mis à la disposition de nos étudiants présentent encore les gènes comme des particules indépendantes, insensibles au milieu extérieur, qui contiennent en puissance le corps tout entier :

La notion de l'indépendance du germen et du soma sur laquelle est basée la conception moderne de l'hérédité est d'acquisition relativement récente. Elle a suivi la découverte des phénomènes cellulaires de la reproduction sexuée et fut émise pour la première fois par A. Weismann en 1885.

Auparavant on pensait que les produits génitaux, qui renferment en puissance tous les organes du corps du descendant, prenaient naissance grâce à une collaboration de tous les organes du corps du progéniteur. On admettait, en somme, une filiation entre les organes somatiques du progéniteur et les organes correspondants du descendant. Cette conception traditionnelle, qui implique comme corollaire l'hérédité des caractères acquis, peut être schématisée par l'adage : « La poule produit l'œuf, l'œuf produit la poule ».

La conception moderne de la continuité du germen s'exprimerait sous cette forme schématique : « L'œuf produit à la fois la poule et l'œuf » [2].

D'un côté le germen, de l'autre le soma, vivant côte à côte, le premier supporté par le deuxième, mais sans aucune confusion et séparés dès l'origine du développement. D'un côté la lignée germinale, c'est-à-dire les générations successives de cellules reproductrices ; de l'autre, la lignée somatique, c'est-à-dire les générations successives de cellules aboutissant à l'édification des divers tissus.

Or la conception weismannienne purement imaginative a pris depuis lors la valeur d'une géniale anticipation, car de nombreux faits sont venus l'étayer [3].

---

1. Marcel Prenant : *Biologie et Marxisme*, Ed. Hier et Aujourd'hui, p. 198.
2. A. Abeloos : *Biologie animale*, Collection PCB, Edit. Eugène Belin, p. 454
3. M. Aron 15 P. Grassé : *Biologie animale*, Collection PCB, 1935. Masson et Cie, pp. 82 et 83.

Quant à l'argument que Lyssenko n'apporte rien de nouveau et qu'en conséquence il ne peut attaquer la génétique classique, il mérite d'être examiné de près. En effet, cet argument ne me paraît pas convaincant. Il n'y a sans doute pas d'exemple dans l'histoire des sciences d'un novateur qui ne se soit heurté à l'opposition malveillante des savants en place, lorsqu'il apporte quelque chose de vraiment révolutionnaire. Engels n'a-t-il pas écrit :

> Ce conflit entre les résultats acquis et la méthode de raisonnement traditionnelle explique la confusion infinie qui règne actuellement dans la théorie des sciences naturelles et qui met au désespoir maîtres et élèves, écrivains et lecteurs [1].

Dans cette lutte il y a deux phases : la première au cours de laquelle on tente de démontrer l'absurdité de la conception nouvelle, la deuxième au cours de laquelle on insiste sur son manque d'originalité. On les discerne dans l'histoire de Lavoisier, de Pasteur, de Curie et de bien d'autres savants.

Il semble que le même processus se reproduise actuellement pour Lyssenko, qui soutient depuis longtemps l'hérédité de certains caractères acquis et la possibilité de faire varier les espèces par des modifications systématiques et raisonnées de leurs conditions de vie.

On nous a expliqué pendant longtemps que cette conception est inconciliable avec la génétique classique et c'est le sens même de l'opposition de certains savants officiels, en U.R.S.S. comme ailleurs, à la doctrine mitchourinienne. On nous dit à présent que les généticiens n'admettent plus depuis longtemps l'immutabilité des facteurs héréditaires, que la nouvelle école n'apporte rien de nouveau sur le plan théorique et qu'il n'y a matière à agiter ni l'opinion scientifique, ni l'opinion publique.

L'histoire des luttes de Mitchourine et de Lyssenko démontre le contenu révolutionnaire de leurs conceptions et il serait vain d'essayer de nier leur originalité. Est-ce à dire que la génétique classique est entièrement périmée ? Les deux écoles se placent délibérément sur un plan différent. Lyssenko envisage le problème de la modification des espèces sous son aspect global, sans porter son effort sur la discrimination dans le détail du déterminisme élémentaire du phénomène ; c'est la voie la plus rapide et la plus révolutionnaire. Les concepts théoriques de Mitchourine, de Lyssenko et de leurs disciples cadrent parfaitement avec les idées générales directement dérivées du matérialisme dialectique.

Les généticiens classiques, par contre, recherchent la causalité élémentaire des variations dans des conditions expérimentales rigoureusement limitées a priori ; on peut dire qu'ils ne cherchent pas à embrasser la réalité dans son ensemble, mais qu'ils se placent sur un plan de tangence à la réalité. C'est la voie scientifique classique par excellence, avec tous ses avantages et tous ses dangers. La rigueur y trouve son compte et l'esprit de géométrie le sien. Il n'y aurait aucun inconvénient à opérer de la sorte si l'on ne perdait pas de vue le caractère circonscrit du domaine exploré. On doit se souvenir que, se plaçant délibérément sur un terrain limité de l'observation, on ne peut pas sans danger oublier ses frontières dans la généralisation. Si, comme certains le souhaitent, la science appartenait en propre aux savants et qu'il soit formé autour du novateur qui a délimité le terrain de recherches une école puissante, un aspect parfois immense de la réalité échapperait à l'investigation scientifique et n'aurait pas

---

1. Fr. Engels : *Anti-Düring*. Ed. Costes, t. I, p. 12.

droit de cité. Des exemples fameux peuvent être donnés d'un tel état de choses. C'est notamment celui de l'espèce chimique définie. On se rappelle encore les mémorables discussions de Berthollet et de Proust il y a près de cent cinquante ans ; consacrées par la victoire de Proust, elles ont placé la chimie dans le domaine où ne se rencontraient que des espèces de formules stéchiométriques bien définies. A chaque pas se rencontraient cependant des exceptions qui étaient dissimulées comme négligeables ou comme un accident honteux et inavouable. Pendant cent ans ces exceptions ont été tenues en marge de la recherche et cette conception anti-dialectique a considérablement retardé l'étude chimique de nombreuses substances naturelles comme les argiles, certaines roches et un grand nombre de constituants biologiques.

On peut établir un rapport analogue entre la génétique classique et celle de la jeune et vigoureuse école russe. La génétique classique observe les phénomènes de l'hérédité dans le domaine où expérimentalement ils se présentent avec le maximum de simplicité. Par sa technique même, elle est amenée, en alliant des individus dont l'homogénéité par rapport à un nombre très restreint de caractères est assurée, à simplifier la complexité de la vie. Peut-on le lui reprocher ? Certes, non. Elle est ce qu'elle est. Elle peut découvrir certaines lois, mais elle ne doit pas oublier que, dans l'élaboration de théories générales, elle n'a pas le droit d'éliminer les faits [1] qui ne cadrent pas avec ses déductions partielles, ou de réduire leur importance.

L'école de Mitchourine et de Lyssenko, au contraire, revendique l'observation de la réalité dans son ensemble. Elle offre l'avantage d'aboutir à des résultats pratiques importants :

> Le criterium de la pratique, écrit Lénine [2], mis à la base de la théorie de la connaissance, nous amène inévitablement au matérialisme, dit le marxiste.

Il restera à discuter si les résultats obtenus par l'école de Lyssenko sont vérifiés avec assez de rigueur pour justifier l'attaque brutale déclenchée contre ses adversaires. Ces expériences, qui fondent la possibilité de l'action du milieu sur la nature vivante, entraînent forcément pour un marxiste un préjugé favorable.

Le marxiste ne peut pas ne pas être moins intéressé par l'extension des théories de Lyssenko qui remettent en cause les conceptions courantes sur l'évolution des espèces selon les schémas de Lamarck et de Darwin. En affirmant l'hérédité de certains caractères acquis et plus particulièrement de ceux par lesquels se fait l'adaptation de l'être vivant à son milieu, Lyssenko se rapproche de Lamarck. Il s'éloigne de Darwin en niant l'importance de la concurrence des individus à l'intérieur d'une même espèce. Cette concurrence est négligeable, dit-il, vis-à-vis de la concurrence d'espèce à espèce, et il va si loin qu'il affirme :

> que personne n'a pu citer et ne citera jamais d'exemple de l'existence de concurrence à l'intérieur des espèces dans la nature [3]

Faut-il voir avec Lyssenko un tel fossé entre les conditions expérimentales

---

1. Ces faits seront discutés dans la dernière partie du présent article.
2. Lénine : *Matérialisme et Empiriocriticisme*. Editions sociales internationales, p. 112.
3. Interview de Lyssenko en automne 1947. *Europe*, octobre 1948, pp. 158-159.

où les exemples de cette concurrence abondent et les conditions naturelles où, contrairement à son affirmation, des spécialistes nous en proposent de nombreux ? S'il est utile de préciser les limites de la science expérimentale, cela ne risque-t-il pas de nous entraîner trop loin et de remettre en question sa validité, et la possibilité même de sa généralisation ? De même, faut-il voir un fossé aussi absolu entre les individus de même espèce et ceux des espèces différentes et admettre que la concurrence s'exerce dans un cas et non dans l'autre ?

Lyssenko a mis sa conception en pratique pour la culture du kok-saghyz et a fait semer cette plante par nids (poquets) en plaçant cent à deux cents graines de kok-saghyz dans une petite fosse et en laissant autour une surface libre d'un quart de mètre carré. Il interprète les bons résultats obtenus comme suit :

> Les mauvaises herbes mènent leur offensive contre le nid, mais ne peuvent pénétrer à l'intérieur devant la résistance de nombreux plants de kok-saghyz. Quant à ceux-ci, s'étant en commun débarrassés de leur ennemi le plus farouche, ils poussent, grâce à la nourriture et à l'humidité de la surface libre qui leur est dévolue.

Le facteur « concurrence à l'intérieur des espèces » n'est d'ailleurs pas considéré avec la même importance par tous les biologistes dans l'étude de l'évolution. Haldane [1] pense :

> que des adaptations qui accroissent uniquement l'aptitude des individus dans la lutte contre d'autres individus de la même espèce et non dans la lutte contre d'autres espèces ou contre la nature inanimée sont nuisibles, en ce sens qu'elles tendent à diminuer le nombre total des individus de l'espèce en question et à accroître sa tendance à disparaître.

Il donne en particulier l'exemple de deux sous-espèces de corneilles, *Corvus corvus corone* et *Corvus corvus cornix*, qui se croisent dans la nature. Il attire l'attention sur ce fait parce que :

> l'inévitabilité de la lutte entre espèces ou variétés apparentées fait partie de la doctrine nazie, alors qu'il n'y a pas de raison biologique pour que les différentes races humaines ne se conduisent pas entre elles aussi bien que le font les races de corneilles.

IV. — Eléments techniques du débat.

Il ne s'agit pas de faire ici une analyse critique de toutes les parties du rapport de Lyssenko. Ce travail revient, sans aucun doute, aux spécialistes généticiens. Je retiendrai seulement quelques points particuliers, vis-à-vis desquels il est possible d'apporter certains faits expérimentaux qui non seulement ne sont pas en contradiction avec ses conceptions, mais constituent justement des exemples qui ne sont pas explicables directement par la théorie chromosomique traditionnelle ou ont déjà provoqué un élargissement de celle-ci.

1. — *Critique de la théorie de Weismann.*

A la fin du siècle dernier, Weismann, entre autres, formula de toutes pièces une théorie de l'hérédité. D'après lui, le patrimoine héréditaire d'un organe

---

1. J.B.S. Haldane : *la Pensée*, 1947, n° 15, pp. 15 et 16.

comprendrait un ensemble de particules, « les déterminants », dont chacune aboutit à la réalisation d'un caractère déterminé. La répartition inégale de ces déterminants au cours de l'embryogénèse conduit à la ségrégation de lignées cellulaires spécialisées. Par exemple, les cellules devant produire un œil renfermeraient les déterminants nécessaires à la réalisation de cet organe.

Lyssenko attaque ces théories avec d'autant plus de violence qu'il les accuse d'avoir si fortement imprégné les généticiens modernes qu'ils ont encore, d'après lui, « aggravé le schéma mystique de Weismann ». Bien que certains savants soviétiques se défendent d'être weismanniens, Lyssenko montre que les idées de Weismann ont trouvé en U.R.S.S. un très large écho.

Aux conceptions weismanniennes, il est possible à l'heure actuelle d'opposer les travaux de P. Brien qui, dans des expériences de régénération effectuées de 1925 à 1943 [1] et consacrées aux Eponges, aux Bryozoaires, aux Tuniciers et aux Hydroïdes, a souligné que la dualité classique de l'organisme en soma et germen fondamentalement irréductibles l'un à l'autre ne se vérifie pas. En particulier, utilisant comme matériel d'expériences un Hydroïde gymnoblastique *Clava squamata* [2], dont il est possible d'enlever toutes les cellules germinales localisées dans les gonophores, Brien provoque une régénération complète et normale d'un nouvel hypostome aux dépens de la colonne avec rénovation des cellules sexuelles. La conception de Nussbaum-Weismann s'en trouve infirmée. Brien en conclut :

> L'évolution du germen en soma est réversible. De plus, la lignée germinale est discontinue.

Cette étude fut étendue aux Oligochètes d'eau douce, organisme plus évolué que les Hydroïdes, par une élève de Brien, H. Herlant-Meevis, avec des résultats identiques. Cependant, cet auteur fait remarquer

> que le pourcentage des résultats positifs est variable et qu'il peut être élevé si l'on combine un certain nombre de facteurs externes et internes.

Les facteurs externes sont la température, la semi-obscurité, l'aération suffisante, la nourriture abondante.

2. — *Critique du caractère obligatoirement impérissable de la mutation.*

C'est de Vries qui utilisa le mot mutation, pour caractériser des variations brusques et discontinues observées dans certaines plantes. A l'heure actuelle, les généticiens désignent ainsi des variations brusques, totales d'emblée et immédiatement héréditaires. Elles peuvent apparaître spontanément, mais on sait aussi qu'elles peuvent résulter d'une action expérimentale. L'action des rayons X, des rayons ultra-violets, de la température, de la colchicine ont permis d'augmenter la fréquence des mutations. Cependant dans tous ces cas, l'intervention de ces facteurs extérieurs dans le processus du développement des organismes n'est pas dirigée. Certains généticiens les considèrent même comme irrémédiablement imprévisibles. C'est ce dernier caractère, qu'il dénomme « indéfinibilité », qui

---

1. Pour la bibliographie des travaux de P. Brien, consulter H. Herlant Meevis, Arch. Biolog., 1946, n° 57, pp. 301-302.
2. P. Brien : Arch. Biol., 1943, n° 54, pp. 409-475.

est dénoncé violemment par Lyssenko, parce qu'il « bouche le chemin à toute prévision scientifique » et que « la science est l'ennemie du hasard ».

A cette conception classique de la mutation s'opposent dès à présent les résultats observés sur des levures (Ephrussi [1]), des pneumocoques (Avery, Mc Leod, Mc Carty, Hotchkiss, Taylor, Griffith) et même sur la drosophile [2]. C'est ainsi que Lhéritier et Teissier ont observé une sensibilité particulière au gaz carbonique d'une certaine lignée de drosophile, sensibilité dont la transmission est indépendante de celle des chromosomes. Elle peut être transmise par greffe et injection. Pour interpréter de tels faits, il a été invoqué la présence d'un virus (génoïde) dont dépendrait cette sensibilité au gaz carbonique qui, de l'organisme porte-greffe, se communique aux œufs du greffon.

3. — *Les Chromosomes ne sont pas seuls à transmettre des propriétés héréditaires.*

Lyssenko spécifie :

Peut-on dire que l'hérédité se transmet par les chromosomes ? Bien sûr, il ne peut en être autrement. Nous admettons l'existence des chromosomes. Ce que nous n'admettons pas, c'est la théorie chromosomique de l'hérédité (cf. Europe, octobre 1948, p. 146).

La question de savoir si les chromosomes sont nécessairement seuls porteurs de l'hérédité a déjà été posée depuis longtemps. D'après Guyénot [3] :

Cette conception d'un monopole nucléaire est de toute évidence une absurdité. Les facteurs chromosomiques ne sont rien par eux-mêmes. Le véritable agent réalisateur de toutes les structures, c'est le cytoplasme, ou plus exactement la somme noyau-cytoplasme : la cellule.

D'après Teissier, dont l'esprit critique a su discerner les insuffisances de la génétique traditionnelle, il peut exister :

des facteurs cytoplasmiques inconnus qui, partageant avec les gènes la responsabilité de la transmission des caractères héréditaires, interviendraient comme eux dans la différenciation physiologique des races locales. En acceptant cette éventualité, nous nous écartons de la génétique traditionnelle, qui ne reconnaît que les gènes fixés sur les chromosomes et qui, niant *a priori* tout fait d'hérédité cytoplasmique, classe, par un étrange abus de langage, ceux que l'on a décrits chez les végétaux sous la rubrique « fausse hérédité ». Il est certain que les faits invoqués à l'appui de l'existence de l'hérédité cytoplasmique ne sont ni très nombreux, ni en général très probants. Mais il n'en reste pas moins que certaines variations héréditaires des végétaux sont très difficiles à expliquer par les conceptions classiques [4].

A l'appui du rôle que peut jouer, dans l'hérédité, le cytoplasme, je citerai seulement quelques exemples :

Les expériences de Hörstadius [5] ont consisté à effectuer diverses combinaisons entre deux espèces d'Oursins dont les spicules présentent des caractères nettement différents. Les hybrides entre ces deux espèces ont un squelette intermédiaire. D'autre part, après avoir enlevé le noyau de l'ovule, Hörstadius put observer un développement, après pénétration d'un spermatozoïde provenant de l'autre espèce.

---

1. Colloque organisé par le C.N.R.S. sur les unités biologiques douées de continuité génétique. Paris, juin 1948.
2. Ph. Lhéritier et G. Teissier : *Travaux des Laboratoires de l'E.N.S.* Biologie, fasc. I, 1944, pp. 35-74.
3. E. Guyénot : *L'Hérédité*, 4e édit., G. Doin et Cie, p. 470.
4. G. Teissier, *La Pensée*, 1945, n° 2, pp. 3 à 19 et n° 3, pp. 15 à 31.
5. S. Hörstadius : *Musée roy. Hist. nat. Belg.*, 1936, fasc. 3.

Dans certains cas, les bâtards ainsi obtenus présentent des caractères nettement maternels, bien que ceux-ci n'aient pu être transmis par le noyau.

Chez les Végétaux, de nombreuses hybridations réciproques ont pu être réalisées. Celles-ci mettent en évidence les propriétés héréditaires du cytoplasme. En effet, dans les hybrides réciproques, les mêmes constituants nucléaires baignent dans un milieu cytoplasmique qui est exclusivement maternel. Si le cytoplasme contient des facteurs héréditaires, les hybrides réciproques seront dissemblables selon que la mère appartient à l'une ou l'autre espèce. C'est précisément cette différence qui a été observée à maintes reprises, avec les espèces différentes d'Epilobes (Renner et Kupper, 1921 ; Lehmann, 1918 ; Michaelis, 1929, 1932, 1934, 1935). Michaelis [1], en particulier, réalise l'expérience suivante : Après avoir croisé *E. Luteum* femelle $\times$ *E. hirsutum* mâle, il féconde durant plusieurs générations les ovules des hybrides obtenus par du pollen de *E. hirsutum*. Ainsi peu à peu, les chromosomes d'origine *luteum* sont remplacés par des chromosomes *hirsutum* dans un cycloplasme qui est toujours *luteum*. Après dix générations, l'influence de ce dernier se manifeste encore par des inhibitions de croissance et des particularités physiologiques, malgré la présence d'un noyau principalement *hirsutum*.

On peut rapprocher de ces faits les panachures qui sont apparues sur des rameaux de *Mirabilis albomaculata* et *M. jalapa* étudiés par Correns [2] et sur ceux d'*Antirrhinum majus* étudiés par Baur [3] dans une lignée qu'il suivait depuis quatre générations. En outre ces plantes portent des rameaux non panachés à feuilles blanches et des rameaux à feuilles vertes. Correns a montré que les graines produites par les fleurs des rameaux verts autofécondés ne donnent que des individus verts ; celles qui sont fournies par des rameaux blancs ne donnent que des individus blancs ; tandis que les rameaux panachés fournissent à la fois des individus verts, blancs ou panachés en proportions variables.

Par contre, les graines issues de fécondation croisée entre les rameaux de différentes couleurs, fournissent des plantes qui produisent toujours la couleur maternelle. Ces faits s'expliquent par la transmission directe des plastes (organites cytoplasmiques) à partir de l'organisme maternel. Ainsi une particule cytoplasmique peut, au même titre qu'un gène, subir une modification brusque qui se traduit par l'apparition d'une mutation.

4. — *Hérédité des caractères acquis par hybridation végétative.*

D'après Lyssenko, il est possible de transmettre d'une plante à une autre des caractères héréditaires par hybridation végétative au moyen de la greffe. Cette possibilité constitue pour Lyssenko une preuve de la conception mitchourinienne.

Il est évident qu'un organisme-support et un organisme greffé ne peuvent échanger les chromosomes de noyaux cellulaires et pourtant les qualités héréditaires sont passées du support à la greffe et inversement [4].

Lyssenko apporta à la session de l'Académie Lénine un exemple d'hybride végétatif de tomates dont l'un des participants était de l'espèce de tomates à feuilles de pomme de terre aux fruits rouges et oblongs, et dont l'autre était à feuilles

---

1. P. Michaelis : Zeits. ind. Abst. Vereb. 1935, 70, 537-538. Der Züchter, 1935, 7, 74-77.
2. C. Correns : Zeits. ind. Abst. Vereb. 1909, 2, 331-340.
3. E. Baur : Zeits. ind. Abst. Vereb. 1918, 19, 177-193.
4. Europe, octobre 1948, p. 57.

ordinaires, mais à fruits blancs et un peu jaunâtres. Les graines furent récoltées sur les fruits du support et sur ceux de la greffe et furent semées. Les plantes obtenues le plus souvent possédaient des feuilles de pomme de terre et des fruits rouges et oblongs, mais certaines plantes présentaient des feuilles composées et des fruits jaunes.

D'autres résultats analogues ont été observés depuis le début du siècle. Citons les très nombreux hydrides de greffe obtenus par Daniel [1] dont certains exemplaires peuvent être vus dans les jardins botaniques de Rennes et de Paris, et par Winkler. Dans le même ordre d'idées, en greffant des haricots noirs de Belgique sur des haricots de Soissons, Daniel a pu isoler une race noire très naine et voir naître une variété à fleurs rouges qui donna, par la suite, toute une série de types nouveaux, nains, ou à rames. Ces expériences ont conduit L. Daniel [2] à la conclusion suivante :

J'ai constaté, dans la descendance par graines des êtres ayant fortement et exceptionnellement varié par greffe, que l'hérédité n'est pas mendélienne, ce qui ne veut pas dire que ce genre d'hérédité ne puisse se rencontrer.

Parlant ailleurs de ses expériences sur les *Cratoegomespilus* desquels il ne put obtenir de fruits, il écrit :

Il faut espérer qu'il se trouvera un jour en France et à l'étranger des chercheurs que ne rebuteront pas les recherches de longue haleine et qui auront assez de ténacité pour poursuivre les essais de germination des graines de *Cratoegomespilus* pendant assez longtemps pour qu'on soit fixé à leur sujet.

En présence de ces résultats, diverses attitudes ont été prises. Un certain nombre de généticiens, dont Baur, les récusent et pensent qu'ils sont entachés d'erreurs techniques (absence de lignée pure et possibilité de fécondation croisée). D'autres, comme Bœuf [3], restent dans une prudente réserve :

La question des hybrides de greffe ne peut pas être considérée comme résolue, ni dans le sens affirmatif, ni dans le sens négatif.

Des expériences futures trancheront ce débat. Mais, dès à présent, il faudra tenir compte des résultats pratiques obtenus dans cette voie par l'école de Mitchourine.

5. — *Hérédité des caractères acquis par action du milieu.*

Lyssenko expose la thèse de Mitchourine :

Dans les cas où l'organisme trouve dans le milieu ambiant des conditions correspondant à son hérédité, le développement de l'organisme se poursuit de manière identique à celui des générations précédentes. Mais, dans les cas où les organismes ne trouvent pas les conditions qui leur sont nécessaires et sont obligés de s'adapter aux conditions présentes du milieu ambiant, qui, dans telle ou telle mesure, ne correspondent pas à leur nature, il en résulte des organismes, ou certaines parties de leurs corps, qui se différencient plus ou moins de la génération précédente. Si la partie du corps modifiée

1. J. Rostand (*Figaro Littéraire* du 20 octobre 1948) cite les travaux de Daniel sur les hybridations par greffe et conclut qu'aucune n'a pu être retenue comme valablement démonstrative.
2. L. Daniel : *Etude sur la greffe*, 1930, Ed. Oberthur, t. III, voir pp. 1288 et 1282.
3. F. Bœuf : *Les bases scientifiques de l'amélioration des plantes*, Ed. Le Chevalier, 1936, p. 434.

est justement celle d'où est issue la génération suivante, cette dernière, aussi bien par ses besoins que par sa nature, se différenciera à un degré ou à un autre des générations précédentes. (Europe p. 53).

Les spécialistes de l'hérédité sont, pour la plupart, opposés à la transmission des caractères acquis, en grande partie parce que les expériences tentées jusqu'ici ne donnent, d'après eux, que des résultats négatifs. Je noterai qu'en bonne logique scientifique, un résultat négatif ne suffit pas pour infirmer complètement une hypothèse.

D'autre part, certains des faits observés jusqu'à présent ne peuvent être interprétés que comme conséquence de la transmission au moins partielle des modifications dues à l'action du milieu.

Bordage [1] observa qu'à La Réunion, les pêchers ont un feuillage subpersistant et ne se dépouillent jamais complètement, sauf à 1.600 mètres d'altitude où ils présentent une courte période de défeuillage. Bordage sème à diverses altitudes des graines prélevées sur des arbres à feuillage persistant et obtient partout le type persistant du feuillage. En important d'Europe des noyaux de pêchers, il obtient des arbres qui se dépouillent d'abord pendant un mois et demi, mais cette période se raccourcit d'année en année pour devenir finalement le type subpersistant. Les noyaux prélevés sur ces arbres fournissent d'emblée des pêchers à feuillage subpersistant. Ce caractère, acquis sous l'influence du climat, paraît donc être devenu héréditaire.

Nous n'insisterons pas sur le nombre considérable de caractères qui sont modifiés par le milieu, chaleur pour *Primula sinensis alba* et *P. sinensis rubra* (Baur) [2], altitude (Bonnier) [3] et qui reviennent à la forme primitive lorsque les graines sont à nouveau replacées dans les conditions habituelles. Les généticiens admettent qu'il n'y a là qu'un changement dans le phénotype, la constitution génétique restant la même.

Certaines modifications classées sous le nom de « dauermodificationen » se sont cependant transmises pendant quelques générations : coloration des chenilles de *Tineola bisetiella* au moyen de nourriture contenant des graisses colorées par du rouge Soudan et passage de la coloration aux descendants de première génération (Sitowski) [4] : chenilles *d'Ocneria dispar* qui vivent habituellement sur le chêne, nourries avec des feuilles de noyer qui pendant trois générations, montrent les caractères acquis par les parents, caractères qui disparaissent ensuite (Pictet) [5], etc...

6. — *Stérilité de la génétique classique.*

Lyssenko attaque les généticiens classiques sur les faibles résultats pratiques qu'ils ont obtenus.

Les nombreux travaux menés en Union Soviétique sur l'obtention des plantes polyploïdes au moyen de l'activité de la colchicine et des facteurs qui lui sont semblables, n'ont pas amené au résultat que promettaient les morganistes. (Europe, p. 147).

---

1. E. Bordage : *Bulletin Scientif. France et Belgique*, 1910, n° 44, pp. 51-88.
2. E. Baur : *Einführung in die experimentelle Vererbungslehre*, Berlin, Bornträger, 1930.
3. G. Bonnier : *Ann. Sc. Nat. Bot.*, série 7, 1895, n° 20, pp. 217-360.
4. L. Sitowski : *Bul. Intern. Cracovie*, 1905, n° 15, pp. 534-548.
5. A. Pictet : *Mém. Soc. Phys. Hist. Nat. Genève*, 1903, n° 35, pp. 45-127.

Il cite néanmoins leurs acquisitions en U.R.S.S. : ils ont obtenu un géranium et de la menthe polyploïdes qui ont donné des graines, du blé, du millet et du sarrasin polyploïdes dont les rendements sont encore bas et qu'il n'est pas possible de faire passer dans la production courante, enfin un kok-saghyz tétraploïde. De ce dernier Lyssenko parle dans les termes suivants :

> C'est la première année que la nouvelle espèce de kok-saghyz est en essai dans les kolkhoz. Il se passera deux ou trois ans et la vie montrera si oui ou non il est vraiment de qualité supérieure. Je souhaite sincèrement que ce soit la meilleure espèce de kok-saghyz existante. Cela ne peut qu'être utile à la production. (Europe, p. 147).

Peut-on expliquer le fait que la génétique classique ne donne pas jusqu'ici des résultats étonnants dans le domaine pratique ? Il est certain que la pratique de la consanguinité employée par les généticiens entraîne un déchet considérable et aboutit parfois à la perte de souches précieuses. Tchekmenev [1], vice-ministre des Sovkhoz de l'U.R.S.S., signale que le travail de sélection employé dans les Sovkhoz amène les zootechniciens

> à détruire des animaux à productivité supérieure parce qu'ils ne répondent pas aux exigences des généticiens formalistes, ne serait-ce que sur un caractère de second ordre.

De plus, les caractères fixés ne sont pas toujours absolument les meilleurs. Ils peuvent parfois entraîner avec eux des caractères nuisibles. Haldane [2] cite à ce sujet un exemple particulièrement frappant :

> La banane présente un bon exemple de résultat non voulu. Les trusts des fruits cherchaient avec insistance une banane standard propre à l'exportation. Ils l'ont obtenue. Ils ont obtenu aussi un champignon qui attaque les racines de cette variété particulière. Une population trop uniforme est toujours particulièrement exposée à une maladie épidémique.

Si la génétique classique a l'avantage de l'homogénéité, celle-ci s'obtient au détriment de certains caractères qui peuvent être précieux. Pour obvier à cet inconvénient, on peut tenter de travailler en tenant compte d'un plus grand nombre de caractères ; dans ce cas, le risque de voir se produire des mutations augmente et l'obtention de la lignée pure, idéal du généticien classique, devient de moins en moins accessible et de plus en plus théorique.

D'après Lyssenko, la création des variétés nouvelles repose, en particulier, sur des ébranlements de l'organisme provoqués par divers facteurs :

1° Par greffe, c'est-à-dire par réunion des tissus appartenant à des plantes d'espèces différentes ;

2° par l'action des conditions du milieu s'exerçant à des périodes sensibles du développement de l'organisme ;

3° par des croisements, surtout entre des espèces nettement différenciées par leur habitat ou leur origine.

Nous avons étudié séparément, dans les paragraphes précédents, certaines de ces possibilités. Les considérations d'opportunité en vertu desquelles nous avons examiné séparément l'aspect théorique et les résultats pratiques de l'œuvre de Lyssenko ne doivent pas dissimuler, aux yeux du lecteur, l'union intime qui existe

---

1. *Europe*, octobre 1948, pp. 88-89.
2. J.B.S. Haldane, *La Pensée*, 1947, n° 15, p. 13.

entre elles. Elles ne peuvent être séparées qu'artificiellement. La théorie a été pour les néogénéticiens soviétiques un guide permanent constamment soumis aux vérifications expérimentales et à la nécessité impérieuse d'obtenir des résultats économiquement utilisables.

Conclusions.

Est-il prématuré d'essayer de tirer des conclusions de cette vaste enquête et de ce débat gigantesque ?

Certes non. La remise en question des fondements de la génétique et du mécanisme de l'évolution par les résultats scientifiques et techniques de l'école mitchourinienne constitue par elle-même une acquisition positive.

En parallèle avec les progrès que ces résultats ont permis à l'économie soviétique, il n'est pas exagéré de placer les progrès idéologiques que provoquent ces discussions chez les biologistes et chez tous les hommes cultivés.

On ne peut pas ne pas admirer le développement de l'œuvre de Lyssenko, à travers l'affermissement de ses conceptions théoriques et l'accumulation de ses résultats scientifiquement et économiquement utilisables. S'il a paru tentant, à quelques-uns, d'essayer de le mettre en contradiction avec lui-même, il est trop facile de répondre que Lyssenko est en pleine évolution et de lui appliquer cette citation de Marcel Prenant que l'on retrouve toujours au carrefour du matérialisme dialectique et de la biologie :

> On n'a pas le droit d'exiger d'une œuvre scientifique qu'elle soit intangible et définitive [1].

Le premier devoir du savant n'est-il pas de se livrer lui-même à l'approfondissement de ses conceptions par la critique de ses œuvres ? Karl Marx a dit :

> Il n'y a pas de route royale pour la science, et ceux-là seulement ont chance d'arriver à ses sommets lumineux qui ne craignent pas de se fatiguer à gravir ses sentiers escarpés [2].

Lyssenko est incontestablement de ces novateurs hardis et persévérants.

D'ores et déjà, trop de faits, tenus pour aberrants par certains des plus officiels parmi les généticiens, se rattachent aux conceptions de Mitchourine et de Lyssenko et concourent à appuyer leurs propres observations pour que de tout cet ensemble ne se dégage, tout au moins, un sentiment de confiance vis-à-vis de leurs thèses. Comme d'autre part celles-ci découlent des principes mêmes du matérialisme dialectique dans lequel nous voyons le guide le plus efficace de la pensée scientifique, nous ne doutons pas que, dans la théorie comme dans la pratique, elles ne nous tracent la voie du progrès.

---

1. M. Prenant : *Darwin*. Ed. Hier et Aujourd'hui, p. 181.
2. Lettre à Maurice La Châtre, le *Capital*, t. I, p. 44, éditions sociales, Paris, 1948.

LA PSYCHANALYSE EST UNE THÉRAPEUTIQUE

par le docteur Serge LEBOVICI

Le Dr Lafitte a très justement attiré l'attention des lecteurs de *la Pensée* [1] sur les dangers d'une nouvelle mystification des forces réactionnaires par l'utilisation de vagues thèmes d'inspiration psychanalytique. Que ces nouveaux psychocrates servent plus ou moins inconsciemment les intérêts du capitalisme décadent, en ramenant la lutte des classes, qu'il conviendrait d'analyser dans ses perspectives historiques, à une misérable dialectique de conflits individuels, cela ne fait aucun doute. Notre dessein, aussi bien, est-il de défendre la juste place de la psychanalyse, celle d'une thérapeutique de grande valeur.

Il est aisé de comprendre l'utilisation de la psychanalyse, ou du moins la popularisation de ses thèmes les moins assurés par les usines à penser des Etats-Unis : les énigmes des films policiers sont résolues suivant les notions d'une psychanalyse de pacotille et les romans dits analytiques sont nombreux. Il n'est pas jusqu'à l'anarchisme sexuel d'un Miller qui ne fasse appel à des notions de psychanalyse. L'intérêt du public américain pour ces productions traduit évidemment ses inquiétudes devant le malaise qu'apporte avec lui-même le développement du capitalisme monopolisateur.

En fait ces goûts pour les problèmes dits psychologiques sont très « dirigés ». Drainer vers eux l'attention du public, c'est aussi éviter qu'il se penche sur les problèmes sociaux, c'est l'amener à penser que toutes les difficultés économiques peuvent être résolues par la liquidation des conflits affectifs individuels.

Nous allons d'abord essayer de démontrer qu'il y a un véritable abus de confiance dans cette utilisation réactionnaire de la psychanalyse, que l'œuvre de Freud se place sous le signe du rationnel et que l'attitude du psychanalyste doit être une parfaite objectivité. Nous ne nous dissimulons pourtant pas les difficultés de notre entreprise, après la lecture des critiques de la Psychanalyse par Politzer [2] qui lui reproche très précisément son irrationalisme.

Dans cette courte étude qui ne peut être considérée que comme une introduction à une discussion que nous souhaitons très large, nous poserons successivement trois problèmes :

1° La valeur de la psychanalyse comme système de psychologie individuelle et de thérapeutique ;

---

1. Dr Victor Lafitte : *Quand la psychanalyse nous arrive d'Amérique*. *La Pensée*, n° 16, page 107.
2. La pensée de Politzer trouve à ce sujet son expression définitive dans l'article qu'il écrivit sous le nom de T.W. Morris pour la *Pensée* (Septembre-Décembre 1939) : *La fin de la psychanalyse*.

2° Les possibilités de son intégration dans une conception rationaliste du monde ;

3° La discussion des nombreux essais de synthèse freudo-marxiste.

*
* *

Au rationalisme de la doctrine freudienne, doit correspondre l'objectivité du psychanalyste. Ce serait profondément méconnaître le rôle du médecin, dans ce colloque singulier qu'est l'analyse, que de supposer de sa part de la sympathie pour le malade. Il ne peut lui offrir que de l'attention, attention passive et flottante, mais dont la vertu est d'être strictement objective, dégagée de toute sentimentalité.

Le traitement réside au fond dans ce fait essentiel : repenser et revivre sa vie infantile et ses conflits en présence d'un être parfaitement objectif. L'automatisme qui marquait la répétition de ces conflits infantiles est ici comme déconditionné par l'absence de réactions névrotiques de l'analyste. L'attitude idéale de celui-ci devra donc être une totale objectivité. Le traitement analytique qui vise à effondrer les résistances, c'est-à-dire les mécanismes de défense qui maintiennent le malade dans sa maladie, comporte toujours une analyse du comportement objectif de celui-ci dans le transfert, c'est-à-dire dans le dialogue médecin-malade. Il est une étude scientifique de la conduite humaine. En ce sens, comme le dit Lagache, la psychanalyse n'est pas la psychologie introspective en première personne ni la psychologie moralisante en deuxième personne, mais une psychologie objective en troisième personne. Elle vise à replacer, en présence de l'analyste, « les conduites dans un vaste réseau de relations causales et de relations fonctionnelles ».

On reproche cependant à l'analyse le caractère incommunicable de ses observations. Faisons d'abord remarquer que la trame du vécu ne peut ressortir à des schémas cliniques simples ou simplificateurs. Toutefois, l'ensemble des conduites employées par le patient sur le divan de l'analyste et étudiées dans l'analyse du transfert, correspond à une situation réelle, mais symbolique, la situation analytique. Le malade la vit de façon réelle, chargée d'émotion et par là peu communicable, compliquée qu'elle est encore des projections diverses de ses propres tendances sur la personne de l'analyste. On conçoit alors que la formation des analystes exige ces analyses dites dialectiques qui les mettent au courant des mécanismes du transfert analytique. Certains processus du traitement analytique sont cependant plus aisément communicables. Il paraît en être ainsi de toute la gamme des actes manqués et pour cette raison sans doute, Freud commençait par leur étude son *Introduction à la psychanalyse*. Toute la charge affective qui accompagne le lapsus et qui traduit un conflit entre des poussées profondes et des forces répressives apparaît incontestablement à un observateur attentif. Telle malade qui déclarait que son mari était mort en 1917, alors qu'il était décédé en fait en 1933, indiquait ici ses profonds désirs de mort sur la personne de son mari cette année-là, comme elle le reconnut plus tard.

La valeur scientifique du symbole est plus difficile à admettre en dehors de l'expérience analytique vécue. Sans qu'il soit besoin de faire appel à la notion jungienne quasi-religieuse d'inconscient collectif et d'archétype, il suffira de rappeler l'universalité de certains symboles. Pourquoi par exemple l'enfant projette-t-il dans ses dessins de la maison toute sa vision de l'équilibre familial ? Là encore le divan analytique prend une signification particulière et charge les mots de tout leur contenu affectif ; c'est par un processus véritablement dialec-

tique qu'un mot froid, neutre, devient dans ces conditions spéciales de régression affective, un nouvel objet de signification différente. La charge affective le transforme radicalement. Ainsi s'explique peut-être l'efficacité d'un traitement « en paroles ».

Il convient par conséquent de dégager la profonde signification du colloque analysé — analyste dans une perspective dialectique. Bonafe [1] montre que ce dialogue vécu (bien défini par l'*Erlebnis* de Stern) comprend précisément tout le vécu, dépasse la pensée pour soi et ne s'inclut pas dans un écoulement passif de l'inconscient. Ce dialogue correspond sans doute à un modèle de psychologie concrète.

Nous croyons que lorsqu'il est compris et conduit sous cet angle, écrit Hesnard dans *l'Evolution psychiatrique* en janvier 1948, page 37, le traitement (analytique) apparaît, davantage que dans la conception traditionnelle de l'analyse, comme un événement décisif et comme un drame vécu aux incidents déterminants. Au cours de ce drame, le comportement du patient se dessine en un raccourci saisissant, sous les principaux aspects de sa désorganisation. Dès lors, au lieu de s'acharner à l'évocation de souvenirs-images qui n'ont parfois jamais existé (et qui dans ce cas n'ont qu'une valeur de mythe symbolique), l'analyse tendra davantage à mettre l'accent de sa démarche sur la reviviscence (au sens du comportement présent, incité par la situation du transfert) des conduites infantiles, parfois totalement ignorées du sujet.

Il est sans doute nécessaire de présenter ici un bref raccourci de l'état actuel de la psychologie analytique dégagée de tout son fatras métapsychologique. Tout d'abord l'importance de notre vie sexuelle ne saurait être méconnue et l'analyse a fait justice des résistances qui la faisaient débuter avec les manifestations extérieures de la puberté. Certes, on a pu çà et là beaucoup exagérer l'importance de la libération sexuelle. « Placer au centre des préoccupations la lutte pour la reconnaissance du droit sexuel est une attitude caractéristique de certaines fractions de la petite bourgeoisie » (Politzer). Il est probable que « la solution du problème sexuel dépend en grande partie du problème social ». Il n'empêche que dans l'étape historique de notre société contemporaine, un grand nombre de troubles névrotiques sont liés à des troubles du développement de la sexualité infantile, à ses répressions, à ses régressions et à ses fixations.

Il convient en effet d'insister ici sur l'aspect le plus important peut-être de notre développement affectif, celui qui préside à l'acceptation de la discipline alimentaire et sphinctérienne. Bon gré mal gré, l'existence d'une sexualité infantile est en effet à peu près généralement acceptée ; par contre on saisit généralement moins bien l'importance des premières frustrations alimentaires et sphinctériennes imposées par la mère, expression de la Société. Elles supposent un nombre plus ou moins grand de difficultés suivant l'attitude de la mère qui exige et pour laquelle l'enfant accepte de se discipliner.

A ces premières frustrations répondent les premières conduites agressives qui par là apparaissent, à notre avis, comme inscrites dans notre développement psycho-biologique. Nombre d'auteurs se refusent à accepter la réalité de « prétendus instincts agressifs » (Wallon). Nous voudrions toutefois rappeler combien les comportements agressifs sont visibles dans toute l'échelle animale. Le sadisme sanguinaire des enfants qui jouent avec les marionnettes, tuent l'image de leur père

1. Bonafe-Chaurand-Tosquelles-Clément : « L'inconscient et les instincts dans une vue structurale de l'événement psychopathologique ». *Annales médico-psychologiques*, Janvier 1946, page 96.

et la font revivre pour la remettre à mort montre assez bien comment ces conduites agressives sont profondément structurées. Loin de nous l'idée de réduire la force révolutionnaire à l'expression de l'agressivité, mais force nous est de reconnaître l'importance de celle-ci dans le psychisme.

Freud a décrit comme fondement à ces manifestations agressives des instincts de mort qu'il a opposés à tout le domaine de l'*Eros*. Il est vrai que la référence aux processus de désassimilation, aux tendances à la stabilisation, à la détension qui rapprocherait le plaisir de la mort, comporte plus d'analogies que de fondements réels. « La description de ces instincts a suscité plus d'un malentendu, conduit à des théories finalistes et à des exagérations des fonctions morales » [1].

Réduite à l'étude du contenu latent des manifestations psychiques, en fonction des diverses données que nous venons d'exposer, la psychanalyse est amenée à être décrite comme une psychologie de profondeur, « une psychologie abyssale ».

Il y a lieu cependant de souligner toute l'importance de l'étude caractérologique par la psychanalyse. Les névroses caractérielles qui se traduisent par la non-adaptation à la réalité sont infiniment fréquentes. Elles sont dues à des superstructures de défense artificiellement construites que l'analyse doit effondrer [2] ; elles traduisent l'anxiété du moi, de notre personnalité, devant des impulsions profondes ou une situation réelle qui nous effrayent. Ainsi l'analyse vise-t-elle à une réadaptation à des situations de réalité et a-t-elle pour objet l'ensemble de la personnalité dans ses rapports avec le monde et avec elle-même. Elle s'intègre dans une psychologie biologique du comportement.

Dans l'état actuel des choses, la terminologie qu'elle utilise, faisant appel à la notion d'inconscient, impliquant la connaissance d'un vocabulaire assez obscur, ne peut être considérée que comme provisoire, mais elle prête certainement à de réelles possibilités explicatives. Nous ne nous attacherons donc pas à discuter sa valeur réelle, rappelant que toute science est amenée à se servir de théories explicatives provisoires.

*
* *

On s'étonnera sans doute de cet aspect « si peu sexuel » que nous venons de donner de la psychologie analytique. Bien qu'elle soit elle aussi affectée de revisionnismes mystificateurs, la doctrine freudienne a évolué et tend à mettre l'accent sur la psychologie du comportement du premier âge où toutes les manifestations sexuelles sont profondément intriquées avec des conduites élémentairement agressives. Surtout elle se refuse à être une psychologie de l'inconscient, mais elle vise essentiellement à être une technique thérapeutique où la santé du moi, c'est-à-dire l'équilibre caractériel, est assuré par la prise en charge de certaines tendances profondes, souvent chargées d'affects agressifs. Elle doit assurer la sublimation, c'est-à-dire la socialisation d'un grand nombre d'entre elles.

Nous sommes loin de l'aspect donné de la psychanalyse par Politzer dans *la Fin de la psychanalyse*. On sait qu'après avoir été séduit par la psychanalyse où il voyait un modèle de psychologie concrète, ce philosophe en a fait une sévère critique, qui trouve sa forme la plus achevée dans l'article auquel nous faisons

---

1. Wilhelm Reich : *Matérialisme dialectique et psychanalyse.*
2. Anna Freud : *Le moi et ses mécanismes de défense.* Londres, 1936.

allusion. Politzer y reproche à Freud son pseudo-matérialisme qui n'est qu'un matérialisme mécaniste, très primitif et finit par se confondre avec les explications idéalistes en psychologie. Il montre comment l'étude du contenu des phénomènes psychiques (rêves, lapsus, etc...), après avoir soulevé l'espoir d'une application concrète en psychologie, peut en revenir à « une chosification » figée, parce que des notions comme l'inconscient sont posées en tant qu'objet extérieur d'études. Enfin la libération sexuelle à qui on a voulu conférer une valeur révolutionnaire aboutit à une mystification des forces réellement soulevées par la luttes des classes.

Il nous apparaît pourtant que la psychanalyse peut être envisagée sous une référence rationaliste. Il est sans doute nécessaire de rappeler encore qu'elle a évolué et que l'œuvre de Freud doit être analysée d'abord dans sa perspective historique. Issu de la bourgeoisie libérale juive, Freud avait reçu une solide formation neurologique. Sa clientèle appartenait à la riche bourgeoisie viennoise ; dans ces conditions, son effort pour ôter à la vie sexuelle son aspect de tabou maléfique était à la fois riche d'objectivité et d'une certaine vertu révolutionnaire. Combien méritoire aussi son effort d'insérer constamment sa psychologie dans une référence biologique ; il y a là un immense progrès par rapport à la psychologie de l'instrospection et des faits de conscience. Sans doute, il a été facile à Politzer de montrer que dans son biologisme, la doctrine freudienne était empreinte d'un matérialisme mécaniciste très simpliste.

La théorie des instincts constitue en effet le centre de cette conjoncture psycho-physiologique que décrivait Freud. La *libido* est l'énergie attachée au sexuel et Freud exprime, dans *Trois essais sur la sexualité*, l'espoir que soit découvert le chimisme des instincts sexuels et qu'ainsi la psychanalyse soit placée sur des bases organiques. De fait la théorie de la sexualité infantile prégénitale a été confirmée par l'existence de processus évolutifs hormonaux jusque chez le nouveau-né.

Polizer critique très longuement cette « psycho-physiologie mythique » et essaie de montrer [1] qu'

une conception qui expliquerait toute la vie mentale, soit par le jeu des instincts, soit par un instinct prédominant, ne ferait encore que se mouvoir dans les cadres étroits d'un matérialisme mécaniste. Et c'est précisément une orientation de ce genre qui est l'une des faces de la théorie freudienne des instincts et de la *libido* en particulier. Celle-ci est conçue, en effet, dès le début selon un modèle énergétiste. La notion de *libido* fut calquée tout d'abord directement sur la notion d'énergie physique.

Il est caractéristique, en même temps, que Freud n'ait pu s'en tenir à ce point de vue d'une manière conséquente.

Mais une telle théorie, précisément par ce qu'elle relève du matérialisme mécaniste, retrouve l'idéalisme dans toutes les questions historiques, car l'idéalisme dans le domaine de l'histoire est justement, selon l'expression d'Engels, l'une des étroitesses spécifiques de cette conception.

Si les instincts sont de source organique, c'est-à-dire matérielle, il n'en résulte nullement que toute explication au moyen des instincts soit matérialiste, au sens scientifique de ce terme. En effet les instincts ont pour sources organiques directes le corps individuel et une explication des faits historiques au moyen des instincts nous ramène pratiquement à une explication de l'histoire par la psychologie individuelle...

Mêmes critiques de Politzer à l'égard de la notion de l'inconscient qui en somme caractérise l'apport de la société dans le développement instinctivo-affectif

1. POLITZER, *loc. cit.*, p. 17.

tel que le décrivait Freud. L'inconscient (on le sait très différent du subconscient de la psychologie classique, le préconscient pour Freud) est par définition ce qui est refoulé, ce qui est interdit par la censure sociale. Dans la *Critique des fondements de la psychologie*, Politzer déclare que l'inconscient n'est qu'une abstraction qui réintroduit, déguisées, les constructions de la psychologie mythique. Il critique l'appellation d'inconscient pour le contenu latent des phénomènes psychiques. Toute la description en est empreinte d'un réalisme naïf qui fait du psychologique une réalité intérieure, et revient à demander à l'objet de l'étude, le fait psychologique, sa propre connaissance. Il n'est pas besoin d'y faire appel pour expliquer la différence entre la vie concrète telle qu'elle est vécue d'une part et telle qu'elle est connue d'autre part.

Sans nier la valeur de ces critiques, qui montrent le caractère mythologique des bases biologiques et sociologiques de la théorie des instincts et de l'inconscient, nous voudrions rappeler — et nous y reviendrons — qu'une vue structurale d'une psychologie analytique peut les négliger. Il n'en reste pas moins qu'au moment où Freud s'en servait, avant de s'enfermer dans le cycle infernal d'une métapsychologie des instincts, la commodité de ces hypothèses biologiques était loin d'être épuisée. L'insistance avec laquelle il y revient, son anxiété qui apparaît dans tous ses ouvrages de ne pas construire un monde psychologique sans bases organiques, font apparaître Freud comme un médecin de la lignée rationaliste. Et ce n'est pas pour nous un de ses moindres mérites que d'avoir sapé les bases psychologiques de l'illusion religieuse (Freud : l'*Avenir d'une illusion*).

L'appel aux notions idéalistes, en dehors de toute base biologique, n'est pas freudien et marque au contraire les coupures retentissantes d'avec ses premiers disciples. Freud lui-même a montré par une véritable analyse des conditions historiques du début du vingtième siècle, que Jung ne pouvait admettre dans la société suisse d'alors l'importance de la sexualité. On comprend que l'obstination avec laquelle Freud a insisté sur le terme même de sexualité avait une certaine vertu révolutionnaire. De même le mythe du héros de Rank, la volonté de puissance d'Adler comportent un aspect de revisionnisme, rétrograde lui aussi, vis-à-vis de la théorie freudienne. C'est à cette théorie ainsi revisée que s'adressent surtout les critiques justifiées de Malrieu [1] parues ici-même.

*
* *

Il n'en reste pas moins que l'hypothèse analytique se déroule dans une perspective historique donnée et permet à l'individu de s'adapter à une société dans une de ses étapes historiques, sans amoindrir son rendement social par ses conflits infantiles non intégrés à sa personnalité. Quant à savoir si cette hypothèse analytique s'intègre dans une conception matérialiste historique, c'est vouloir s'associer à d'innombrables discussions qui, pour nombre d'entre elles représentent selon nous les différents aspects d'un faux problème.

1° Le Marxisme, contrairement à ce qui est trop souvent répété, ne nie pas l'importance de la psychologie individuelle.

---

1. Ph. Malrieu : A propos de 4 essais de psychanalyse. *La Pensée*, n° 13, p. 69.

Il considèrera les faits psychiques dans leur mode d'existence matérielle où ils sont aperçus comme partie intégrante de tout l'homme concret [1].

Les premiers, Marx et Engels, en préconisant une analyse des conditions historiques, ont montré le chemin à une psychologie analytique.

2° D'autre part, la doctrine freudienne se réfère constamment au social. Le refoulement qui est en son centre, qui marque la barrière même, selon elle, de l'inconscient, est l'expression des défenses sociales. La psychanalyse décrit l'enfant dans la société qui lui impose de renoncer à la recherche exclusive du plaisir et de céder au principe de réalité. A ces défenses sociales s'ajoutent celles du « sur-moi », expression de l'image des parents telle que se les représente l'enfant. La morale de règles, morale primitive de talion, est ainsi ramenée à ses origines infantiles. Dans les conditions qui déterminent leur apparition, on comprend donc l'importance de l'étape du développement historique de la société. C'est là l'implication même de l'erreur de l'universalisation des fameux complexes. Les constatations de Malinovski [2], qui montrent la non-existence des développements œdipiens dans certaines structures sociales, ne sont pas pour nous étonner. Il n'en reste pas moins que dans l'état actuel de la société capitaliste, la structure fermée de la famille implique la quasi-universalité du complexe d'Œdipe. Il serait évidemment important de savoir ce qu'il en est en société socialiste, mais les documents nous manquent sur l'évolution en U.R.S.S. de la psychanalyse.

Toutefois nous voudrions insister sur le fait que la psychanalyse n'est pas un vague composé de complexes qui font appel aux différents héros de la mythologie gréco-latine. La notion complexuelle est utile parce qu'elle fait appel à l'énergie qui s'attache à une constellation affective non intégrée à notre personnalité. Elle permet également de mieux saisir en quoi la psychanalyse se doit d'être psychologie matérialiste, c'est-à-dire où le biologique s'allie étroitement au social, les deux aspects de notre monde matériel. Or parce qu'elle est une psychologie du premier âge, la psychanalyse insiste sur les difficultés que pose à l'être vivant au fur et à mesure de la maturation de ses différentes fonctions nerveuses, son intégration à la société. Celle-ci ne saurait être pour lui que sa famille. Et l'on conçoit que la description des complexes soit liée à la présente structure familiale.

3° Dans les exagérations de la métapsychologie et de la métasociologie freudiennes étaient impliquées d'autres grossières erreurs. Citons encore Politzer [3] :

Le rôle qu'un individu est amené à jouer ne peut s'expliquer dans ses caractères historiques concrets par l'individu seulement. C'est un rôle engendré par le développement historique, et ce qui dépend de l'individu, c'est le choix que sa psychologie fera parmi les possibilités historiquement données d'une époque. Cette psychologie ne peut être elle non plus séparée de l'histoire concrète de l'humanité. Des mécanismes psychologiques sélectionnent les uns pour le rôle de héros, et les autres pour le rôle de lâches, mais ces mécanismes ont aussi leur genèse historique et leurs conditions sociales d'existence.

Il est bien vrai que, soulignant la valeur de la psychanalyse comme système de psychologie individuelle et de thérapeutique, nous nous refusons à adopter ses extensions arbitraires qui la mettent au service de courants idéologiques rétro-

1. M. Bernard : *Psychanalyse et Marxisme. Clarté*, 17 avril 1948.
2. Malinovski : *Sex repressions in savages societies.*
3. Politzer, *loc. cit.*, p. 19.

grades. Dans cet ordre d'idées, les interprétations dites psychanalytiques du socialisme, défini comme l'expression d'une névrose, sont parfaitement enfantines. Il n'en reste pas moins que parmi certains socialistes qui ne sont pas liés au prolétariat par la conscience de classe, un certain nombre de malades se sont glissés. Pour notre part nous avons vu l'ardeur révolutionnaire de ces sujets s'évanouir singulièrement après un traitement analytique. Sans doute n'était-ce pas une perte sérieuse pour la classe ouvrière. De même d'ailleurs l'anticommunisme, qui peut être analysé comme l'expression de la lutte de l'impérialisme contre la classe ouvrière, comporte aussi sur le plan individuel, un aspect névrotique.

4° D'aucuns se sont efforcés de développer toute une dialectique de la vie mentale pour l'intégrer à la psychologie analytique (Reich, Vargas). M. Bernard (*loc. cit*) explicite ainsi cette tentation :

En appliquant le point de vue du matérialisme dialectique, le psychologue moderne énonce la dialectique du développement propre au contenu matériel que présentent les diverses conduites de l'homme. Une conduite donnée, par exemple le comportement de l'homme angoissé, apparaît comme l'expérience vécue des conflits enracinés dans la biographie personnelle de l'individu qui vit l'ensemble de l'expérience collective et historique avec tous ses contemporains.

Toute la psychologie analytique peut-être alors revisée dans le sens d'une étude de la dialectique, dialectique du symptôme ou du comportement. L'ambivalence qui se place au centre du conflit névrotique peut être interprétée dans le sens de cette dialectique. Par exemple, l'étude de la formation du symptôme selon Freud peut être donnée comme exemple de ces essais :

Le symptôme névrotique [1] prend naissance du fait que le moi, socialement assujetti, se défend d'abord contre une impulsion instinctive, puis la refoule. Mais le refoulement d'une impulsion instinctive ne constitue pas à lui seul un symptôme : il faut pour cela que l'instinct refoulé tente de se faire jour à nouveau et reparaisse sous une forme déguisée, devenue alors symptôme. D'après Freud, le symptôme contient à la fois et l'impulsion contre laquelle le sujet se défend et la défense elle-même. Le refoulement est la conséquence d'une contradiction insoluble dans l'état de conscience. Deuxième phase : après le refoulement du désir, à la fois nié et affirmée par le moi, le moi lui-même L'instinct étant rendu inconscient, le conflit a reçu une solution temporaire, pathologique, il est vrai, se trouve modifié ; sa conscience est appauvrie d'un élément, l'instinct, et enrichie d'un autre, l'apaisement passager. Mais pas plus refoulé que conscient, l'instinct ne peut renoncer à la satisfaction. Le refoulement évolue vers sa propre disparition ; il donne lieu en effet à une forte accumulation d'énergie instinctive qui finit par se donner issue en brisant le refoulement... La rupture du refoulement dans cette seconde phase nous ramène-t-elle à l'état primitif ? Oui et non. Oui, en ce sens que l'instinct domine à nouveau le moi ; non, en ce sens qu'il se trouve dans la conscience, sous une forme modifiée, déguisée, sous forme de symptôme. Ce dernier contient l'élément ancien, l'instinct, en même temps que son contraire, la résistance du moi Dans la troisième phase (symptôme), les éléments antagoniques du début sont donc réunis en un seul et même phénomène. Ce dernier est la négation (rupture) de la négation (du refoulement).

Présenter de façon juste la dialectique objective de certains processus isolés de la vie psychique ne signifie pas que la psychanalyse s'intègre dans le matérialisme dialectique (Sapir : *Freudisme — Sociologie et Psychologie*).

Le Marxisme est donc amené à mettre en évidence les interréactions entre facteurs biologiques et sociaux qui produisent les conduites humaines... il réclame une analyse concrète des conduites humaines pour les décrire telles qu'elles sont vécues activement dans l'expérience historique de la vie réelle en Société... (M. Bernard, *loc. cit.*)

---

1. Reich, *loc. cit.*

Malgré l'intérêt de cette étude de la psychologie analytique intégrée dans une dialectique de la vie mentale, il y a là un travail qui sent quelque peu la sophistication scolastique. Il nous paraît plus important d'insister sur l'étude de l'aspect psychologique de la personnalité, et cela dans l'originalité de la rencontre du transfert. Cela ne réduit pas pour autant le côté social du phénomène vécu dans toute sa richesse historique.

Dialectique en effet est le phénomène même du transfert analytique. On reproche souvent à l'analyste de projeter dans les souvenirs de l'enfance son propre langage et ses propres images. Il « adultise » les conflits et les sentiments enfantins. Il faut en fait bien comprendre que l'analyste ne se laisse pas prendre au mythe de ses conceptions d'adulte, mais il sait que dans le transfert l'énergie des conflits enfantins est déconditionnée et s'attache aux mots et que leur reviviscence sous forme de mots d'adultes, par un remarquable procès dialectique, suffit pour les intégrer à notre personnalité qui s'en trouve désormais enrichie.

5° La synthèse du marxisme et de la psychanalyse, en dehors de ces problèmes limités, constitue une mystification. La psychanalyse s'intègre parfaitement les méthodes dialectiques de la science, mais c'est une psychologie qui se place sur un tout autre plan que le matérialisme dialectique. En fait « les bavardages sur la synthèse du marxisme et de la psychanalyse se sont développés dans les milieux révisionnistes » (Politzer) et on ne comprend que trop bien les préoccupations de ceux qui veulent associer la libération par la psychanalyse et la libération par la révolution prolétarienne (Harry Schlochower : *No voice is wholly lost*. New-York, 1947). Cette association théoriquement destinée « à renforcer la lutte antifasciste » ne fait que l'émasculer en adultérant le sens de la lutte pour le socialisme. Dans ce sens peut être jugée toute la « socio-psychanalyse » américaine qui se dit marxiste. Kareen Horney par exemple s'élevant contre le biologisme de Freud prétend intégrer dans le traitement analytique une synthèse du conflit individuel et du mode culturel de vie. Une telle perspective fausse le traitement analytique (qui s'est toujours préoccupé de l'influence psychogénétique du milieu familial où s'est développée la névrose), et n'apporte rien à la perspective marxiste du développement historique.

*
* *

Psychologie individuelle, la psychanalyse veut s'insérer à la rencontre du biologique et du social, à une étape du développement des sociétés. Elle se veut une thérapeutique, elle peut espérer être un système propre à améliorer l'hygiène mentale. Elle ne sera jamais une explication du monde. Tel est le sens de cette introduction à un débat que les utilisations rétrogrades et mystificatrices de la psychanalyse rendaient indispensable.

DESTIN DE LA PSYCHANALYSE

par le docteur Victor LAFITTE

Nous assistons depuis quelque temps à un renouveau de la psychanalyse. La première vague psychanalytique, développée immédiatement après la guerre de 1914, était tellement en décroissance que Georges Politzer pouvait, avec juste raison, intituler en 1939 son article, écrit lors de la mort de Freud : « La fin de la psychanalyse ». Et voilà que nous arrive cette fois-ci, non plus d'Autriche, mais des Etats-Unis, une seconde vague psychanalytique, mais, qui, beaucoup plus encore que sa devancière, déborde largement le cadre médical et psychiatrique pour trouver son champ d'application en sociologie, en politique, dans le domaine artistique et littéraire. Elle est véhiculée à bon marché pour le grand public, par le cinéma, par les romans, par tous les *Digest* américains, sans oublier certains hebdomadaires comme *Confidences* et *Samedi-Soir*.

Si en 1948, il y a un problème de la psychanalyse qui se pose, c'est dans ce cadre qu'on doit l'envisager. Quant à la psychanalyse, doctrine de psychologie individuelle et technique psychothérapique, qui sert de toile de fond, prétendue scientifique, à tout le reste, elle ne nous a rien apporté de fondamentalement nouveau depuis la mort de son créateur et elle n'a pas répondu aux critiques justifiées qui lui ont été adressées, il y a déjà vingt ans.

Ce qui arrive au freudisme vient confirmer une fois de plus que des idées et des doctrines, nées dans certaines conditions du développement technique et social, s'insèrent dans le patrimoine culturel de l'humanité et peuvent ensuite évoluer pour leur propre compte. Après des périodes d'oubli, elles peuvent réapparaître, lorsqu'elles rencontrent un courant social qui peut les utiliser.

Dès le début le freudisme a fait une large part à l'irrationnel et la psychanalyse s'est définie comme une psychologie « abyssale ». A la faveur de la vague actuelle d'irrationalisme et l'obscurantisme, placée sous le double patronage de Wall-Street et du Vatican, expression idéologique des contradictions développées à l'échelle planétaire après la deuxième guerre mondiale, la psychanalyse trouve son renouveau. La filiation y est directe et les protestations de quelques psychanalystes de bonne foi, qui continuent à voir dans le freudisme uniquement une thérapeutique psychiatrique, ne changent rien à ce fait.

La psychanalyse, sous son aspect sociologique et comme conception du monde, est venue ainsi pleinement rejoindre les doctrines obscurantistes et s'insérer dans l'arsenal idéologique de l'impérialisme américain, utilisée par celui-ci d'une manière consciente — car il ne s'agit nullement d'une mystification — aussi bien à l'usage intérieur, contre le mouvement démocratique, qu'à l'extérieur, contre le mouvement progressiste dans le monde. De tout cela, nous donnerons par la suite des exemples multiples et concluants.

C'est pourquoi ils font piètre figure ceux qui, une fois de plus, car l'essai a déjà été tenté à plusieurs reprises, veulent réaliser on ne sait quelle synthèse entre le freudisme et le matérialisme dialectique, en voulant faire passer la psychanalyse pour une psychologie scientifique, s'insérant dans une conception matérialiste et dialectique du monde.

Quant aux défenseurs du freudisme, qui se désolidarisent des mauvais usages qu'on aurait fait de la doctrine, il faut bien qu'ils se rendent compte que, dès sa formulation, la psychanalyse contenait à la fois et son noyau irrationnel et ses tendances à déborder le cadre de la psychologie individuelle, qui lui ont si facilement permis de rejoindre les courants obscurantistes et les mythes réactionnaires, qui ont encore cours en ce milieu du vingtième siècle.

Nous envisagerons successivement la psychanalyse en tant que doctrine de psychologie individuelle et de technique psychothérapique, en tentant de faire le bilan de ses possibilités, de ses limites, de ses erreurs. Nous insisterons surtout, dans une deuxième partie, sur les aspects actuels des théories psychanalytiques, d'inspiration surtout américaine et caractéristiques des tendances expansionnistes et envahissantes de la doctrine.

*
* *

Freud et la psychanalyse.

C'est à l'aube du siècle que Sigmund Freud formule les premiers éléments de sa doctrine, après s'être séparé de son maître Joseph Breuer, avec lequel il avait publié, dès 1895, les *Etudes sur l'hystérie.*

Le point de départ de la conception psychanalytique fut la recherche de l'étiologie et du traitement des psychonévroses. Neurologiste, Freud avait suivi l'enseignement de Charcot à la Salpêtrière et ceux de Liébault et de Bernheim à Nancy. C'est alors qu'il établit sa théorie de l'inconscient, montrant que certains de nos actes peuvent avoir des causes qui ne nous sont pas toujours connues. Le contenu de l'inconscient, refoulé par la « censure », peut dans certaines conditions réapparaître à la surface de la conscience. Dans ce but Freud utilise la méthode associative : associations d'idées, évocation de souvenirs et de rêves. Il trouve ainsi à la fois une nouvelle explication des névroses, produits de conflits psychiques, et une méthode de traitement : amener à la conscience le conflit traumatisant, en faire prendre connaissance au malade et obtenir sa liquidation. Quant au contenu même de l'inconscient, tendances et désirs refoulés, Freud lui donne un caractère sexuel, remontant même aux premières étapes de la vie extra-utérine. C'est autour de l'énergie sexuelle, la *libido*, que Freud établit ensuite l'ensemble de sa doctrine, de l'explication des rêves à la psycho-pathologie de la vie quotidienne, sans parler des prolongements sociologiques, religieux et esthétiques, sur lesquels nous reviendrons.

Remarquons que Freud lui-même a évolué quant à la conception de ce *primum movens*, placé à l'origine des incitations de notre comportement. Il a élargi le principe de la libido au principe du plaisir, pour aboutir dans ses derniers ouvrages à l'instinct de la mort.

On comprend facilement le succès de ces théories, dans le domaine de la psychologie normale et pathologique, où régnaient jusqu'alors soit des explications uniquement mécanistes, du type du behaviourisme, soit la vieille conception introspective de la psychologie des facultés.

Dès le début, des dissidences se créent autour de Freud et dans « l'Association psychanalytique internationale », fondée en 1910.

Alfred Adler se sépare de son maître, dès 1907, avec une étude sur les *Infériorités organiques et leur retentissement psychique.* Adler admet comme principe de base de la vie psychique, un instinct d'expansion de la personnalité, une volonté

de puissance. C'est lui qui met en valeur le « complexe d'infériorité » et les efforts pour obtenir sa compensation. Adler explique ainsi par le processus de compensation les mécanismes inconscients que Freud explique par la libido.

Quant à Jung, il construit dans l'inconscient une zone non-individuelle, l'inconscient collectif, collectionnant des images ancestrales, des archétypes. Pour lui, l'homme vient au monde avec cet inconscient collectif, support des mythes, croyances et religions.

Toute une série d'écoles dissidentes se sont par la suite créées, en Suisse, en Angleterre et surtout aux Etats-Unis, de sorte qu'aujourd'hui presque chaque psychanalyste a son système propre.

Cependant c'est à Freud lui-même qu'il faut revenir, pour étudier dans l'essentiel les bases de la psychanalyse.

*
* *

LA VALEUR PSYCHOLOGIQUE ET THERAPEUTIQUE DU FREUDISME

Le freudisme apparaît donc premièrement sous l'aspect d'une doctrine de psychologie individuelle et de thérapeutique des psychonévroses. C'est en tant que tel qu'il a pu conserver pendant quelque temps des sympathies dans certains milieux progressistes et que des tentatives de freudo-marxisme ont été ébauchées. Rappelons à cet égard la remarque si justifiée de Politzer sur l'utilisation qu'entre les deux guerres, les milieux réformistes ont pu faire de la psychanalyse en Autriche, en Allemagne, en Scandinavie. Il apparaissait dans ces milieux beaucoup plus facile de bavarder sur la libération sexuelle de l'humanité que de prendre place dans la lutte des classes, au côté du prolétariat.

Mais si la psychanalyse ne peut pas constituer, comme nous le montrerons, une psychologie individuelle scientifique, pouvant s'insérer dans une conception matérialiste dialectique du monde, il ne faut pas conclure que rien ne reste valable de l'œuvre de Freud. Ce qu'on doit reprocher à la psychanalyse, c'est son esprit de système fermé, sans contiguité avec le développement des sciences de l'homme, ses constructions de « mécanismes » et « d'appareils » métaphysiques, sa vision unilatérale des conditions de la vie psychique. Mais l'œuvre de Freud dans le domaine psychologique individuel et thérapeutique a eu certainement de grands mérites, que nous allons passer en revue.

*
* *

I. — La sexualité.

Pendant des siècles, l'Eglise catholique, la philosophie et la morale à sa dévotion avaient jeté un voile pudique sur tout ce qui avait trait au problème sexuel. Alors que chez les Grecs et autres peuples de l'antiquité, les choses sexuelles étaient considérées comme « sacrées », elles furent considérées, depuis le dogme du péché originel, comme « honteuses ». L'anatomie conserve encore de nos jours les traces de cette influence : dans la description des organes du petit bassin elle continue à parler de nerf honteux, artère honteuse, etc.

Freud a montré toute l'importance de la fonction sexuelle, mais il a créé une véritable mystique de l'instinct, en réduisant à la libido toutes les composantes du comportement de la vie psychique. Il n'en reste pas moins vrai que l'école

psychanalytique a analysé comme jamais auparavant l'évolution de la fonction sexuelle, en élargissant son cadre, loin au-delà de la sphère génitale. Freud a notamment insisté sur la sexualité infantile, situant même à son étape la totalité des traumas affectifs, qui se révéleraient plus tard dans l'origine des névroses.

En appuyant si lourdement sur le facteur sexuel, Freud a pensé donner une assise biologique, matérialiste, à sa doctrine. En réalité, ce biologisme n'est qu'apparent et toute la psychanalyse nous présente la libido comme un facteur instinctivo-affectif, irrationnel, sans liaison réelle avec le développement physiologique de l'individu. La satisfaction de l'instinct sexuel apparaît sans doute comme un des besoins élémentaires de l'individu, et ses déviations, ses troubles peuvent certainement entraîner des effets pathologiques. Cela, Freud l'a mis en valeur, mais d'autres avant lui avaient attiré l'attention sur ce point. Rappelons l'aphorisme d'Hippocrate qui affirmait déjà, cinq siècles avant J.-C., que « la femme qui pratique le coït, se porte mieux que celle qui ne le pratique point. »

Ce que la psychanalyse ignore, c'est que les formes de satisfaction sexuelle s'inscrivent chez l'homme dans un certain cadre social et biologique, qui peut être à l'origine, quoiqu'indirectement, d'un certain nombre de troubles psychiques. Que le cadre social modèle les formes d'expression de l'instinct sexuel, toute l'histoire de la famille, en tant qu'unité sociale, est là pour nous le prouver. Fr. Engels, s'appuyant sur les travaux de Morgan et de Bachthofen, a pu montrer dans ses *Origines de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, comment dans les phases primitives de l'humanité, lors du mariage « en groupe », le commerce sexuel était entièrement libre entre tous les hommes et toutes les femmes du groupe.

Après avoir passé par toute une série d'étapes, la famille aboutit à la forme monogamique formelle de nos jours. Il est certain que le régime capitaliste à sa fin, avec ses crises, son chômage, l'abaissement du niveau de vie des larges masses, crée les éléments d'une véritable crise sexuelle surtout chez les jeunes, qui ne sont pas en état économiquement de fonder une famille, à un moment où ils sont aptes à fonctionner sexuellement. Ce phénomène est encore plus marqué dans les grandes agglomérations urbaines. Ce sont ces conditions qui amènent le plus souvent des clients au psychanalyste, mais Freud et ses élèves passent sous silence le caractère social de ces conditions.

En ce qui concerne l'évolution de la libido elle-même, s'il est raisonnable de faire une place à la sexualité infantile, sans vouloir tomber dans le mythe des frustrations sphinctériennes du nourrisson, il n'est pas possible de limiter à la seule sphère de la sexualité infantile l'origine de tous les traumas affectifs. Si sur le psychisme très maniable de l'enfant des impressions peuvent laisser une trace profonde, il ne reste pas moins vrai que la personnalité est en continuel développement et que des expériences nouvelles viennent tous les jours l'enrichir et la modeler.

Avec ces restrictions, il faut cependant affirmer qu'un des grands mérites du freudisme, c'est d'avoir attiré l'attention sur la fonction sexuelle, son évolution et ses troubles et que dans leur sphère respective, médecins, psychologues, pédagogues ont pu en tirer des conséquences utiles.

*
* *

II. — La théorie de l'inconscient.

Un deuxième élément essentiel de la doctrine psychanalytique, c'est sa théorie de l'inconscient. Avant Freud déjà, on avait parlé d'une activité du psychisme, qui serait inconsciente. Sans même remonter à Leibniz, Schopenhauer avait pu affirmer que « l'homme peut ignorer les motifs véritables de ses actions. » Carl-Gustav Carus et E. von Hartmann avaient aussi bâti des métaphysiques de l'inconscient. Pierre Janet, Ribot, Charcot avaient étudié l'hystérie et les phénomènes de dissociation de la personnalité. Mais c'est à Freud qu'est due l'édification de la doctrine de l'inconscient, partie de notre psychisme, refoulée par la « censure » morale. Enfouies dans la sphère de l'inconscient, des représentations continuent néanmoins d'exister et arrivent à s'extérioriser par certains troubles et symptômes névrotiques. De sorte que lorsqu'on est en présence d'un symptôme, d'une action, d'un comportement, d'une intention, il s'agit dans certains cas de ne pas se contenter de l'explication causale que leur donne le sujet, mais d'essayer de trouver les mobiles inconscients qui sont réellement à leur origine. Cette vue féconde, la psychanalyse l'a généralisée, en en faisant un mode d'existence normale de notre vie psychique. De plus, elle n'a pas essayé de trouver un support biologique à ces mécanismes et s'est bornée à inventer toute une série d' « appareils » psychiques. Il est cependant exact que par sa théorie de l'inconscient, la psychanalyse présente un aspect dynamique de la vie psychique, sous forme de structures différentes : conscient, subconscient, inconscient, en perpétuelle liaison et interaction.

Il faut toutefois signaler que si la distinction entre mobiles superficiels et mobiles profonds du comportement reste féconde, il n'est pas exact que les mobiles profonds soient toujours inconscients et toujours d'ordre biologique et sexuel. A mesure que l'homme luttant contre la nature et modifiant sa propre nature, acquiert une connaissance des lois qui la gouvernent, ce sont progressivement des motifs à la fois conscients et rationnels qui président à son comportement.

Des réserves beaucoup plus sérieuses encore doivent être faites quant au contenu de la sphère de l'inconscient, tel que l'envisage l'école freudienne. Ce contenu est pour elle essentiellement biologique, instinctuel et affectif ; il est par définition asocial. Nous montrerons à propos de l'étiologie des psychonévroses, combien cette conception asociale de l'inconscient est fausse et nous avons déjà montré à propos de la libido, que ses formes, ses expressions sont socialement conditionnées.

A propos de la sphère biologique de l'inconscient nous voulons souligner dès maintenant combien dans la conception freudienne, l'instinct apparaît comme une tension, une pulsion irrationnelle. L'instinct apparaît comme opposé à la raison, comme une force élémentaire qu'on ne peut endiguer et qui, non satisfaite, nous réserve de graves déconvenues. Cela a permis la création de toute une mythologie, baignant dans l'obscurantisme et l'irrationalisme, à partir des tendances agressives, des sentiments de culpabilité, etc.

Les représentations de la sphère inconsciente sont soumises à des mécanismes qui ne sont en rien comparables aux procédés logiques dominant dans la sphère consciente. La psychanalyse a longuement étudié ces mécanismes, notamment dans l'interprétation des rêves, des actes manqués, des lapsus, des oublis. Il s'agit des processus de condensation et surdétermination, un seul élément manifeste pouvant traduire plusieurs éléments latents ; de déplacement, expliquant notamment

certaines phobies ; de dramatisation, le contenu manifeste se présentant toujours sous forme d'action ; de symbolisme enfin, une représentation prenant par analogie une signification bien différente de la sienne.

Ces processus de la sphère inconsciente sont multiples et leur interprétation n'est pas toujours aisée. Un même rêve, un même lapsus peuvent être interprétés différemment, suivant les analystes. La même idée peut être représentée par des symboles différents et au contraire le même symbole peut avoir des significations multiples. En tout cas ce qui nous paraît important, en soulignant le mérite de Freud d'avoir orienté les recherches sur l'inconscient, c'est la nécessité d'utiliser pour l'étudier des méthodes rationnelles et non le procédé inverse de certains psychanalystes, qui tentent de prolonger dans la sphère consciente les mécanismes de l'activité inconsciente.

***

III. — La théorie des névroses.

Inconscient et sexualité ont permis à Freud de bâtir une *doctrine étiologique des névroses* et une *psychothérapie*.

Les troubles mentaux, considérés pendant longtemps comme une punition de la divinité, n'ont été intégrés que tardivement dans le cadre des maladies, et des inconnues nombreuses persistent encore quant à l'étiologie d'un grand nombre. Le mérite de Freud n'en a été que plus grand de tenter de jeter une lumière sur la nature et l'origine de certains de ces troubles.

Pour la psychanalyse le mécanisme du conflit névrotique se réduit avant tout au processus du refoulement. Certaines tendances, qui pour Freud sont de nature surtout sexuelle, ne pouvant pour des raisons d'ordre moral trouver satisfaction, sont refoulées dans l'inconscient, par l'existence de la « censure ». Mais ces pulsions, ces désirs se manifestent sous forme de compromis, constituant les symptomes névrotiques. Nous avons rappelé toute l'importance que présente pour Freud la sexualité infantile et l'on connaît assez son fameux complexe d'ŒEdipe qui porte l'affection du petit garçon sur sa mère, alors que celle de la petite fille se dirige vers son père (complexe d'Electre).

D'après la tragédie de Sophocle, ŒEdipe est voué par le destin à tuer son père Laïos et à devenir l'époux de Jocaste, sa propre mère. C'est ce mythe antique qui a fourni à Freud le thème de son complexe. Il se peut que dans certains cas, d'ailleurs exceptionnels, on puisse retrouver chez le jeune garçon, vers l'âge de 5 à 6 ans, de vagues tendances, présentant quelque analogie avec le mythe d'ŒEdipe-Roi. Mais de là à en faire la norme du développement psychique de l'enfant, il y a un abîme, que Freud a pourtant allégrement franchi.

D'ailleurs toute la fragilité de ce symbolisme, qui abonde dans l'œuvre de Freud, se trouve encore démontrée par les interprétations multiples et différentes que ses propres élèves ont fourni du mythe d'ŒEdipe.

Pour l'école adlérienne, le mythe d'ŒEdipe n'a nullement une signification sexuelle. ŒEdipe, qui signifie « pied enflé », avait eu ses pieds écrasés par son père, prévenu par l'oracle, dès la naissance de son fils, du destin que les dieux lui réservaient. Le complexe d'ŒEdipe, diminué physiquement, tuant son père, qui est en même temps le roi, c'est-à-dire le symbole de la puissance, et épousant sa mère,

ne serait donc qu'un exemple d'infériorité avec ses vélléités de valorisation, dépassant la sphère sexuelle.

Quant à Jung et à son école, pour eux le mythe d'Œdipe signifie : « l'apparition inconsciente de la personnalité propre, accompagnée de quelques réminiscences ancestrales, dues au fait que la mémoire biologique se rappelle l'époque transitoire du passage du matriarcat au patriarcat, et en même temps son détachement de la période où l'embryon a vécu une vie utérine » (!!)

Le complexe d'Œdipe, son refoulement, sa liquidation plus ou moins satisfaisante, d'où naissance de tendances ambivalentes d'agressivité et de culpabilité, constitue la pièce essentielle dans la conception freudienne de l'étiologie des névroses. Or, non seulement dans le cadre de notre société actuelle ce complexe n'apparaît nullement avoir l'importance que la psychanalyse lui attribue, mais il est évident par ailleurs que dans le cadre de sociétés ayant une autre structure familiale que la nôtre, où par exemple la notion de père n'existe pas, l'existence du complexe d'Œdipe n'est même pas concevable. Ce que reconnaissent les anthropologistes, comme Malinovski, qui ont étudié les relations sexuelles chez les peuplades primitives.

On a l'habitude de distinguer un peu arbitrairement les affections mentales en deux grandes catégories, suivant que les fonctions psychiques apparaissent plus ou moins profondément troublées. Remarquons que la psychanalyse s'intéresse surtout aux névroses, laissant de côté les psychoses, qui comportent une altération profonde de la personnalité. Cependant Freud a essayé, au début, d'interpréter même les psychoses. Aussi affirma-t-il qu'à la base des délires de persécution, il fallait trouver une réaction contre des tendances homosexuelles inconscientes. Il voyait dans la schizophrénie une faiblesse du moi, accompagnée d'une régression affective sur le plan auto-érotique. Quant à la mélancolie, elle était envisagée comme une régression au stade sadique oral, avec introjection de l'objet aimé qui est ainsi repris et gardé et à qui sont adressés des reproches et infligées des souffrances.

Devant l'inanité de telles explications, Freud et son école ont progressivement abandonné le problème des psychoses, pour se consacrer à celui des névroses.

Par sa théorie des névroses, conditionnées par des traumas affectifs, survenus dans l'enfance, Freud pose en réalité tout le problème du comportement individuel et de la formation du caractère, c'est-à-dire le problème central de ce que devraient être une psychologie et une psycho-pathologie scientifiques. Et dans la manière de poser ce problème fondamental réside l'erreur essentielle de la doctrine psychanalytique. Elle fait, en effet, une place prépondérante, pour ne pas dire exclusive, aux incitations biologiques, quant aux motifs qui conditionnent le comportement humain. Personne ne pourra nier que l'homme arrive au monde avec un faisceau de besoins biologiques, notamment les besoins sexuels, et que leur satisfaction guide son comportement. Mais l'homme dès son apparition dans l'échelle zoologique, l'homo faber, est un être social et la vie en société, plus exactement les efforts qu'il déploie pour assurer ses moyens d'existence, déterminent, en premier lieu, son être. Les instincts biologiques prennent l'aspect de tendances qui n'arrivent à se cristalliser qu'en se remplissant d'un contenu, socialement et historiquement conditionné. L'erreur fondamentale de la psychanalyse, en tant que psychologie individuelle, c'est donc la surestimation du facteur biologique, en tant que moteur du comportement.

L'étude clinique des névroses permet, en effet, de saisir sur le vif cette fausse orientation, en montrant l'importance du facteur social à l'origine de nombreux

troubles mentaux. La personnalité normale et pathologique apparaît ainsi comme la résultante d'un processus de formation dynamique, à l'intersection de conditions biologiques et sociales. Cela non pas, comme l'envisageait Auguste Comte, pour supprimer toute psychologie individuelle, entre biologie et sociologie, mais au contraire pour tenir compte des influences réciproques de l'une et de l'autre, pour édifier les éléments d'une véritable psychologie individuelle scientifique, dans le sens par exemple dans lequel s'oriente la psychotechnique.

En fait, à l'origine de beaucoup de névroses, on trouve, en dehors d'un terrain physiologique que les médecins continuent à étudier, des troubles d'insertion familiale et sociale. Et si le nombre des névroses nous apparaît en continuelle augmentation, c'est probablement parce que l'état d'insécurité sociale, dans laquelle se trouve plongée une grande partie de l'humanité, favorise sans aucun doute leur éclosion. Il apparaît évident que dans une période de crise, de chômage, de misère, de menaces de guerre, la possibilité d'adaptation à la vie sociale est beaucoup plus réduite que dans les périodes de calme relatif. L'on connaît, à cet égard, l'importance caractéristique des névroses de guerre. Et l'ensemble de ces conditions sociales et culturelles est d'un poids beaucoup plus important dans l'éclosion des troubles névrotiques que d'hypothétiques complexes d'Œdipe et d'Electre, enfouis dans la conscience infantile.

Il est de constatation courante aussi que les troubles névrotiques sont plus développés dans certaines couches sociales, qui occupent dans le cadre historique actuel une place instable, comme les classes moyennes, ballottées entre le prolétariat et la grande bourgeoisie, avec tout ce que cela comporte du point de vue des conditions de vie, des habitudes, des mœurs, de la morale. Cela évidemment sans tomber dans un sociologisme par trop simpliste, qui voudrait déduire les conditions d'apparition des troubles névrotiques uniquement de la situation sociale du malade, sans tenir compte de son évolution individuelle, physiologique, familiale, professionnelle.

Cette surestimation du biologique dans le comportement individuel se retrouve partout dans la doctrine psychanalytique de la formation de la personnalité.

Pour le choix d'une carrière, des possibilités ou tendances biologiques peuvent certainement jouer, mais il nous semble superflu d'insister sur l'importance des facteurs historiques et sociaux. Aussi, lorsque Freud et son école nous affirment que la profession de chirurgien correspond à une sublimation du sadisme, celle de gynécologue à une sublimation du voyeurisme, etc., nous saisissons toute l'exagération d'une telle conception.

*
* *

IV. — La psychothérapie.

La psychothérapie analytique est inspirée des mêmes principes que sa psychologie. Le traitement analytique se donne comme but, par une longue série de séances médecin-malade, par la méthode associative et l'analyse des rêves, d'amener, après transfert, au niveau de la conscience les motifs inconscients du conflit névrotique. Après une première phase de refus et de révolte, le malade qui ne voulait pas primitivement admettre les motifs inconscients de ses troubles, arrive, avec l'aide du médecin, à regarder la réalité en face, à s'y adapter et à liquider ainsi sa névrose.

Cette psychothérapie, sur la technique de laquelle nous reviendrons, peut en effet dans certains cas privilégiés amener à la surface de la conscience les causes inconscientes, quelquefois d'ordre sexuel, du conflit névrotique. Mais, nous l'avons vu, à l'origine de la plupart des névroses, on décèle des troubles d'insertion sociale et familiale, c'est-à-dire, dans ce dernier cas, des troubles qui peuvent être d'origine biologique, mais qui restent néanmoins historiquement, culturellement conditionnés.

Que veut dire dans ces conditions regarder la situation en face, s'adapter à celle-ci ? N'est-ce pas là l'annonce d'une vue profondément conservatrice, tenant à faire prendre pour normal, pour bon ce qui existe ? Cette vue a été d'ailleurs très largement utilisée dans les extrapolations sociologiques de la psychanalyse, comme nous le montrerons plus loin.

Quant à la technique de la psychothérapie psychanalytique, elle est entourée de véritables rites. Sa durée d'abord qui peut s'étendre sur des mois et même des années. On comprend que pendant un tel laps de temps la personnalité du malade peut subir des transformations importantes, sans que l'analyse y soit pour quelque chose. On a signalé d'ailleurs le cas de malades ayant guéri en l'absence du psychanalyste, à la suite d'une interruption fortuite de la cure. Le divan psychanalytique, l'attitude neutre de l'analyste, la nécessité pour le malade d'honorer son médecin pour que la cure réussisse, font aussi partie des rites, accompagnant la technique psychanalytique.

***

L'on voit donc que la doctrine de Freud, en tant que méthode de psychologie individuelle et de psychothérapie, a apporté, du point de vue scientifique et dans le cadre des réserves déjà exprimées, des lumières intéressantes, concernant le rôle de la sexualité, le rôle et le fonctionnement de l'inconscient, enfin l'origine et le traitement de certaines névroses.

Mais la prétention de la psychanalyse de constituer un *système* de psychologie individuelle et de psychothérapie est absolument injustifiée. Premièrement, parce que le freudisme biologise à l'excès la personnalité et passe sous silence ses composantes sociales. Deuxièmement parce qu'elle constitue une doctrine fermée, sans liaison avec les sciences de l'homme. Son biologisme n'est que formel, malgré les velléités de Freud de lui trouver une base chimique, et ne se réduit qu'à une métaphysique de l'instinct. Les acquisitions de la technique médicale ne viennent nullement s'y insérer ; quant aux techniques sociologiques, nous avons vu la place qu'elle leur octroie.

Dans ces conditions, il était inévitable que dans le domaine social le freudisme rencontre tout le mouvement réactionnaire et obscurantiste, dont le but essentiel consiste à dénigrer la valeur de la science et de la raison humaines, parce que science et raison condamnent un régime social que les idéologies réactionnaires et obscurantistes se proposent justement de défendre.

(*A suivre*).

NOTES SUR UN LIVRE VRAI

par Jean NOARO

Un livre [1] qu'on lit d'une seule lampée, que l'on reprend pour le lire encore, que l'on veut voir lire autour de soi, que l'on fait lire autour de soi.

Le sujet ? Il vaut, certes, la peine, puisqu'il dit la lutte de ceux qui veulent vivre et que n'épouvante pas la porte du tombeau, la porte du four crématoire. Ce sujet dit la plus terrible des aventures humaines, la lutte de l'homme seul dans une chambre, la nuit, contre la plus formidable machine d'espionnage et de destruction. C'est l'homme qui l'emporte. Sujet terrifiant, réconfortant en soi, et qui forcera les plus malades, les plus sceptiques, les plus blasés à croire en l'homme.

L'homme ici n'est pas en devenir. Il est. Et il est parce qu'il a voulu être et qu'il veut continuer à être, et parce qu'il pense et agit non en fonction de sa personne, de lui-même, mais en se situant dans un ensemble, dans un « collectif » et qu'il accomplit naturellement sa fonction d'homme sans aucune arrière-pensée ou calcul personnel, sans recherche de singularité, sans désir de tendre à l'extraordinaire, à l'exceptionnel.

L'homme que nous montre Jean Laffitte est l'homme communiste. Celui qui sait que le rêve le plus ancien et le plus beau des hommes est réalisable, qui s'emploie à le réaliser, et qui pour cela use d'une méthode.

Ce que vaut l'homme, ce que vaut la méthode, on le verra à lire *Ceux qui vivent*. Et alors s'évanouiront les calomnies accumulées et les procès d'intention. Et s'évanouiront aussi les insultes des hommes de mauvaise conscience qui traitent — à longueur d'essais ou de mémoires — de l'homme robot, de parti nationaliste étranger et de totalitarisme.

Jean Laffitte porte témoignage ; cet ouvrier fait la preuve des vertus ouvrières, des vertus de l'éducation communiste. Robot ? Uniformisation ? Allons donc ! Que de personnalité, que de fraîcheur, que de raison, que de réflexion, que d'humanité ! Et que d'énergie, que de maîtrise de soi au milieu des périls les plus enveloppants ! Autant de communistes dans ce livre, autant d'hommes divers, multiples, personnels. Non point l'homme schématisé, stéréotypé, mécanisé. Il n'en est pas deux qui se ressemblent. Mais tous pénétrés de la même vérité, tous usant de la même méthode, chacun donnant tout ce qu'il a à donner. Sans sectarisme et sans dogmatisme, sans

---

1. Jean LAFFITTE : *Ceux qui vivent*. Paris 1947, Ed. Hier et Aujourd'hui. Voir l'article de Pierre Daix : « A propos des camps de concentration » dans *la Pensée*, n° 14, septembre-octobre 1947, pp. 65-70. — L'article de Jean Noaro, qui a été écrit en 1947, et que nous nous excusons de n'avoir pas publié plus tôt, retrouve sa pleine actualité au moment où Jean Laffitte fait paraître à la Bibliothèque française son premier roman : *Nous retournerons cueillir les jonquilles*. Les remarques de Noaro s'appliquaient d'avance à cette œuvre d'une simplicité, d'une sincérité, d'une authenticité admirables. (*N.D.L.R.*)

abandons, ni compromissions. Hommes vivant et agissant. Et mourant avec la certitude de se renouveler. Hommes trempés dans le feu des épreuves et dans les eaux froides de l'action où toute erreur, toute défaillance est payée par soi-même et par les autres surtout, par les camarades de combat. Et tous ayant le sens et l'amour de la vie. Tous épris d'un grand but.

Ceux qui vivent : Une déposition. Un réquisitoire. Un témoignage. Livre qui règle définitivement *certaines* questions d'ordre humain et d'ordre politique. Mais qui en règle d'autres, d'ordre si l'on veut littéraire.

Il faut bien qu'on revienne à des points de vue de bon sens. En finir avec les déblayeurs, ceux qui écrivent pour écrire, les hommes de souffle court qui — possédés de la maladie d'incontinence — écrivent et publient et ne peuvent se passer de publier même lorsque l'ennemi est là, et vont récitant leur existence, où il n'y a rien, avec des précisions d'indicateurs de chemin de fer. Ils écrivent donc :

Ce jour-là, un mercredi, c'était le 17 du mois d'avril, je partis de chez moi à 13 h. 45. Je laissais sur ma table mon livre ouvert à la page 47. Je rencontrai ce cher vieux copain Rossignol et nous nous envoyâmes un demi bien tassé en évoquant le temps de notre service militaire : tous nos capitaines étaient des abrutis et tous nos adjudants des cons. A quinze heures 12, je pris le train pour St Germain. Personne dans mon compartiment. A mon arrivée, il y avait la gare, le chef de gare. Je fredonnai : Il est cocu, le chef de gare, il est cocu... Il y avait aussi des quais, des bouts de quais. Je donnai mon billet à un employé à figure de dégénéré. Je visitai des amis de l'un de mes amis qui m'invitèrent à dîner. Un poisson me fut servi dont je ne sais pas le nom et des œufs sur le plat dont je n'ai jamais su si la poule qui les pondit était blanche ou noire...

Cette prétention à vouloir intéresser le monde à la façon dont on prépare les œufs à la coque, à la façon dont on porte une cravate et au nombre de centimètres de sa cage thoracique, il faut y renoncer : nous avons autre chose à faire.

En finir avec ceux qui n'écrivent que pour quelques-uns, comme si la vérité n'était pas dans l'universalité du message. En finir avec le jargon des chapelles, les vocabulaires d'initiés, les terminologies scolastiques, comme si la vérité n'était pas dans la simplicité du langage.

En finir avec le système illusoire de la Révélation, de la Visitation, de l'Inspiration chevaucheuse de nuées.

Ecrivains, s'exclame, furieux, un vieux marin de Léonid Soloviev, est-ce pour inventer qu'on vous a mis sur terre ? Vous y êtes pour écrire la vérité sur la vie.

Et comme ce livre de Jean Laffitte condamne définitivement la servitude des techniques, les imitations dérisoires des Faulkner, des Joyce et de quelques autres ! Un livre ne serait plus qu'un exercice d'école, un pastiche, un contenant sans contenu. On fait d'abord le contenant, n'est-ce-pas ? puis on y verse ce qu'on peut et les trois quarts du temps du vent. A ce jeu, morte la liberté de composition et d'expression, tuée justement par ceux qui parlent le plus d'elle et agitent inconsidérément l'épouvantail de la littérature « dirigée », de la littérature « engagée ». Et tué aussi, par ceux-là mêmes qui se font marchands de nationalisme, le caractère national, le caractère de classe de l'œuvre. Si tu te fatigues à écrire à la manière

de Faulkner, de Joyce, tu ne seras plus toi-même. Tu ne seras qu'une image déformée de Joyce, de Faulkner. Si tu es toi-même, ta forme, ta façon ne peuvent être que l'image de toi-même. Si tu les prends à d'autres, c'est que tu ne peux être par toi-même. C'est que tu n'es pas. Cesse donc d'écrire alors et sois menuisier, comme disait l'autre, mais non écrivain, non poète.

Le livre de Jean Laffitte dépose contre les systèmes aussi et contre les thèses. Livre de la santé morale et livre de l'épreuve, il condamne les thèses — car la vie est bien plus qu'une thèse, — il règle leur compte surtout à ces littératures du néant, à ces littératures stercoraires, à ces littératures de fossoyeurs. A ces littératures aussi où tout se coupe en quatre, à ces littératures de cas, de médecins légistes, de farfouilleurs de poubelles. A ces littératures de flagellants qui aiment à fréquenter les sadiques et les impuissants et les refoulés.

Jean Laffitte a vécu son livre. Et son expérience a inspiré la technique. Ils sont dérisoires, les procédés d'analyse dont on use à l'école, surtout ceux qui prétendent faire un sort à la « forme ». Jean Laffitte, son secret ? André Mazon dans son étude intitulée *Le Patrimoine littéraire de l'Union soviétique* (*Connaissance de l'U.R.S.S.*, premier volume) a répondu à cette question. Les écrivains,

> ce ne sont plus des « gens de lettres », ce sont des hommes qui ont combattu et souffert avec les autres et qui, maintenant, savent dire leurs souffrances et leurs combats en paroles simples, directes, claires, fermes, telles que le peuple les attend d'eux. Car ce peuple, ils se confondent avec lui, ils ne sont plus que sa voix, c'est pour lui qu'ils parlent, pour lui qu'ils écrivent. L'homme a vaincu l'écrivain...

Jean Laffitte parle le langage de ses origines, de sa formation, de son expérience de militant ouvrier, un langage d'homme habitué à la réflexion et aux précisions qu'exige la lutte. Son français n'est pas celui qu'on prête au peuple en faisant ainsi injure au peuple. Il est le langage pur du peuple, châtié, oui, sans souillures, d'une pudeur de bon aloi qui court tout au long du livre comme le sang sous la peau. Un langage qui dit les choses simples et les choses difficiles, les choses douces et les choses horribles, les choses démesurées et les délicates, les choses dures et les émotions les plus intenses et les plus fugitives —, et cela avec le même appareil de mots sans périodes ni boursouflures, sans moyens rhétoriques périmés. « Prends l'éloquence et tords-lui son cou ». Il y a longtemps que le peuple a fait l'opération. Ceux qui ignorent cela peuvent se figurer qu'ils vont au peuple et qu'ils écrivent pour lui. Le peuple ne les entend pas, ne les reçoit pas, ne les élit pas. Et Jean Laffitte, qui ne s'est jamais séparé, dissocié du peuple, qui n'est pas *sorti* du peuple, mais qui est dans le peuple et avec lui, qui n'a jamais voulu mettre entre le peuple et lui la culture de l'école, mais qui n'estime la culture que dans la mesure où elle n'éloigne pas du peuple, où elle n'amène pas à oublier et à trahir le peuple, Jean Laffitte sera entendu et élu du peuple ; son livre ira au plus profond du peuple.

Non, point d'analyse. A la table de famille on n'analyse pas le pain, on s'en nourrit. Les choses bien faites ne s'analysent pas, ne s'expliquent pas. On sent qu'elles sont bien faites. Et l'on dit que c'est bien fait. On n'analyse pas *La Rose et le Réséda* ni la *Ballade de celui qui périt dans les supplices* (et Aragon sera

fier, j'en suis sûr, de ce rapprochement que je fais entre deux de ses grands poèmes et le livre de l'ouvrier Jean Laffitte).

Qu'on lise dans *Ceux qui vivent* un passage entre cent, celui où Jean Laffitte attend, un soir de sa résistance, sa femme *qui ne rentrera pas, qui ne rentrera plus*. Qu'on se demande pourquoi ce passage est un beau passage, une pièce d'anthologie, et qui pourrait être une scène de théâtre, et qui pourrait se dire à la radio, et dont le cinéma pourrait faire son profit. On trouvera peu de choses à répondre, mais l'on sera sûr qu'il y a là un passage à retenir, lâchons le mot, on sera sûr qu'il y a là de l'art. Parce que c'est fait avec rien ? Oui, si l'on ne songe qu'à l'appareil formel... Qu'on lise le passage, qu'on le fasse lire, qu'on le mette — tel quel — à la scène, qu'on le lise à la radio, qu'on le publie dans ces recueils de morceaux choisis — ces recueils qui gagneraient à se défaire de certaines vieilles et attendrissantes habitudes, qui gagneraient à mêler sous la même couverture la vie d'hier et la vie d'aujourd'hui.

Ainsi les « moyens » de Laffitte sont la vérité, la simplicité. Il y a une simplicité communiste qui est le caractère le plus apparent, le plus vrai et le plus général du communisme et des communistes.

Ce qu'il faut dire dans notre monde limité d'intellectuels et aux intellectuels qui font profession d'être des intellectuels, c'est — que Jean Laffitte m'excuse — la valeur littéraire de ce livre, témoignage de la classe ouvrière où sont toutes les possibilités, toutes les richesses, mais que l'on veut éloigner en tant que classe, que l'on épouvante avec des évocations-croquemitaines de techniques compliquées, à laquelle on a su faire son complexe d'infériorité vis-à-vis des sciences, des arts, des lettres. Tu n'es pas digne, dit-on à la classe ouvrière. Et elle n'ose entrer ; si elle entre, elle n'ose parler, juger, critiquer, se mettre en colère, nettoyer le temple et en chasser les grands prêtres. On pense pour elle, n'est-ce pas ? On lui dit ce qu'il faudrait lire et ce qu'il faudrait admirer ou détester. On ne lui demande jamais son avis dans nos bien pensantes revues, et on ne lui donne que très peu. Combien de revues d'art ou de littérature en France faites à son intention ?

Faisons les comptes en bons copains, en francs camarades. Où est le grand livre qui a ému souverainement le peuple ? Le livre qu'on dévore dans les fournils entre deux tâches, le livre que l'on se communique comme si, après l'avoir lu, on se sentait investi d'une mission : Tu iras et feras connaître ce travail d'un homme ? Où est le livre qui révèle aux hommes du peuple qu'ils sont frères, qui les fait se dresser contre l'injustice, enfin démontrée aux yeux de tous, le livre des indignations, des devoirs et des enthousiasmes ? Nous ne l'avons pas eu parce qu'on n'écrit toujours qu'à coups de techniques quintessenciées, de poudres argentifiques, de sels de sagesse et que l'écrivain, ne pouvant être le peuple — cela n'est pas facile, bien entendu — se retire en un laboratoire, tourmenté et seul, laboratoire d'où il sort par moment revêtu de la simarre de l'archimage — mais la simarre est trop souvent en papier peint.

Et parce qu'on n'entend pas le peuple, et parce qu'on ne lui fait pas confiance, et parce qu'on ne lui permet pas de se manifester, parce qu'on lui refuse les moyens matériels de se manifester, parce que lui-même, que voulez-vous qu'il fasse en face de l'appareil académique, des fonctions, des natures et des formes,

des analyses logiques, des périodes, des péroraisons, des métaphores, des euphémismes, des pléonasmes, des allitérations, des périphrases et des prétéritions ?

Qui saura lui dire qu'il n'y a là que fantômes, coquecigrues, calembredaines et balivernes de sorbonnagres poussiéreux, de sorciers impuissants et dérisoires, de saltimbanques du langage qui ne marchent sur les mains que parce qu'ils sont bancroches ou culs-de-jatte ? Et que la vraie culture est ailleurs ?

Et ne verra-t-il pas lui-même que déjà il est des spectres dont on n'ose plus se servir devant lui, les protases, les ithos et les pathos, les synecdoques, les catachrèses, les hypallages, les hyperbates, les autonomases, les métalepses, crases, hypotyposes et autres obsécrations ?

Victor Hugo — dans sa *Réponse à un acte d'accusation* — proclamait fièrement qu'il avait fait le 89 du langage. C'est sûr. Mais, en 89, l'émancipation ne fut pas complète. Droits politiques reconnus. Mais les autres ? Nous commençons à voir se faire aujourd'hui la révolution économique. Il est encore bien des bastilles littéraires et artistiques à enlever. Et, comme par hasard, les places fortes les mieux commandées, les mieux défendues le sont par ceux qui sont *sortis* du peuple, ont oublié leurs pères et ont perdu leur âme de classe, par ceux qui prétendent servir le peuple en l'abandonnant. Qu'ils se dépouillent de leurs prétentions, qu'ils arrachent de leurs yeux les taies qu'ils y ont laissé mettre, ou les œillères des fidèles serviteurs de la bourgeoisie. Qu'il n'y ait plus d'officine, de laboratoire, de chasse gardée. Qu'on ouvre les portes au peuple ; ou alors que le peuple force les portes, envahisse les enceintes réservées, abatte les murailles, fasse table rase de tous les préjugés scolastiques et que tout vienne enfin au grand soleil, à l'air pur, à la vie et à sa vérité.

25 mai 1947.

POINTS DE VUE SUR LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

par André PARREAUX

II [1]

Le socialisme de Léon XIII.

Si la dévaluation est pire que le mal auquel elle prétend remédier, par ailleurs l'Encyclique *Rerum Novarum* n'est pas non plus une panacée politique et sociale. Et le « socialisme » de Léon XIII est un socialisme assez particulier.

M. Goguel devrait ne pas perdre de vue notamment :

1°) Que l'Encyclique *Rerum Novarum* affirme l'inviolabilité de *toute* propriété (celle des trusts n'étant nulle part exclue).

2°) Que, si elle prétend enrayer le progrès de la lutte des classes, c'est en prêchant à la classe inférieure la résignation à son sort :

Le premier principe à mettre en relief, c'est que l'homme doit prendre en patience sa condition.

3°) Qu'elle recommande aux riches la générosité en des termes, suivant le mot de Garaudy, « d'une inoubliable modération » :

Dès qu'on a suffisamment donné à la nécessité et au décorum, c'est un devoir de verser le *superflu* dans le sein des pauvres. C'est un devoir *non pas de stricte justice*, sauf les cas d'extrême nécessité mais de charité chrétienne ; un devoir, par conséquent, dont on ne peut poursuivre l'accomplissement par les voies de la justice humaine.

M. Goguel lui-même est-il bien sûr d'être d'accord avec Léon XIII quand il fait appel à l'intervention de l'Etat pour résoudre les conflits du travail ?

Qu'on n'en appelle pas à la providence de l'Etat, car l'Etat est postérieur à l'homme...

Et, avant de souhaiter « l'établissement d'une société sans classes », M. Goguel a-t-il relu l'Encyclique *Graves de communi*, où Léon XIII définit ainsi la « démocratie chrétienne » :

Pour elle, il ne doit y avoir rien de plus sacré que la justice ; il lui faut garder à l'abri de toute atteinte le droit de propriété et de possession, *maintenir la distinction des classes* qui, sans contredit, est le propre d'un Etat bien constitué...

M. Goguel ne s'est-il pas un peu trop hâté de se réclamer de l'enseignement de Léon XIII ? Evidemment c'est son affaire.

---

1. Voir la *Pensée*, n° 20, septembre-octobre 1948, pp. 37 à 47.

La nôtre est seulement d'examiner son livre et d'en apprécier le sens général et la portée.

Tout compte fait, M. Goguel reconnaît que l'histoire de la IIIe République est marquée d'un bout à l'autre par la lutte des classes. Il ne le reconnaît pas très clairement ; il le reconnaît un peu à contre-cœur. Mais enfin il le reconnaît. Et nous sommes d'accord.

Il estime souhaitable d'y mettre un terme le plus rapidement possible.

Et nous sommes encore d'accord.

Mais où les conceptions de M. Goguel sont beaucoup plus confuses, et où nous ne sommes plus du tout d'accord, c'est sur les moyens qu'il convient d'employer pour y mettre un terme.

M. Goguel pense que la lutte des classes aurait pu être supprimée si le parti légitimiste l'avait voulu ; plus tard, si les catholiques l'avaient voulu ; plus tard encore, si les « descendants des notables » l'avaient voulu. Elle pourrait l'être aujourd'hui, semble-t-il, si la droite voulait, si les classes privilégiées voulaient, si la bourgeoisie voulait....

M. Goguel souhaite que la classe ouvrière devienne l'élément dirigeant de la Nation. Mais il espère que les capitalistes seront assez généreux et assez intelligents pour lui céder la place de bon cœur, ou tout au moins en faisant contre mauvaise fortune bon cœur.

Il suffirait pour cela que ces bourgeois intelligents et généreux procèdent à quelques réformes économiques et sociales. Lesquelles ? M. Goguel reste dans des généralités assez vagues : la réglementation collective du travail, l'arbitrage obligatoire, un « socialisme pratique » assez dans le genre de celui de Paul Boncour, semblent avoir sa préférence. L'Etat interviendra normalement comme arbitre entre les capitalistes et les salariés, puisqu'il est le « défenseur naturel de l'intérêt général », au-dessus des intérêts particuliers. Les ouvriers abandonneront les méthodes « révolutionnaires » pour un syndicalisme « sage » (lisez : désireux de ne faire aucune peine aux capitalistes). Alors on s'occupera enfin des « problèmes sociaux » (dénatalité, tuberculose, etc.).

Tel devrait être le programme d'une république vraiment « sociale » selon M. Goguel.

Mais la IIIe République a préféré s'occuper de questions politiques ou « métaphysiques » (enseignement, laïcité, etc.). Aussi a-t-elle été la « République de la discorde ». Elle a « détruit la cohésion sociale de la Nation » en la partageant en « deux classes dressées l'une contre l'autre. »

Nous avons nous-mêmes un souvenir trop vif de la souffrance que nous avons ressentie le jour où nous avons pris conscience pour la première fois de cette division pour être tentés de prendre à la légère l'affirmation de M. Goguel.

Cette division de la Nation, nous la déplorons comme lui, autant que lui. Mais il faut en rechercher honnêtement l'origine.

La IIIe République a-t-elle « créé » la lutte des classes?

On accuse quelquefois Marx d'avoir « inventé » la lutte des classes. M. Goguel, lui, accuse la IIIe République de l'avoir créée. Il accuse le capitalisme d'avoir détruit la cohésion de la société française.

L'histoire contredit cette affirmation. Ni la IIIe République, ni le capitalisme n'ont détruit cette cohésion, pour la simple raison qu'elle n'a jamais existé, qu'à des moments et dans des circonstances tout à fait exceptionnels.

Déjà, à l'époque de la Restauration on vit paraître un certain nombre d'historiens (Thierry, Guizot, Mignet, Thiers) qui, en généralisant les événements, ne purent s'empêcher de reconnaître que la lutte de classes est la clé de toute l'histoire de France [1].

En approfondissant le problème, Marx s'est rendu compte que la lutte des classes est la clé, non pas seulement de l'histoire de France, mais de l'histoire de toute la société :

L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire des luttes des classes [2].

Ce qu'il y a de vrai dans la thèse de Goguel, — car elle comporte tout de même une lueur de vérité —, c'est que la lutte des classes est devenue plus aiguë et plus manifeste pendant la IIIe République qu'aux époques précédentes de notre histoire. Pourquoi ?

Il y a à cela quatre raisons principales.

La première c'est que

le caractère distinctif de notre époque est d'avoir *simplifié* les antagonismes de classes (Marx).

La deuxième raison, c'est que, à partir de 1873, le capitalisme devient impérialiste et provoque l'aggravation de la lutte des classes [3].

La troisième raison, c'est que le régime où l'antagonisme des classes se manifeste avec le plus d'évidence, c'est le régime de la république parlementaire,

ce régime qui, suivant l'expression d'un de ses orateurs, ne vit que dans la lutte et par la lutte [4].

Mais pourquoi, nous demandera sans doute M. Goguel, cette lutte a-t-elle pris en France une acuité, une netteté sans doute plus grandes qu'en d'autres pays, lors même que ceux-ci jouissaient également d'un régime parlementaire ?

Cette particularité n'avait pas échappé au génial collaborateur de Marx, à Frédéric Engels :

La France est le pays où les luttes de classes ont été menées chaque fois, plus que partout ailleurs, jusqu'à la décision complète et où, par conséquent, les formes politiques changeantes, à l'intérieur desquelles elles se meuvent et dans lesquelles se résument leurs résultats, prennent les contours les plus nets. Centre du féodalisme au moyen âge, pays classique, depuis la Renaissance, de la monarchie héréditaire, la France a, dans sa grande Révolution, détruit le féodalisme et donné à la domination de la bourgeoisie un caractère de pureté classique qu'aucun autre pays n'a atteint en Europe. De même, la lutte du prolétariat révolutionnaire contre la bourgeoisie régnante y revêt des formes aiguës, inconnues ailleurs... [5].

---

1. Lénine : *Karl Marx et sa doctrine*, Edit. sociales, 1947, p. 17.
2. Karl Marx : *Manifeste du parti communiste*, Edit. soc. 1947, p. 11.
3. Cela est vrai surtout à partir de la première guerre mondiale, qui marque, pour la France, le début véritable de la deuxième phase de la concentration capitaliste. D'où les interventions de plus en plus brutales des oligarchies financières dans la vie politique du pays. C'est pourquoi M. Goguel, qui met l'accent sur la « discorde », a été conduit très logiquement à donner une place beaucoup plus grande à la période 1914-1939 qu'à la période 1871-1914.
4. Karl Marx : *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, Editions sociales, p. 213.
5. Et Engels ajoute : « Telle est la raison pour laquelle Marx étudiait avec une prédilection spéciale l'histoire du passé français... » (*Préface* à la troisième édition allemande du *18 Brumaire de Louis Bonaparte*, Edit. soc. 1946, p. 3).

Et ainsi la quatrième raison, c'est que la France est, suivant le mot de Lénine,

la terre classique de la lutte des classes poussée jusqu'au bout.

Libre à M. Goguel de le déplorer. Pour nous, qui ne séparons pas les luttes du présent de celles du passé, nous voyons au contraire, dans ce développement classique des formes politiques en France, l'un des traits essentiels qui donnent à notre pays sa physionomie propre ; l'un des caractères originaux de notre histoire ; et, pour tout dire, le signe du haut degré de conscience qui est à la fois la marque distinctive et l'honneur du peuple français.

Ce que cache la « primauté du social ».

Et nous ne sommes pas davantage tentés de nous associer aux lamentations de ceux qui déplorent que la troisième République ait négligé le « social » pour la « politique ».

Ces lamentations sont aujourd'hui de mise chez les hommes de droite.

M. André Siegfried, par exemple, regrette que les chefs politiques de la troisième République ne se soient pas suffisamment préoccupés « d'améliorer le sort de la masse par un progrès matériel et moral combiné ». Combien différente, nous dit-il, eût été l'évolution du régime si cette conception avait triomphé ![1]

Nous ne nous associons pas à ces regrets, parce que nous ne pensons pas qu'on puisse opposer les problèmes « sociaux » aux problèmes « politiques ». Qu'il s'agisse de la santé publique ou de la natalité, ces problèmes qui intéressent la nation ne peuvent être résolus en ignorant la « politique ». La crise démographique est avant tout

le résultat du fait que les richesses nationales sont concentrées entre les mains d'une minorité de parasites dont *les dividendes*, disait Marx, *dégouttent du sang des enfants*.

C'est un fait que seul le pays du socialisme (et pas seulement du « social ») a osé proclamer (et appliquer) le principe que

de tous les capitaux précieux existant dans le monde, le plus précieux et le plus décisif, ce sont les hommes.

Parmi les problèmes qui intéressent la vie de la nation, il n'y a pas plus de problèmes purement « sociaux » que de problèmes purement « techniques ». Nous avons montré plus haut qu'une solution prétendûment « technique » comme la dévaluation aboutit à faire baisser les salaires et les revenus des classes opprimées, tout en accroissant les profits du grand capital. Rien ne sert de fermer les yeux sur

---

1. A. Siegfried : *Mes souvenirs de la IIIe République*, p. 57. Nous allons sans doute surprendre beaucoup M. Siegfried ; mais nous estimons que, si Jules Siegfried a exercé une action progressive au point de vue social, c'est précisément à cause de ses convictions républicaines, c'est-à-dire politiques. S'il a organisé l'enseignement primaire au Havre, avant même les lois Ferry, c'est parce qu'il était un partisan résolu de la laïcité. De même, ses réalisations urbaines sont liées à une certaine conception optimiste du progrès social qui faisait partie de la doctrine républicaine. Exactement comme aujourd'hui, ce n'est pas par hasard que les municipalités ouvrières sont celles qui dépensent le plus d'efforts pour l'hygiène et la santé publique. Si bien que la vie même de Jules Siegfried donne un démenti aux théories « sociales » de son biographe.

cette évidence : qu'on le veuille ou non, tout comme les problèmes financiers, les problèmes sociaux *relèvent de la lutte des classes*. Les tentatives réactionnaires pour isoler les problèmes « sociaux » des problèmes politiques n'ont d'autre but que d'obscurcir cette évidence. Les bavardages réactionnaires sur la « primauté du social » n'ont d'autre but que de détourner le peuple de la lutte des classes.

En fait, toutes les réformes sociales importantes de la troisième République, — liberté d'association, contrats collectifs, congés payés, repos hebdomadaire, — n'ont été obtenues qu'au prix de luttes politiques longues et violentes : l'histoire de la troisième République confirme la thèse de Marx, selon laquelle *toute législation sociale reste inefficace, lorsque la classe ouvrière n'exerce pas une pression pour que les lois soient mises en vigueur*. Nous nous réjouissons avec M. Goguel qu'il ait été possible

d'améliorer considérablement la condition ouvrière par l'emploi de méthodes pacifiques, comme la conclusion de conventions collectives et l'action des délégués d'atelier (II, 119).

Mais M. Goguel ferait bien de ne pas perdre de vue que ces méthodes *pacifiques* n'ont pu être obtenues et, une fois obtenues, n'ont pu être appliquées qu'au prix de *luttes* constantes de la part de la classe ouvrière.

M. Goguel réclame des « mesures d'organisation sociale » dépouillées de tout esprit de lutte des classes, un « socialisme pratique », pur de toutes tendances politiques, qui ressemble comme un frère au syndicalisme « sage » préconisé par Paul-Boncour.

Déjà en 1845 Proudhon félicitait les ouvriers anglais qui, disait-il « depuis quelque temps ont perdu l'habitude des coalitions ». A la bonne heure ! s'écriait-il, voilà des ouvriers bien dressés, des ouvriers modèles, etc...

La réponse de Marx est toujours actuelle :

Si le premier but de résistance n'a été que le maintien des salaires, à mesure que les capitalistes se réunissent dans une pensée de répression, les coalitions, d'abord isolées, se forment en groupes, et en face du capital toujours réuni, le maintien de l'association devient plus nécessaire pour eux [les ouvriers] que celui du salaire.

Et dans l'histoire de toute classe, poursuit Marx, il y a deux phases à considérer ; celle pendant laquelle une classe opprimée se constitue comme classe, et celle pendant laquelle cette classe opprimée lutte, pour s'affranchir, contre la classe dirigeante.

Cette lutte de classe à classe est une lutte politique.

Ne dites pas que le mouvement social exclut le mouvement politique. Il n'y a jamais de mouvement politique qui ne soit social en même temps. Ce n'est que dans un ordre de choses où il n'y aura plus de classes et d'antagonismes de classes que les *évolutions sociales* cesseront d'être des *révolutions politiques* [1].

C'est ce que reconnaissait aussi le programme social démocrate d'Erfurt (corrigé en 1891 d'après la critique d'Engels) :

La lutte de la classe ouvrière contre l'exploitation capitaliste est nécessairement une lutte politique. La classe ouvrière ne peut pas mener ses luttes économiques et ne

---

1. K. Marx : *Misère de la Philosophie*, Edit. Sociales, Paris, 1947, pp. 134 et 135.

peut pas développer son organisation économique sans droits politiques. Elle ne peut pas réaliser le passage des moyens de production en la possession de la collectivité sans être entrée en possession de la puissance politique.

Dans tous les pays il s'est trouvé des hommes pour conseiller aux ouvriers de limiter leur champ d'action à des réformes sociales pratiques et à des revendications de salaires. Ils s'appuient pour cela sur le principe, juste en soi, que l'économie est la base de la politique. Mais, de ce principe juste, les idéologues de la bourgeoisie déduisent qu'il faut, suivant le mot de Lénine, « ravaler la lutte politique au niveau de la lutte économique ».

Et dans ce but ils prêchent aux ouvriers « l'esprit pratique » (entendu comme opposé à « l'esprit révolutionnaire »), le sens (opportuniste) des réalités, le « sentiment de la solidarité » (avec les oligarchies financières). Surtout le syndicalisme doit être « pur », « indépendant ». Indépendant de quoi ? Précisément de toute politique réellement indépendante, c'est-à-dire démocratique.

La classe ouvrière devrait, d'après eux, placer toute sa confiance dans l'intervention de l'Etat, « arbitre et défenseur de l'intérêt général ». Ici donc cesse la primauté de l'économie sur la politique dont M. Goguel se réclamait précédemment : l'Etat devient une « entité abstraite et permanente » (II, 332), placée au dessus des luttes de classe. On dissimule ainsi la mainmise des trusts sur l'appareil de l'Etat capitaliste et ses efforts pour conserver cette mainmise, même dans une république parlementaire.

Il faut prendre ces belles déclarations sur la primauté du social et de l'économique par rapport à la politique pour ce qu'elles sont : une ruse du capitalisme destinée à détourner les masses des luttes politiques.

C'est pourquoi nous ne souscrivons pas non plus à la condamnation prononcée contre la troisième République par MM. Goguel, Paul-Boncour, Siegfried, etc...

La voie du socialisme.

D'après M. Goguel en particulier, la troisième République n'ayant pas agi suffisamment en faveur des classes opprimées, nous devrions condamner sans réserve cette république bourgeoise. Nous estimons au contraire que la troisième République bourgeoise a représenté un immense progrès, non seulement pour la bourgeoisie, mais aussi pour la classe ouvrière.

La république bourgeoise, le parlement, le suffrage universel, tout cela représente un énorme progrès au point de vue du développement de la société dans le monde entier. L'humanité allait vers le capitalisme, et seul le capitalisme, grâce à la civilisation urbaine, donna à la classe opprimée des prolétaires la possibilité de prendre conscience de soi-même en tant que classe, de créer ce mouvement ouvrier mondial, de former ces millions d'ouvriers qui, dans le monde entier, se sont organisés en partis, en partis socialistes qui dirigent consciemment la lutte des masses. Sans le parlementarisme, sans l'électivité, ce développement de la classe ouvrière aurait été impossible [1].

Voilà pourquoi, n'en déplaise à M. Goguel, Jules Grévy, si peu sympathique que soit sa personnalité, est, au point de vue de son importance historique, plus progressif qu'Albert de Mun, en dépit de toute la phraséologie sociale qu'on

1. LÉNINE : De l'Etat, Bureau d'éditions, 1935, p. 26.

trouve dans les discours de ce dernier personnage ; et le plus conservateur des ministres républicains de la troisième République a été un homme de progrès à côté de ces serviteurs de Pétain dont la phraséologie sociale déguisait la dictature la plus féroce du grand capital et des trusts étrangers.

Non seulement la révolution bourgeoise est avantageuse pour le prolétariat, mais encore

> ... la révolution bourgeoise est *absolument indispensable au prolétariat*. Plus elle sera complète, décisive et conséquente, et plus le succès du prolétariat dans sa lutte pour le socialisme contre la bourgeoisie sera assuré. Cette conclusion ne peut paraître nouvelle, étrange ou paradoxale, qu'à ceux qui ne savent pas un mot du socialisme scientifique. Il en ressort notamment que la révolution bourgeoise est, dans un certain sens, plus avantageuse au prolétariat qu'à la bourgeoisie[1].

En 1871, il aurait été avantageux pour la bourgeoisie française que la révolution bourgeoise ne fût pas conséquente et complète ; il aurait sans nul doute été avantageux pour elle qu'elle pût établir sa domination à l'abri de certaines institutions « vénérables », comme la monarchie d'Albert de Mun, afin de maintenir la classe opprimée dans le respect de ses maîtres —, d'autant que la Commune venait de montrer qu'une partie importante de la classe ouvrière et de la petite bourgeoisie était décidée à pousser la République démocratique jusqu'à ses conséquences logiques. C'est ce qui explique que beaucoup des fondateurs bourgeois de la République n'étaient que très timidement républicains et auraient préféré une monarchie, si celle-ci leur avait paru capable de garantir efficacement la domination de leur classe. Que la révolution bourgeoise de 1870-1877 ait été conséquente au point de supprimer presque tout vestige féodal des institutions républicaines, ce fut une victoire pour le prolétariat, bien moindre sans doute que celle qu'aurait constitué pour lui le triomphe de la Commune, mais une victoire tout de même, une victoire pour lui, encore plus que pour la bourgeoisie. C'était la condition préalable de tous les progrès sociaux futurs. C'était la preuve que,

> pour rendre le socialisme plus proche, il n'y a pas et il ne peut pas y avoir aujourd'hui d'autre moyen qu'une entière liberté politique, qu'une république démocratique (Lénine).

Le point d'aboutissement logique de la révolution bourgeoise, c'est une république démocratique et sociale. Au fond, Bainville l'avait parfaitement compris. Mais naturellement, dominé par la peur du peuple et la haine du peuple, il le constatait pour le déplorer et concluait à la nécessité d'une restauration monarchique, seule capable de « refouler » et de « contenir » la démocratie. Tout cela est logique.

Beaucoup plus logique que M. Goguel qui invite la classe ouvrière à la fois à prendre le pouvoir et à se détourner des luttes politiques.

Nous sommes persuadés que M. Goguel est animé des meilleures intentions. Mais son livre est empreint d'un bout à l'autre de la plus complète confusion : des réminiscences de Péguy, des fragments de Proudhon, de vagues formules « dirigistes », des bribes de pseudomarxisme mal digéré (il prête à Marx, par exemple, l'idée que le régime capitaliste s'effondrera de lui-même, par le seul jeu des lois économiques !), tout cela révèle des lectures rapides, incomplètes et superficielles.

Quand on a lu *Les partis sous la IIIe République*, on reste plus persuadé que

---

1. Lénine : *Deux tactiques*, Bureau d'éditions, 1932, pp. 46-47.

jamais qu' « il n'y a pas de route royale pour la science ». Avant de prétendre aller « au-delà du marxisme », M. Goguel serait bien inspiré de s'informer de ce qu'est réellement la doctrine de Marx et d'Engels auprès de ses fondateurs et de ses disciples authentiques, et non auprès des « dépasseurs » à la de Man... M. Goguel affirme son désir de voir s'établir en France un régime réellement nouveau. C'est un désir que nous partageons avec lui, mais M. Goguel ne semble pas voir clairement à quelles conditions il est possible de créer un régime réellement nouveau.

Tant qu'ils n'auront pas appris à discerner derrière les phrases, les déclarations et les promesses morales, religieuses, politiques et sociales, les intérêts de telles ou telles classes, les hommes seront toujours en politique, comme ils l'ont toujours été, les dupes naïves des autres et d'eux-mêmes. Les partisans des réformes et améliorations seront toujours dupés par les défenseurs du passé, tant qu'ils n'auront pas compris que toute vieille institution, si barbare et pourrie qu'elle paraisse, est maintenue par les forces de telles ou telles classes dominantes. Et pour briser la résistance de ces classes, il n'y a qu'un moyen : trouver dans la société qui nous entoure, puis éduquer et organiser pour la lutte, les forces qui peuvent — et doivent de par leur situation sociale — balayer le passé et créer du nouveau [1].

Nous soumettons ces paroles de Lénine à l'attention de M. Goguel. Peut-être l'aideront-elles à y voir plus clair en lui-même et dans les autres, et à ne pas être dupe « des autres et de lui-même ».

---

1. Lénine : « Les trois sources et les trois parties intégrantes du Marxisme », mars 1913 (paru dans la revue *Prosvechtchenie*, reproduit dans : *Cahiers du Communisme*, janvier 1946, p. 48).

DAVID ET LES ROMAINS

par Hélène PARMELIN

Il y a deux cents ans que naissait à Paris Louis David. C'était le 30 août 1748. Deux cents ans de lutte contre la routine, l'Académie, la critique, le jury des Salons, l'aveuglement ou la rouerie des marchands ; deux siècles qui ont consolidé la gloire de l'art français et consacré son audace.

On a chanté David mille et mille fois. On a eu raison. Grâce à lui, l'art de peindre a joué dans la Révolution son rôle. Grâce à lui, la peinture a participé de tous ses moyens au bouleversement héroïque. Que David ait plus tard mal tourné, que son audace et sa foi révolutionnaires se soient muées en la seule ambition « de répondre à la confiance dont m'honore notre auguste souverain » ne peut ternir l'éclat d'une œuvre qui a triomphé des faiblesses du peintre, continué à proclamer ce que l'homme démentait, parce qu'elle portait en elle tout le poids d'une révolution ; parce que ce conventionnel ne fut pas révolutionnaire pour le seul fait d'avoir peint le cadavre de Marat dans sa baignoire, celui de Lepelletier de Saint Fargeau dans son lit ou Marie-Antoinette marchant, immobile, vers l'échafaud ; il ne fut pas révolutionnaire seulement pour avoir choisi de peindre, au lieu de nymphes aux pieds roses, les grandes figures de l'antiquité ; mais aussi pour les avoir évoquées à l'aide d'une technique adéquate à leur grandeur, et qui bouleversait toutes les exigences de l'enseignement académique, tous les empâtements des bergeries de salon.

Au moment où paraît David, la peinture française est en train d'épuiser ses trésors. Watteau et Fragonard ont usé toutes ses ressources de beauté mélancolique et gracieuse, Chardin n'est qu'un signe solitaire sur le chemin de l'avenir. Boucher fait la mode. Et la jeunesse concourt pour un prix de Rome qui récompense le conformisme le plus savant (comme celui d'aujourd'hui). Rien qui vienne stimuler une technique malade d'avoir trop servi, et à laquelle la science n'apportera qu'au XIX^e^ siècle l'appui de son épanouissement. Il fallait David l'indomptable pour trouver à la stérilité de son temps un palliatif génial. Ce que le présent lui refuse, le passé le lui propose. La grandeur grecque et la pompe romaine serviront de support à sa révolution. Il s'y rallie tout entier avec une ardeur exaltée.

*
* *

Si, pour le mieux étudier, il est permis de diviser le tableau en deux parties fictives : technique et sujet, l'une évoluant avec la science de son temps, l'autre avec la société, chacune influençant l'autre et toutes deux à leur tour transformées par le génie particulier de l'artiste, l'œuvre de Louis David s'inscrit dans la lignée des peintres modernes avec une singulière précision.

C'est en Italie que David accomplit sa première métamorphose. Winckelman vient d'écrire son *Histoire de l'Art chez les Anciens,* les fouilles sont à la mode, et la grave fantaisie des peintres allemands couche l'image de Goethe dans des paysages antiques. David s'éprend de « beauté », de « perfection », des ruines, de Winckelman, des Grecs et des Romains, et se met à peindre avec une austérité révolutionnaire. Sa

couleur se ternit. Son dessin cherche l'équilibre, la sobriété, la pureté des formes grecques. Il veut faire de ses toiles une réunion de statues, qu'il animera d'une vie à peine perceptible.

Voilà le premier pas accompli. La peinture ne pouvait, sans sombrer dans une complète décadence, continuer à s'empâter et à se dissoudre suivant les exigences des acheteurs de décorations pour alcôves. L' « antique » vient à la rescousse. Cette première révolution dans la peinture ne se situait pas ainsi par hasard. Les idées de noblesse, de grandeur dans la beauté ne naissaient pas en même temps dans les cerveaux allemands, français et italiens par le jeu de pures coïncidences. Et tous les fastes de l' « antique » auraient sombré dans la grandiloquence si le temps de la révolution n'était venu. La noblesse antique sied aux temps qui s'ouvrent. « Les Spartiates, les Athéniens, les Romains, au temps de leur grandeur, sont des « *nations libres, justes, vertueuses* », dira Karl Marx pour expliquer la pensée de Saint Just et Robespierre[1]. L'esprit jacobin va pouvoir inscrire ses symboles dans des formes qui lui conviennent, ignorant qu'il est de l'injuste, de l'oppressive, de l'immorale domination bourgeoise qu'il prépare.

Gorki avait coutume de dire que l' « artiste est le récepteur idéal de son pays, de sa classe ; il est son oreille, son œil, son cœur, il est la voix de son époque »... Dans l'œuvre forcément limitée d'un grand peintre peut gronder la voix énorme de son temps, comme dans un coquillage l'océan. Le Serment des Horaces, en 1785, marque la rencontre de plusieurs volontés. Celle de David : balayer la technique dégénérée à la Boucher, redonner à la peinture en péril une charpente, restituer à l'idée de beauté sa grandeur en lui enlevant sa mièvrerie. Celle de son temps : car voici venir l'heure des héroïsmes. Déjà retentit l'appel à la liberté, appel que les galantes nymphes à la mode ne sauraient transmettre, mais dont les héros de l'antiquité se font aisément les porte-paroles. La nécessité technique des formes antiques se double d'une nécessité sociale. Et David, en qui viennent se fondre tous les courants, s'enthousiasme avec la même ferveur pour l'ordonnance hautaine d'une draperie que pour la mort héroïque du héros qu'elle recouvre.

Au temps de la Renaissance, l'antiquité ressuscitait sous la forme des dieux et des héros de la mythologie, et prêtait ses corps nus et le triomphe de ses apothéoses à la recherche des perspectives et des modelés. Au temps de David, l'antiquité apporte en même temps que son austérité sa gloire inébranlable. Un vent bouleversant souffle sur le monde. L'heure approche. La peinture régénérée emprunte les traits d'Horace. Technique et sujet s'épaulent et se complètent. David sauve la peinture, et le peuple défile devant !

*
* *

La Révolution a triomphé. Les toiles de David désormais connaîtront une destination collective. La Convention, nouvel amateur, va jouer dans la peinture un rôle décisif, en transformant le sujet, qui obligera la technique à se soumettre à ses volontés. L' « antique » a accompli sa tâche, en perçant la muraille des routines. Il a ouvert des voies que David abordera sans peine.

Dès son premier voyage italien avait commencé ce qu'Elie Faure appelait cette « *collaboration entêtée et pénible entre sa nature d'artiste et sa volonté d'esthéticien* ». Il aurait voulu que l'histoire retournât sur ses pas. Mais le visage de l'antiquité ne

1. Œuvres *philosophiques* tome II « la Sainte Famille ». Ch. VI, p. 217. Edit. Costes, 1927.

pouvait suffire à exprimer le siècle vivant. Avec l'aide de son génie et de son temps, le peintre triomphait des excès du théoricien.

Le vieux réalisme français, a écrit André Lhote, veillait en lui, et il n'est pas une disgrâce naturelle que son pinceau ne fixe magnifiquement, comme pour se venger d'avoir été si longtemps réduit en esclavage.

Il a laissé d'admirables portraits, s'abandonnant à sa nature éprise de couleurs hardies, à sa sensibilité. Avec quelle tendresse cet homme, qui voulait éblouir de son intelligence à les représenter les vieux Romains ressuscités, peint le corps charmant du jeune Bara écrasé sur le sol ! Avec quelle maîtrise il dessine le profil de Marie-Antoinette, sa lèvre tendue, son œil baissé sous le bonnet plissé, l'implacable volonté de sa taille maintenue rigide : quelques traits de crayon où tout un monde s'éternise... « Soyons vrai d'abord, beau ensuite », dira-t-il un jour à ses élèves. Désormais la peinture n'a plus rien à craindre. Le temps d'une nouvelle renaissance est venu.

*
* *

Ainsi David soumit l'art dissolu de son temps à cette sévère correction d'où il sortit ayant retrouvé sa grandeur, prêt au contact du monde en mouvement, à s'enrichir de toutes les chaleurs humaines. Mais là ne réside pas encore l'essentiel de sa gloire.

Il a combattu sur tous les fronts de l'art. Il a fait entrer des chefs-d'œuvre dans les musées. Il a dénoncé la fable des Académies, qui « *font*, disait-il, *beaucoup de peintres, mais pas un grand homme* ». Il a révolutionné l'enseignement. Boucher apprenait à ses élèves à « *casser un bras avec élégance* », et les gorgeait de toutes les ficelles du métier. « *J'ai horreur du métier* », disait David aux siens. Et il ajoutait avec un peu d'injustice d'ailleurs : « *Allez l'apprendre chez Girodet. Ici, on n'enseigne que la peinture* »... Il a accompli un chef-d'œuvre, qu'il ne nous sera jamais donné de voir : sa grande fresque révolutionnaire, ce défilé du 10 août 1793, dont les personnages furent le peuple de Paris marchant de la Bastille au Champ de Mars : artisans et intellectuels, noirs et blancs, vieux époux et jeunes enfants, avec des banderoles, le bûcher pour brûler les « hochets de la royauté », les guirlandes, les statues, les urnes, avec ce mélange de pompe à l'antique et de grandeur française qui caractérise David lui-même.

*
* *

Plus tard, il courba le dos devant Napoléon. La destination de ses œuvres changea, le sujet en même temps. La technique se ressentit de ces transformations. Il n'était plus révolutionnaire, en peignant les Sabines, que par l'audace de montrer leurs seins nus. Et il écrivait cette phrase, indice d'un retour en arrière :

Mon intention, en faisant ce tableau, était de peindre les mœurs antiques avec une telle exactitude que les Grecs et les Romains, en voyant mon ouvrage, ne m'eussent pas trouvé étranger à leurs coutumes....

Singulière ambition ! Son tempérament d'artiste ne pouvait heureusement s'empêcher d'adoucir d'aussi absolues exigences.

Le 19 juin 1806, dans une lettre à l'Intendant Général au sujet de quatre commandes de l'empereur, David s'écriait :

Je serai exact à remplir les engagements que j'ai contractés envers Sa Majesté. Je sens trop bien l'importance de pareils ouvrages ! Quel peintre, quel poète fut jamais mieux placé que moi : je me glisserai à la postérité à l'ombre de mes héros...

En quoi il se trompait. C'est à l'ombre du peuple révolutionnaire que la postérité l'a accueilli.

*
* *

Car la vraie grandeur de David est d'avoir donné *à la Révolution* un peintre à sa mesure. Sa grandeur est d'avoir *combattu* en peintre, d'avoir fait *la révolution* en peintre, servi *la révolution* en peintre ; d'avoir entraîné l'art dans le mouvement *révolutionnaire*, d'avoir fait bénéficier un peuple de cet art, et un art de tous les bouleversements mis en œuvre par ce peuple ; et ce faisant, de les avoir l'un et l'autre enrichis.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

LA RECHERCHE COLLECTIVE

par Ernest KAHANE[1]

Des savants parmi les plus éminents redoutent, soit une incapacité congénitale des chercheurs français à s'astreindre à la discipline du travail collectif, soit la stérilité des équipes qui seraient formées en France, soit l'incompatibilité de ces équipes avec le respect scrupuleux de l'originalité individuelle.

Tout en reconnaissant l'efficacité, du point de vue de l'intérêt général, d'une collaboration effective entre les organismes de recherches publics et privés, scientifiques et industriels, Louis de Broglie y voit un obstacle dans l'individualisme, qui fait tort en France aux entreprises collectives. C'est à cet individualisme, dit-il, que nous devons les plus fortes personnalités qui ont fait la gloire de la science française : Descartes, Pascal, d'Alembert, Lavoisier, Laplace, Ampère, Fresnel, Carnot, Pasteur, Henri Poincaré, Pierre Curie, etc.

Il faut reconnaître que le Français a une certaine peine à se plier au travail collectif : or, si les très grandes découvertes scientifiques se feront toujours par des efforts individuels, le progrès scientifique exige aussi de nos jours beaucoup d'efforts collectifs... C'est sans doute là la raison pour laquelle la France, après avoir apporté au monde moderne tant d'admirables découvertes, en a si souvent laissé échapper les fruits, car si, je le répète, les grandes découvertes sont le plus souvent l'œuvre d'un seul, le développement de leurs conséquences et de leurs applications exige généralement la coordination de nombreux efforts.

Il est incontestable que la part essentielle du travail d'invention des grands hommes que cite Louis de Broglie consistait en une activité de caractère purement individuel. Mais la généralisation du travail d'équipe est de date relativement récente ; et les contemporains étrangers de ces savants ne le pratiquaient pas plus qu'eux-mêmes. D'autre part, l'histoire de la science française offre, avec la collaboration fructueuse de Lavoisier et Laplace, l'exemple, sans doute unique, de deux savants de premier ordre élaborant une œuvre commune. Ce n'est peut-être pas, ce n'est sans doute pas par une inaptitude foncière que le travail d'équipe, le travail collectif n'est guère pratiqué en France à l'heure actuelle, mais à cause des conditions particulières dans lesquelles s'y exerce la fonction scientifique.

De Broglie lui-même ne montre-t-il pas qu'à l'époque révolutionnaire, « sous l'impulsion d'hommes comme Lazare Carnot, une véritable collaboration s'établit entre la science pure et la science appliquée », et Condorcet n'avait-il pas déjà observé qu'il est des travaux pour lesquels il faut des moyens vastes et les efforts combinés d'un grand nombre de savants ?

Reconnaître la nécessité impérieuse du travail collectif et croire que ce travail est impraticable en France serait avouer la démission définitive de la France en matière scientifique. Aucun de ceux qui trouvent dans la recherche autre chose que la satisfaction d'un certain dilettantisme ne consentira à souscrire à une pareille conclusion. Si,

---

1. Les pages suivantes sont extraites d'un ouvrage d'Ernest Kahane : *La Recherche scientifique*, qui paraîtra prochainement aux éditions Hier et Aujourd'hui.

comme le croient beaucoup, les conditions modernes de la recherche exigent cette discipline, il est du devoir de chacun de ceux qui participent à l'administration de nos services scientifiques de favoriser par tous les moyens l'éclosion des équipes de recherche.

***

C'est précisément dans le domaine où on s'attendrait le moins à voir prospérer les équipes de chercheurs qu'il s'en est constitué une en France et qu'elle poursuit son activité depuis près de 15 ans. Cette tentative intéressante de travail collectif a été entreprise en 1934 par un groupe de jeunes mathématiciens. Elle a commencé par le projet d'établir un ouvrage didactique mettant au point un mode d'exposition axiomatique et abstrait des mathématiques, procédant du général au particulier. Le choix de cette méthode était imposé par l'objet initial du travail, qui était de donner des fondations solides à tout l'ensemble des mathématiques modernes. Par une modification progressive de sa conception, qui s'est produite au cours des conciliabules de l'équipe, le niveau de l'ouvrage prévu s'est élevé, et son caractère s'est transformé de telle sorte qu'il se présente sous une forme extrêmement condensée qui le rend inaccessible à quiconque n'est pas parmi les spécialistes les plus qualifiés.

Les échanges de vues que nécessitait la rédaction ont amené tout naturellement les auteurs à approfondir certains points de la théorie qu'ils voulaient présenter et à aboutir à des résultats nouveaux. Ils sont partis d'une entreprise de caractère didactique pour aboutir à une forme particulièrement originale de recherche collective. Le travail de rédaction proprement dit n'a pas été conçu lui-même suivant la formule des collaborations habituelles, c'est-à-dire comme la juxtaposition de différents chapitres traités séparément, chacun par un auteur différent. Aucun texte n'est dû à un auteur individuel, ils résultent tous d'échanges mutuels, et sont revus et travaillés par chacun des membres de l'équipe jusqu'à ce que l'accord soit unanime. Ce n'est pas la moindre originalité de ce groupe d'avoir adopté une signature collective, celle du mathématicien fictif « Nicolas Bourbaki », qui jouit d'ores et déjà d'une réputation universelle.

Le groupe « Bourbaki » est actuellement dispersé et poursuit cependant son activité collective [1]. Il n'a pas de structure fixe. Depuis sa constitution, il a perdu quelques-uns de ses éléments, qui ont été pris par d'autres préoccupations, mais il en a acquis de nouveaux. Plusieurs de ses membres sont en Amérique ; la plupart enseignent dans diverses universités françaises. Ils ont un échange de correspondance constant et se réunissent aussi souvent que possible pour des colloques plus ou moins prolongés. Une fois par an, ils forment un véritable congrès et, une dizaine de jours durant, ils travaillent du matin au soir pour confronter leurs conceptions et élaborer la doctrine Bourbaki commune. Il s'agit donc bien d'un véritable travail d'équipe coordonné d'une façon particulièrement étroite et où l'apport individuel de chacun se fond dans le résultat des échanges incessants.

La forme de travail adoptée par l'équipe Bourbaki suppose non seulement l'abnégation de l'esprit individualiste et égoïste par lequel se caractérise généralement l'activité scientifique, mais aussi des sentiments d'intime amitié et une unanimité particulière entre les co-équipiers.

On peut considérer le succès des Bourbaki comme la démonstration paradoxale, dans le domaine où le travail collectif est le plus difficile, de l'aptitude des savants français à l'organisation, à la discipline et à l'esprit d'équipe. On doit y voir un in-

1. Cette collaboration n'empêche nullement chacun des membres du groupe de publier individuellement les résultats de ses recherches personnelles, même si elles sont influencées par ce qu'il a appris au cours du travail commun.

dice favorable, et espérer une généralisation d'où naîtront de fructueux résultats. On peut y voir aussi la préfiguration d'un avenir où le travail scientifique, ayant pris entièrement le caractère collectif, aura cessé d'exacerber l'amour-propre individuel.

*
* *

Peut-être faut-il saluer, dans la signature collective Nicolas Bourbaki, le signe avant-coureur d'une disparition totale de la signature individuelle des travaux scientifiques.

Une pareille perspective semble faire bon marché de la « gloire scientifique ». Effectivement, elle en fait bon marché, dans l'espoir que des mobiles moins étroitement individualistes pourraient être avantageusement substitués à celui-là.

Sans doute la recherche d'une satisfaction d'amour-propre n'est-elle pas le seul mobile du savant qui signe son œuvre. La publication scientifique n'a pas toujours existé, pas plus que la coutume, pour les artistes, de proclamer leur nom et de revendiquer leur originalité. Au début même de l'ère moderne de la recherche, l'habitude en était à ce point étrangère à certains savants, notamment aux mathématiciens, qu'ils traitaient leur travail à la façon dont les joueurs d'échecs traitent encore quelquefois à présent le leur... et ce n'était pas toujours pour se soustraire à l'animosité de l'Eglise.

On perd trop souvent de vue la responsabilité que comporte la signature d'un mémoire scientifique, et la garantie qu'elle fournit au lecteur, pour n'y voir qu'une simple satisfaction d'amour-propre. L'anecdote, que rapporte Joseph Bertrand, d'un différend entre Sainte Claire Deville et Sénarmont, montre bien ces deux aspects.

Sainte Claire Deville venait d'obtenir le silicium cristallisé et croyait qu'il était du système régulier. Sénarmont examine son échantillon et lui trouve les caractères d'un rhomboèdre.

Deville s'incline devant une autorité incontestée ; il communique sa découverte à l'Académie des Sciences, rend compte de ses premières illusions et des judicieuses critiques qui l'y ont fait renoncer. A peine le compte-rendu est-il imprimé qu'il voit accourir Sénarmont très sérieusement mécontent : « Pour qui me prenez-vous ? dit-il. Si je viens dans votre laboratoire, si j'y suis admis à tout voir et à tout manier, croyez-vous que ce soit pour vous imposer un collaborateur et attacher mon nom à vos découvertes ? Je suis très mécontent que vous m'ayiez cité ; si vous recommencez, je n'y reviendrai plus ». A quelques jours de là, on refait l'expérience. Sénarmont examine les cristaux ; il y aperçoit un octaèdre. Le doute n'était plus possible, la nature était prise sur le fait. « Vous aviez raison, dit-il à Sainte-Claire Deville, mes facettes provenaient du groupement de plusieurs cristaux ; j'aurais dû le deviner ; je suis bien aise que vous m'ayiez cité, j'ai ce que je mérite ; ce'a fait mon compte. — Vous reconnaissez donc, lui dit Deville, que loyalement je devais publier l'observation des facettes sous votre nom ? — Eh bien ! oui, répond Sénarmont, vous êtes un brave homme... et moi aussi. »

*
* *

Et à quoi tient-elle, la gloire scientifique ? L'histoire fourmille du récit de découvertes manquées, des mésaventures de savants frustrés de la renommée qu'ils escomptaient par le retard accidentel d'une publication, par la mauvaise volonté ou l'incompréhension d'un « patron ». Le Verrier a connu la célébrité pour avoir donné le 31 août 1846 la solution définitive du problème des anomalies d'Uranus que lui avait posé son maître Arago. Or, un jeune astronome de Cambridge, Adams, avait déjà résolu ce problème à la demande du sien, Airy, auquel il avait fourni, un an avant la fin des travaux de Le Verrier, des résultats presqu'aussi exacts que ceux de ce dernier.

La vérification expérimentale de la théorie de Louis de Broglie fut faite en 1927 par deux physiciens américains, Davisson et Gesmer, qui y furent amenés d'une façon tout empirique, alors que l'un des meilleurs physiciens français, qui l'avait tentée

directement, mais alors qu'il était engagé dans d'autres recherches, n'avait pas encore eu le loisir d'y consacrer des efforts assez persévérants.

La découverte du deutérium a donné lieu elle aussi à des incidents de ce genre. Lombard et Eichner étudiaient à Paris en 1929 la perméabilité du palladium à l'hydrogène. Ils observèrent des différences suivant l'origine du gaz et acquirent la conviction qu'il était formé de plusieurs variétés d'hydrogène. Cette interprétation n'ayant été admise par aucun des professeurs auxquels Lombard et Eichner montrèrent leurs résultats, et les crédits ne leur ayant pas été donnés pour un appareil qui leur aurait permis de pousser plus loin leurs expériences, ils se contentèrent de déposer un pli cacheté le 5 juin 1930. Ce pli ne fut ouvert qu'en 1934, après que la publication de la découverte du deutérium par Urey et ses collaborateurs, en 1932, les eut frustrés de l'avantage moral qu'ils comptaient tirer de leur travail.

Un autre exemple est celui de *l'Origine des Espèces* dont Darwin avait rédigé une esquisse en 1842, qu'il n'avait pas publiée, sur laquelle il travaillait patiemment, et qui se trouvait sensiblement identique à l'essai que Wallace lui envoya en 1856 aux fins de publication : *Sur la tendance des variétés à s'écarter indéfiniment du type original.* Darwin et Wallace se conduisirent tous deux noblement dans cette circonstance, mais combien de fois la rivalité ne tourna-t-elle pas à l'aigre dans le cas de coïncidence, chacune des parties accusant l'autre de plagiat ? La petite histoire nous relate les discussions de Roberval avec Torricelli d'une part, Descartes de l'autre, au sujet de la cycloïde ; les démêlés dramatiques de Newton et de Leibniz au sujet du calcul infinitésimal ; le différend entre Davy et Guy-Lussac, au sujet de l'iode, etc., etc.

Il n'y a lieu de porter en crédit au compte de la culture féroce de l'individualisme qui règne dans la profession scientifique, ni le pitoyable état d'esprit de cachotterie et de soupçon des chercheurs qui ont la phobie du plagiat, ni la mesquinerie des « réclamations de priorité ». Le développement de la recherche collective, le bel exemple de l'équipe Bourbaki, l'atmosphère de participation à l'œuvre commune qui règne dans les laboratoires de l'U.R.S.S. permettent-ils de prévoir le déclin de la vanité comme un des mobiles de la recherche scientifique « désintéressée » ?

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

LA LITTÉRATURE EXPRESSION DE LA SOCIÉTÉ

par Jean LARNAC

BIBLIOGRAPHIE : Hervé BAZIN : *Vipère au poing*, Ed. Bernard Grasset, 1948 ; David SCHEINERT ; *l'Apprentissage inutile*, Ed. Corrêa, 1948 ; Mark PHILIPPI : *Il est plus tard que vous ne pensez* (*Es ist spaeter dass ihr wisst*), trad. de l'allemand par Raymond HENRY, Ed. Albin Michel, 1948 ; Jacques PERRY : le *Testament*, Ed. Corrêa, 1948 ; Claude SERNET : *Mais une île peut-être, un rivage...*, Imprimerie Union, 1948 ; André GEORGE : *Pasteur*, Ed. Albin Michel, 1948 ; Maurice DOMMANGET ; *Un drame politique en* 1848, Ed. les Deux Sirènes, 1948.

Jamais, me semble-t-il, les jeunes écrivains n'ont été aussi nombreux à rechercher le scandale. Henry Miller, Raymond Guérin et consorts ont fait imprimer ce que l'on hésite à dire, même « entre hommes » ; avec un cynisme complaisant, Maurice Sachs nous a décrit par le menu, outre les siens, les vices de quelques notabilités littéraires ou artistiques... Et voici qu'un petit neveu de René Bazin — à ce qu'il paraît — piétine rageusement les images que lui ont laissées sa mère, son père, son illustre grand-oncle. Quel émoi parmi les gens, s'il en est, qui continuent de prendre pour des chefs-d'œuvre *la Terre qui meurt, le Blé qui lève, les Oberlé !* On imagine les descendants de l'académicien restés dans la bonne voie, leurs alliés et leurs amis avec des lèvres pincées, des regards détournés ou levés vers le ciel... Le public non impliqué dans l'aventure, lui, applaudit au jeu de massacre.

D'où vient ce goût du scandale auprès duquel celui qui incitait Hugo à disloquer « ce grand niais d'alexandrin » ou à livrer la bataille d'*Hernani* à grands coups de mots roturiers et de rejets hardis apparaît bien timide ? Faut-il penser que l'animateur du cénacle romantique légua son besoin juvénile de choquer à ceux qui portent, dans l'histoire de nos lettres, le nom de poètes maudits, et que ce goût n'a fait que s'amplifier avec les mouvements littéraires d'après la première guerre mondiale, particulièrement le dadaïsme et le surréalisme ? Faut-il penser que, depuis la Révolution, si vite contrariée, nous sentons le besoin d'achever la démolition des vieux cadres et que, dans l'attente de ce bouleversement, nous applaudissons tous les iconoclastes ? Ou faut-il penser, plus étroitement, que nos jeunes romanciers désirent parvenir le plus vite possible à la célébrité et que, poussés par des éditeurs à la recherche d'un *best seller* et hantés par le spectre de la « crise », ils forcent leur pensée, leurs sentiments, leur langage, de manière à raccrocher le plus grand nombre de clients possible ? La littérature du scandale va de pair avec les enseignes au néon ; elle répond aux mêmes nécessités mercantiles.

Je doute cependant qu'Hervé Bazin ait obéi à une mode ou aux nécessités de la lutte pour la gloire : son récit est aussi acerbe que virulent ; fruit d'une rancune ineffaçable, il apparaît comme une vengeance longtemps recuite, la vengeance de Poil-de-Carotte. Depuis le début de ce siècle, la critique de la famille bourgeoise, singulièrement de la famille bien-pensante, a été faite par maints romanciers : Roger Martin du Gard

et François Mauriac en particulier, dont on pourrait dire qu'ils ont rendu sensible la célèbre formule de Gide : « Familles, je vous hais ! » Mais l'auteur des *Thibault* et son confrère très catholique ont procédé sans rage, ils n'ont dénoncé personne de leur entourage : l'un a réuni des documents avec une patience d'archiviste, l'autre a fait retour sur lui-même et battu sa coulpe devant son Dieu par personne interposée. Tandis qu'Hervé Bazin appelle notre vindicte contre ceux qui l'engendrèrent, ils les cloue au pilori, fouille leurs plaies avec une volupté de tortionnaire. La famille Bazin — je veux dire : la famille Rezeau, car l'auteur du récit a tout de même, par un reste de pudeur, substitué le nom de Rezeau à son patronyme — est vraiment un « nid de vipères » plus horrible que celui où le romancier bordelais nous avait introduits. Chacun y distille son venin avec patience, s'embusque, attend l'occasion de mordre, trouve un plaisir sadique à faire le mal : la mère hait ses fils ; le père tremble devant sa mégère de femme ; les garçons haïssent leur mère jusqu'à tenter de la tuer. Le château de Barbebleue devait être bien agréable, auprès du château des Rezeau-Bazin.

Dès le début du « roman », nous savons à quoi nous en tenir sur la vie qu'on mène en ce manoir. Grâce à un « indult » spécial, on y peut célébrer la messe, même le dimanche, car les Rezeau sont les descendants indirects du grand romancier catholique, pontife de la *Croix*, académicien influent, ayant ses grandes et ses petites entrées à l'Archevêché... Mais je m'en voudrais de ne pas recopier le portrait du personnage :

> Qui ne connaît René Rezeau, ce petit homme moustachu..., ce génie largement répandu dans les distributions de prix des écoles chrétiennes ? Tenez-vous bien et respectez-moi, car c'est mon grand'oncle. Le retour à la terre, le retour à l'Alsace, le retour aux tourelles, le retour à la foi, l'éternel retour ! Non, vous n'avez pas oublié ce programme. C'est lui « la brosse à reluire de la famille », c'est lui le grand homme, né trop tard pour s'engager dans les zouaves pontificaux, mort trop tôt pour connaître les saints triomphes du M.R.P., mais glorieusement à cheval sur tous les grands dadas de l'entre-trois-guerres. C'est lui, commandeur de Saint-Grégoire et signataire d'excellents contrats d'éditions pieuses, qui sut asseoir la renommée des Rezeau jusque dans ce fauteuil de l'Académie française, où il se cala les fesses durant près de trente ans. Et je n'ai point besoin de vous rappeler que sa mort, survenue en 1932, après ce lent martyre de vessie qui lui conféra sa dernière auréole, fut l'occasion d'un grand défilé de bien-pensants consternés, sous une pluie battante de postillons et d'eau bénite (p. 18).

Dépourvu de méchanceté, prenant prétexte de ses recherches entomologiques pour ignorer les tortures infligées par sa femme à ses enfants, le maître du château n'a, pas plus que l'académicien son oncle, trouvé grâce devant le portraitiste :

> Compréhensif et magnanime, tel est le caractère officiel de la plus grande loque que la terre ait portée, de ce *pater familias* incarné dans sa peau de bique pelée et grelottant à l'idée que Folcoche pourrait surprendre notre tête-à-tête.

Folcoche ? demandera-t-on. Oui, il est rare qu'un fils parle de sa mère autrement qu'en disant « maman » ; mais, à la suite d'une scène où elle leur apparut aussi « folle » que « cochonne », les trois fils Rezeau ont surnommé la leur : Folcoche. L'épouvantable mère que cette Folcoche ! Auprès d'elle, la Madame Lepic de Jules Renard, que nous avions prise pour le parangon de la méchanceté maternelle, paraît une quelconque marâtre. La cruauté de la pauvre Mme Lepic à l'égard de son fils trouvait, en effet, quelque excuse dans le manque d'éducation et la difficulté du gagne-pain. Mme Rezeau, elle, appartient à un milieu riche, jouissant de nombreux loisirs ; qui mieux est, elle appartient à une famille où l'on compte des prélats, où l'on fait profession d'enseigner les bonnes mœurs. La méchanceté diabolique, la cruauté de Folcoche ne connaissent pas de bornes. A table, Folcoche pique les mains de ses enfants à coups de fourchette — et jusqu'au sang — pour réprimer la moindre incartade. Folcoche taille elle-même le scion avec lequel le précepteur ecclésiastique doit les fouetter. Folcoche force ses fils à manger du poisson avarié auquel elle-même ne touche pas ; elle

leur refuse du papier hygiénique, ne leur offrant que des pages du *Pèlerin* dont elle leur a fait préalablement découper la croix afin de ne pas souiller l'image du Christ ; elle entretient parmi eux la terreur, pousse le plus jeune à la délation... Son cas relèverait donc de la thérapeutique ? Non, chaque fois que le récit tend à faire passer Folcoche pour une anormale, le fils rebelle rectifie notre jugement : il tient à savourer sa vengeance sans être frustré d'un seul plaisir.

Ne le prenons pas tout à fait pour un Poil-de-Carotte. Celui-ci est un enfant négligé, malheureux et tendre, pour lequel Jules Renard sut émouvoir notre pitié. On n'éprouve jamais de pitié pour Jean, dit Brasse-Bouillon, puîné des trois fils Rezeau, car il clame sa haine dans chacune de ses phrases. C'est volontairement, consciemment, à tête reposée, qu'il a dressé contre sa mère le plus terrible réquisitoire qu'on puisse imaginer. Comment ne pas frémir lorsque, sur l'air des lampions, il entraîne ses deux frères à chanter :

Folcoche
Va crever,
Folcoche...

« La mégère », disent-ils entre eux. Ils lui font boire du poison, la font tomber à l'eau ensuite, et la seule crainte des conséquences leur interdit de persévérer dans le crime. Lorsqu'ils pensent à leur échec, aucun remords ne les envahit, au contraire. Devenu adulte, Brasse-Bouillon regrette de n'avoir pas réussi à tuer sa mère :

Aujourd'hui encore, lorsque j'aperçois sur un flacon pharmaceutique la mention « poison » ou « réservé à l'usage externe », une sorte d'intérêt rétrospectif aiguise mon regard et je songe, sans autre remords que celui d'un mauvais choix, à notre tentative d'assassinat (p. 189).

Parce que Folcoche exige d'eux la piété, les fils s'adonnent avec délices à l'impiété, déposent leurs excréments dans les confessionnaux, éteignent le lamperon dominant l'autel, arrachent les cordes des cloches... Dans l'enfer familial, Folcoche a donné le branle aux méchancetés ; plus ou moins volontairement, chacun l'imite, et particulièrement Brasse-Bouillon, le meneur de jeu de la nouvelle génération. Dans la ressemblance entre celui-ci et sa mère, les psychanalystes ne manqueront pas de trouver matière à dissertations.

Tu gueules toujours contre elle, dit Frédie à son puîné, mais, ma parole ! On dirait que tu ne peux pas t'en passer (p. 156).

Aux dernières pages du récit, Jean Rezeau reconnaît sa dette à l'égard de celle qu'il déteste, et cela fait peser sur *Vipère au poing* le tragique du destin :

Que sont du reste les qualités et surtout les défauts que je ne tienne pas d'elle ? Nous partageons tout, hormis le privilège de la virilité, que le ciel lui a refusé par inadvertance et qu'elle usurpe allègrement. Il n'est aucun sentiment, aucun trait de mon caractère ou de mon visage que je ne puisse retrouver en elle (p. 255).

Victor Hugo, Lamartine ont jadis chanté la tendresse maternelle en des vers qui sont en toutes les mémoires. En face de ces monuments votifs, un peu trop solennels et conventionnels, Hervé Bazin a élevé un horrible monument à la méchanceté maternelle et à la révolte juvénile. Lorsqu'en 1894 parut *Poil-de-Carotte*, le roman souleva toute la critique chargée de conserver intacts les bons sentiments. Qu'eût-elle dit s'il lui avait été donné de lire *Vipère au poing* ? Mais aucun Rezeau d'alors n'eût osé concevoir les sentiments « hors nature » exprimés par Brasse-Bouillon. Le réquisitoire de Jules Renard et celui d'Hervé Bazin sont marqués par le moment historique où ils ont été conçus. Aujourd'hui la bourgeoisie a cessé d'en imposer, même à ses enfants. *Vipère*

au poing sera donc retenu par les historiens comme un document témoignant de la mort des vertus bourgeoises. Mais qu'on ne cherche pas en l'auteur un révolutionnaire. La révolte d'Hervé Bazin contre les siens n'a pas eu d'autre résultat que de lui permettre de s'affirmer selon la méthode traditionnelle qui veut que les fils prennent conscience d'eux-mêmes en se dressant contre ceux qui les élevèrent. Requérant contre sa propre famille, le romancier — le mémorialiste, si l'on veut — a requis contre la famille traditionnaliste, pieuse, attachée à ses châteaux, fière de ses alliances et refoulée peu à peu vers la pauvreté par les nouveaux riches ; seulement, il ne s'est pas élevé jusqu'aux conclusions générales : il a souffert et dénoncé sans apercevoir d'autre refuge que le désespoir. Ce trait l'apparente donc aux nombreux écrivains pessimistes dont la librairie édite les œuvres avec complaisance depuis quelques années, comme si elle voulait faire oublier le magnifique élan de la Résistance et l'enthousiasme de la Libération.

***

On pourrait se demander si, en publiant *l'Apprentissage inutile* après avoir édité *le Sabbat*, les éditions Corrêa n'ont pas conçu le secret désir de développer en nous des sentiments antisémistes. Avec des traits uniquement tirés de ces ouvrages de Maurice Sachs et de David Scheinert, un pamphlétaire ferait le plus cruel portrait du juif occidental d'aujourd'hui.

Il noterait d'abord sa sensualité exacerbée. Que de sperme répandu par le juif d'origine polonaise, Daniel Burger, dont les parents exploitent en Belgique un commerce de rubans ! Un véritable délire sensuel le pousse à frôler les femmes dans les tramways ou sur les trottoirs, à les accoster, à les étreindre :

> J'accostais où je pouvais. Tram. Jambe, cuisse, ventre [...]Ruelle, seuil caché... Baiser. Geste en déclic de la femme. Ça marche. Chuchotements [...] Mêmes mots pleurnichés ou chantonnés. Tête qui se penche sur votre épaule. Corps qui veut être ouvert, étreint, meurtri. Hôtel. Vide. Flaque gluante. Fuite [...] J'accoste, j'enlace, je me colle... (p. 82).

Deuxième trait : la gourmandise, et presque la voracité. Bâfrer et faire l'amour pendant que, dans le monde entier, des énergies se mobilisent pour arracher l'Europe aux occupants nazis : à cela se borne l'idéal de Daniel Burger. Il y a aussi en lui une rage de destruction qui l'apparente aux personnages de l'*Apprenti* et de *Tropique du Capricorne*. « Vous êtes juif », dit à Daniel son professeur de lettres en lui rendant une dissertation, « savez-vous, mon cher, que vous êtes terriblement destructeur ? » Avec logique, l'élève répond : « Il faut détruire pour reconstruire ». Et l'on se prendrait de sympathie pour ce révolutionnaire en puissance, si l'on ne savait que tant d'écrivains, depuis Louis-Ferdinand Céline, ont pris un plaisir sadique à la destruction sans jamais se soucier d'élever une cité neuve sur les décombres. Aux dernières pages de sa confession, Daniel Burger avoue d'ailleurs qu'il s'en tient au plaisir de détruire :

> ...C'était dans ma nature de trouver le défaut de toute chose et de tout être, de mettre le doigt dessus et de pousser. Je trouvais le défaut comme d'autres la clé d'un mot croisé, sans plaisir d'ailleurs. Je tenais ce trait de ma mère. Du prophétisme juif à la petite semaine (p. 228).

Ajoutons à ces traits peu séduisants le goût du marchandage le plus sordide et l'amour de la dispute en famille, de la bataille même, à coups de mots, de poings, de parapluie — nous aurons le portrait du juif selon Burger. « Bandit ! Dictateur ! Boche ! Général de mes fesses ! Sale bourgeois ! Exploiteur ! » crie Daniel à son père qui lui reproche de trop « vadrouiller ». Quand le jeune homme vit avec une chrétienne, la dispute devient homérique entre la mère attachée à ses traditions et le fils libertin :

« Alors, tu nettoies les traces de ta putain, ennemi d'Israël ? Tous les Juifs sont en deuil et tu te vautres avec une femme mariée et, par-dessus le marché, une chrétienne ! Je savais que tu ne valais rien, mais je ne savais pas que tu étais l'abcès de notre famille ».

Et ainsi de suite. La bête en moi se réveilla. J'écumais. Je hurlais. J'insultais ma mère en termes moins orientaux, mais plus directs, brutaux, crasseux ou zoologiques. Mon père, repris par une crise d'ulcère, émettait des rots et haletait (p. 236).

On ne reprochera certes pas à ce roman de manquer de mouvement ni de couleur locale. Mais quel triste témoignage il apporte sur la mentalité d'une jeunesse désaxée, en particulier sur la mentalité de certains juifs, parfaitement indifférents (malgré les collectes) au sort de leurs coreligionnaires torturés dans les plaines de l'est ! Lorsque Daniel s'inscrit à l'Union des Etudiants marxistes, c'est un peu pour s'affirmer, pour sortir de son milieu, c'est surtout pour chahuter. Aussi démissionne-t-il vite. Il n'a pas su découvrir la grandeur du but visé par ses camarades. Farouchement occupé par la recherche des voluptés, il se déclare alors individualiste :

Mon dégoût devant les abus était sincère, mais il me déplaisait de rendre cette révolte conformiste, de l'enregistrer, de la rendre « iste » tout simplement... Je m'engageais où je pouvais, en petit (j'en conviens), mais l'esprit libre (p. 140).

Nous connaissons ce genre d'hommes qui s'engagent où ils peuvent, quand ils peuvent, et toujours « en petit ». Il ne faut guère compter sur eux pour transformer la condition humaine. Aussi les accueille-t-on avec sympathie dans les milieux conservateurs. On admet que le jeune homme intelligent, en proie aux sollicitations des sens et du cœur, jette sa gourme, publie son tourment, son dégoût, sa rage. L'important est que sa révolte reste isolée, qu'elle ne se conjugue pas à celle des autres tourmentés, qu'elle avorte, en somme, et ne cherche pas son exutoire dans l'action sociale. De même que François Mauriac et Hervé Bazin se sont faits les impitoyables analystes de la famille catholique, David Scheinert s'est fait l'impitoyable analyste de la famille juive : il en a souligné les mesquineries, la laideur. Mais, pas plus que le romancier catholique ou le neveu de René Bazin, il ne nous permet de sortir du labyrinthe pestilentiel où il nous a conduit. Encore Mauriac offre-t-il à son lecteur la ressource de la foi ; David Scheinert, lui, n'offre aucune solution. Situé durant la guerre de 1940, son roman nous présente des Juifs fraîchement naturalisés belges et qui croient pouvoir rester indifférents aux souffrances des camps ainsi qu'aux luttes généreuses, des Juifs à leur aise n'ayant souci, dans la pénurie générale, que de manger des victuailles rares, de boire des Portos introuvables, de fumer des cigarettes blondes et des havanes, prêts à se compromettre avec les occupants pour échapper à la persécution, — puis finalement écroués. Par ce dénouement inattendu, David Scheinert a-t-il voulu souligner la méchanceté sans nom des Allemands ou a-t-il voulu appeler l'attention de ses frères de race sur l'absurdité de celui qui prétend vivre à l'écart de la lutte ? Un fait me paraît certain : il a écrit le roman de la veulerie, de la lâcheté, du désespoir.

*
* *

Et c'est une leçon à peine différente que nous trouvons dans le roman de Mark Philippi, *Il est plus tard que vous ne pensez*, fort bien traduit par Raymond Henry. Ici encore un Juif occupe le premier plan, mais un Juif allemand obligé de fuir le régime hitlérien à ses débuts. Dès les premières pages de l'odyssée d'Erwin Berger, nous sommes conquis par le romancier. Transportés en Suède, dans la province des Ostrogoths au sud de Stockholm, nous voyons un piéton, sac au dos, qui va devant lui sous la pluie, cherchant un gîte. Une vieille voiture s'arrête près de lui, un vieil homme l'invite. Chassé du Danemark, chassé de Grande-Bretagne, Erwin Berger a-t-il enfin trouvé le havre ? Ancien instituteur retiré à la campagne, son hôte s'avère très sympa-

thique, il a une fille charmante, franche, saine, joyeuse et grave. L'amour s'éveille... Hélas ! un apatride n'a pas le droit de fonder une famille :

> Des êtres comme moi ne devraient pas aimer... Ils ne font qu'entraîner d'autres existences dans leur existence souterraine, dont l'illégalité sert de cible aux tireurs d'élite attitrés de l'Europe politique... Ah ! que le monde était simple quand il n'y avait pas encore de législation sur les étrangers, pas de passeports, de visas et de permis de séjour, quand les émigrants pouvaient encore partir à leur guise et fonder des empires sur des rivages lointains. Quand aucun amant n'était tenu de sacrifier ses droits à avoir une patrie (p. 217).
>
> Le jour où la validité de votre passeport expirera, dit très simplement le vieil instituteur à Erwin qui vient de lui annoncer son intention d'épouser Ebba, vous ne serez plus un être humain... Et si Ebba devient votre femme, elle perdra, elle aussi, ses bases d'existence et ne sera plus, dans le cas le plus favorable, que tolérée comme vous-même (p. 233).

Que faire ? La lueur d'espoir qui, un temps, avait illuminé Erwin s'éteint. Comme la méchanceté d'un voisin ligue des paysans contre lui, comme la validité du passeport expire, il ne reste au pauvre garçon qu'à prendre le train vers le grand nord et à s'enfoncer dans la neige et la glace, pour toujours.

Littérairement, l'intrigue est valable, émouvante à souhait, soutenue qu'elle est par l'exotisme. Mais, si nous nous plaçons sur le plan historique ou social, nous pouvons dire qu'Erwin aurait pu agir autrement. Dès les premiers pas en exil, il est parti battu. Il professe une philosophie amère, condamne la civilisation mécanique dont l'essor coïncide, croit-il, avec le déclin de la civilisation morale. Comme Daniel Burger, il refuse de s'engager dans un parti et prétend lutter seul contre l'hitlérisme. Intoxiqué par le culte de la liberté individuelle mal entendue, il n'a pas compris la grande leçon qui ressort de l'étude des événements historiques depuis un siècle : les efforts disparates de l'isolé sont voués à l'échec ; seul, le groupement des hommes de bonne volonté en un parti solide peut réussir à imposer la justice. Au cours de plusieurs conversations, parfois dramatiques, le professeur Hagsten, qui habite une propriété voisine, cherche à convaincre Erwin de ces vérités :

> Si diverses que soient les origines intellectuelles des réfugiés socialistes, juifs, démocrates, communistes et catholiques, ils ont du moins un trait commun : une volonté orientée dans le sens antifasciste, n'est-il pas vrai ? Or, un jour, il faudra bien que le moment vienne et que l'heure sonne. Ne quid pereat bonum : unissez-vous (p. 243).

Bien qu'il soit seulement un social-démocrate, le professeur fait, devant son jeune ami, l'apologie du communisme :

> Je ne compte pas le communisme — vous vous en étonnerez peut-être — au nombre des groupements de forces anti-démocratiques, car, en dépit de la crainte qu'il fait régner actuellement et de ses attaches présentes, il offre en fait, une fois qu'auront été nivelées les diverses plates-formes sociales, les éléments d'une *politeia* authentique (p. 259).

Dans le monde durci d'aujourd'hui, où les intérêts exacerbés se défendent par tous les moyens, la contrainte est nécessaire. Que peuvent les démocraties du type traditionnel en face des dictatures, quelle qu'en soit l'apparence : économique ou politique ? Une seule forme de gouvernement paraît viable, et il faut tout faire pour en préparer la venue dans tous les pays — la démocratie nouvelle :

> Les dictatures donnent la puissance sans la liberté ; les démocraties d'ancien modèle la liberté sans la puissance. Or, un Etat ne peut se maintenir que s'il donne la liberté en même temps qu'il possède la puissance (p. 272).

Mais, à quoi bon ces raisonnements où se plaît le vieux Hagsten ! Erwin ne se laissera pas convaincre. Il pense que, « pour la demi-douzaine de générations à venir », le dommage causé aux hommes par la peste brune ne pourra être effacé. Vaincu avant

d'avoir combattu, il fait partie de cette *intelligentsia* dépourvue d'énergie devant l'énorme tâche qui s'impose et dont le professeur dénonce ainsi l'impuissance :

Le monde embrasé paralyse les intellects évolués, « les vieilles couches hyperintellectualisées » dont parle Weber, et développe en eux un état de mort immanente, au lieu de leur rendre en face du danger leur primitive capacité de réaction (p. 269).

***

Le héros de Jacques Perry appartient-il à cette « élite » démissionnaire ? Je le crains fort. *Le Testament* est un roman faux. Lorsqu'un auteur — ou son porte-parole, car beaucoup de romanciers, depuis Chateaubriand, écrivent à la première personne sous le masque d'un être fictif auquel ils prêtent les traits de leur personnalité qu'ils se refusent à prendre en charge — nous prévient qu'il écrit sa confession avant de quitter volontairement la vie, il nous gêne. Est-il sérieux ? on se le demande, tout en sachant qu'à l'ordinaire les désespérés ne se livrent pas à de longues confidences avant d'accomplir le geste fatal. Lorsqu'ils s'y livrent, comme jadis René Crevel dans *les Pieds dans le plat*, c'est qu'ils n'ont pas encore l'intention ferme de disparaître, car l'idée de la mort, lorsqu'elle vous envahit, dévalorise toutes les autres. Aux premières pages de *Testament*, après un bref embarras, on croit donc à l'étude d'un cas psychologique. Puis, vers la fin du récit, il n'est plus question de suicide ; celui qui rédigeait ses dernières volontés n'a plus l'intention de mourir : on s'aperçoit qu'il avait seulement besoin de se délivrer du spectre de sa jeunesse, c'est-à-dire d'une obsession.

Infirme dès l'enfance, le personnage de Jacques Perry fut non seulement rivé à son lit, mais condamné par une mère un peu folle à ne voir personne, à ne pas même découvrir la mer bleue par-delà une fenêtre trop haute et encombrée de fleurs. Lorsqu'un terrible orage l'aura guéri, le paralysé découvrira Marseille du haut de la chambre de réclusion, et ce sera un éblouissement confinant à la terreur. Lorsqu'il aura pris conscience que sa mère est morte dans le lit voisin, lorsqu'il aura été recueilli par un cousin négligent, puis embarqué comme mousse sur un navire où l'on tue, où l'on vole, où l'on se mutine, l'enfant trop tard et trop rapidement initié à la vie sociale sera saisi de dégoût ; à la campagne, puis à l'usine, il ne fera que cultiver son désir de fuir sans retour :

Ma mère ne doit pouvoir être en repos que lorsque je me serai tué comme elle. A mon tour je connaîtrai l'angoisse et, si mon seul descendant est celui que portait Nathalie [la fille d'un paysan chez qui l'adolescent a travaillé] le jour de son mariage [avec un autre que le narrateur], je m'attacherai aux pas de cet enfant paysan, lui soufflerai toutes les complications de la vie et le ferai paraître absurde au sein de son milieu. Peut-être se tuera-t-il à son tour et pourra-t-il alors me délivrer et chercher à transmettre sa maladie...

Je veux me tuer, parce que j'estime froidement avoir toutes les raisons de le faire. Si j'analyse séparément chacune de ces raisons, je crois à ma liberté, mais l'ensemble a été déterminé par les directives successives de ma vie...

De là vient que je puisse à la fois me croire libre et enchaîné, libre à l'intérieur d'une « tranche de vie », lié quant à la succession des hasards qui se rient de ma liberté (p. 239-240).

On reconnaît là les thèmes mis à la mode par l'existentialisme. Comme on reconnaît l'influence de Gide, soit dans la façon de couper la confession par des réflexions sur cette confession, soit dans l'*aura* d'homosexualité où baigne le récit. Non que le héros montre des dispositions à l' « uranisme » : en plusieurs circonstances, il se rebelle au contraire contre les avances dont il est l'objet. Mais les désirs rôdent autour de lui. Cette amitié solide que lui porte le marin Quevilly, nous apprenons finalement qu'elle n'était pas pure de toute sensualité. Cette protection attentive du docteur Calavon qui

arrache le jeune homme à la misère n'était qu'un misérable calcul. Comme beaucoup de jeunes romanciers intoxiqués par de mauvais maîtres, Jacques Perry se plaît à nous montrer la duplicité des hommes, leur lâcheté. La façon dont son héros vole la montre d'un camarade d'équipage, puis dont il laisse accuser quelqu'un d'autre, rappelle peut-être l'anecdote du ruban volé contée par Jean-Jacques Rousseau.. Mais les conclusions de l'auteur du *Testament* sont bien différentes de celles qu'on trouve dans les *Confessions*. Jean-Jacques se frappe la poitrine, exprime ses douloureux remords ; le porte-parole de Jacques Perry exprime sa joie trouble d'avoir été voleur et presque complice d'un meurtre. Marqué par son temps, je devrais dire : pourri par la littérature de son temps, Jacques Perry ne peut se plaire à conter une action « simple, chargée de peu de matière... » comme les aimait Racine ; il s'ennuie lorsqu'il lui faut décrire des êtres normaux, agissant simplement, au contraire :

> Un personnage comme le docteur Maurice Calavon, longtemps indéchiffrable, Quevilly et sa brusque lâcheté, les fous et les demi-fous dont j'ai déjà parlé ne me lassent jamais. Les autres m'apparaissent trop communs et je rejette le plus souvent leurs actes et leurs paroles dans le néant, duquel ils n'auraient jamais dû sortir (p. 284).

*
* *

Le goût du faisandé, du morbide, de la fourberie, de la lâcheté, du désespoir a donc envahi le roman français. Aux insensés qu'il nous présente, aux détraqués en proie à la fièvre, fils dégénérés des héros romantiques, « Va-t'en, fantôme ! » crie Claude Sernet dans un fort beau poème. Le monde est si plein de merveilles pour qui sait les voir :

> Le feu déjà lumière
> Et l'eau, moment de lumière...
> Et la lumière, ainsi qu'un tendre vol d'abeilles...

Sans doute, le poète se laissa-t-il séduire autrefois par les sirènes qui parlent de rêve, d'oubli, de solitude :

> Et la souffrance bonne et la douleur meilleure...
> Je proclamais l'espoir un jeu coupable et lâche

Mais il a su se reprendre, écouter d'autres voix, et maintenant la joie rayonne en lui, pour lui l'univers a repris ses couleurs :

> Tel un retour d'exil, le rouge tonne et flambe
> Le vert bondit, le jaune est l'or d'une aube vierge
> L'espace change et redevient lumière...

A tous ceux qui se délectent de leur solitude, qui ne disposent pas du langage capable de les mettre en commun avec autrui et qui s'abandonnent au vertige du néant, je voudrais faire lire *Mais une île peut-être, un rivage*... L'expérience d'autrui est souvent repoussée. J'imagine pourtant qu'elle peut épargner bien des faux pas, que ce soit celle du poète, celle de Pasteur dont un écrivain catholique, André George, nous a résumé l'enseignement en un ouvrage très nuancé, ou celle de Blanqui dont Maurice Dommanget a mis en valeur la ténacité magnifique dans *Un drame politique en* 1848. Il fait bon se chauffer à la flamme des ardents.

CHRONIQUE CINÉMATOGRAPHIQUE

BILAN 1947-1948

par Pol GAILLARD

III [1]

III. — QUELQUES FILMS DE TOUS LES PAYS

L'invasion américaine est telle sur nos écrans qu'un très petit nombre de films d'autres pays ont pu nous être présentés. De la seule production anglaise nous avons pu voir les œuvres les plus marquantes et elles ne méritent pas, à beaucoup près, les éloges qui leur ont été prodigués. Malgré quelques minutes émouvantes *Huit heures de sursis* de Carol Reed (*Odd man out*) n'est qu'une œuvre menteuse pour le fond et copiée pour la forme [2]. Très inférieur à mon avis aux *Grandes espérances* [3], *Olivier Twist* de David Lean a pour lui le jeu admirable du petit John Howard Davies, mais le film lui-même n'est qu'une caricature pseudo-poétique du roman de Dickens, un mélodrame assez grossier (la satire de la société capitaliste anglaise du dix-neuvième siècle y perd l'essentiel de sa force, elle n'emporte pas la conviction). La prétention stupide constitue la principale caractéristique du *Corridor of Mirrors* de Terence Young. Dans le genre *Emile et les Détectives, A Cor et à Cri* de Crighton vaut par son mouvement et son interprétation, mais le scénario est absurde. Je lui préfère nettement, à tous les points de vue, *Di Pokkers Ungers*, le *Nous les gosses* danois de Bjarne et Astrid Henning-Jensen.

Mis à part les deux Shakespeare de Laurence Olivier dont je compte vous parler dans un prochain article sur les adaptations cinématographiques d'œuvres théâtrales, le seul grand film anglais depuis *Brève Rencontre* [4] est *Je suis un fugitif* de Cavalcanti, film de gangsters sans doute, mais de la valeur de *Scarface*. Tout d'abord l'intrigue et les personnages sont vrais : nous croyons du premier coup, sans hésitation, à cette entreprise de marché noir britannique, à ce gang de brutes et de lâches sauvés seulement de la complète déchéance par je ne sais quel honneur du milieu, à cette ignoble crapule du chef des bandits pourri d'orgueil et de cruauté, à cette honnête bourgeoise rivée à son ivrogne de mari et qui se jette sur la première occasion de le faire tuer, à cet ancien pilote de la R.A.F. surtout (Trevor Howard) qui s'est mis hors la loi par dégoût de la vie civile dans laquelle on n'a pas su lui refaire une place et qui ne vivra que pour la vengeance une fois qu'il aura été trahi... De plus le style de l'œuvre est magnifique : presque à chaque séquence il a cette concision pleine et parfaite qui est le propre de l'œuvre d'art et que nous trouvions si bien en France chez Carné (lorsque celui-ci pouvait tourner)... Le grand metteur en scène brésilien de Londres a retrouvé toute sa maîtrise : souhaitons qu'il puisse se consacrer uniquement à de grands sujets.

---

1. Voir *la Pensée*, nº 19, juillet-août 1948, pp. 109 à 117 et nº 20, septembre-octobre 1948, pp. 103 à 110.
2 et 3. Cf. *la Pensée*, nº 14, septembre-octobre 1947, p. 94.
4. Mais je n'ai pas vu *Heureux Mortels* de Noël Coward et David Lean.

Malgré tous les grands prix qu'il a obtenus un peu partout pour ses magnifiques photographies, le film mexicain de Fernandez et Figueroa, *Enamorada,* m'a semblé, ainsi qu'à de très nombreux spectateurs, beaucoup plus ridicule qu'émouvant. De même, *Le Chemin du Ciel,* d'Alf Sjöberg, et *La Sorcière,* de Hampe Faustman qui nous viennent de Scandinavie, sont beaucoup trop mystiques pour nous émouvoir en dépit de très beaux passages, surtout dans le second [1]. En revanche les Français n'ont pas pu voir encore, malgré le succès de *Païsa* et de *Sciuscia,* ni *Chasse tragique* de Giuseppe de Santis ni *le Soleil se lève encore* d'Aldo Vergano [2]. Ces films auraient trop d'influence ! Quant aux films russes, ils sont toujours pratiquement boycottés ; *Croc-Blanc* [3] de Sgouridi n'a pas été mis en exploitation ; le chef d'œuvre de Logotchine *Une voile au loin* [4] n'a paru sur nos écrans qu'en juillet dernier ; on a projeté quatre jours, puis suspendu, puis repris enfin mais de façon très discrète, et seulement dans sa première partie, l'œuvre de Donskoï sur Gorki [5]. *Amiral Nakhimov,* enfin, de Poudovkine, a disparu si vite de l'affiche que, malade, il m'a été impossible de le voir. Ici encore, le François Chalais de *Carrefour* a manifesté son goût : « *On préfère les films de gangsters, ils sont plus honnêtes* », phrase que vous apprécierez à sa juste valeur en lisant le compte rendu impartial d'Henri Troyat dans la *Bataille,* hebdomadaire cependant plus réactionnaire encore que *Carrefour,* si c'est possible :

> Le film exalte le patriotisme d'un grand pays sans le moindre souci d'anticipation politique...
> Des hommes. Des bateaux. La mer. Et, au centre, le rude visage de Nakhimov, carré, fripé, aux yeux vifs comme des pointes de couteau. On connaissait déjà le prodigieux talent des Russes pour le choix des silhouettes. Poudovkine ne le cède en rien à ses devanciers. Ses canonniers aux faces courtes et abruptes, frustes et sympathiques, sont inoubliables.
> L'opérateur a tiré tout le parti possible du ciel des vagues et des corps humains. Tandis que j'écris ces lignes, j'ai encore devant les yeux le tableau saisissant de l'entrée des navires russes dans la rade de Sinope où se trouve cantonnée la flotte turque prête pour le combat.

Il faudrait citer tout l'article. Je ne retiens que cette appréciation de la mort de Nakhimov :

> Tandis qu'il désigne à un officier subalterne la position ennemie qu'il faudrait bombarder, une balle perdue le frappe à la tempe. Il porte les deux mains à son visage. On l'emporte. C'est tout. Pas d'agonie spectaculaire, avec torsion des lèvres, révulsion des yeux, écume artificielle et gouttes de sueur entre les sourcils. Pas de paroles historiques, prononcées d'une voix caverneuse. Pas de surimpressions solennelles, avec ravons de la gloire, chevaux cabrés, frégates bondissantes ou petites filles des écoles tendant leurs bouquets vers un monument. Rien. Un profil d'homme, très calme, immobile. La foule recueillie devant le palais de l'Amirauté. Et la musique qui s'enfle selon le conseil des vagues.

Le jeune cinéma national des démocraties populaires.

On n'a guère projeté non plus chez nous, cela va sans dire, les œuvres des jeunes démocraties populaires. Car elles auraient prouvé sans conteste que le cinéma national n'étouffe pas du tout les personnalités, comme on le répète sans cesse. *Inondations en*

---

1. Premier film allemand d'après-guerre, les Assassins *sont parmis nous* de Wolfgang Standte qui vient de sortir en France n'a guère de valeur artistique, mais c'est un témoignage essentiel sur la mentalité des Allemands d'aujourd'hui, leur désespoir, leurs efforts de lucidité, leur mauvaise conscience, l'aveuglement qui est encore le leur, leurs tentatives de justification, leur tendance au morbide... C'est un film à voir.

2 et 4. *La Pensée,* nº 14, septembre-octobre 1947, p. 92 et sq.

3. *La Pensée,* nº 9, octobre-novembre-décembre 1946, p. 79.

5. alors qu'il aurait fallu, je crois, projeter partout en un seul film les passages les plus saisissants de cette trilogie admirable, mais trop typiquement russe sans doute pour être accessible tout entière au public français moyen.

Pologne, des opérateurs de la Polska Filmova (dont Forbert), — Grand Prix du Festival de Cannes — et la plus grande partie de *Suite Varsovienne,* de Szczecinski et Forbert encore, comportent des images dont la beauté plastique admirable ne gêne pourtant jamais l'émotion : on ne peut pas oublier ces masses de neige qui fondent sous nos yeux avec une vitesse de torrents, l'effort des glaces impatientes contre tout ce qui les arrête, les ponts qui se brisent lentement et qui sont emportés ... le retour des paysans dans la boue, leur maison à moitié détruite, le soleil qui se lève sur le soc de charrue pour inviter à recommencer les labours ; ou bien, dans la *Suite Varsovienne,* la hideur fantastique des ruines, les tout premiers travaux de déblaiement qu'on accomplit encore avec désespoir, le visage ayant comme perdu toute possibilité de joie, puis la confiance qui renaît peu à peu avec le travail, cependant que les enfants, à côté des maçons, construisent eux aussi des maisons avec leurs cubes ; et l'espoir qui éclate à la fin avec les trois petites filles qui accourent vers nous en sautant à la corde, à la même corde, symboles sains et gracieux de la Pologne renaissante [1]...

La Tchécoslovaquie, elle, a déjà produit un très beau film de long métrage : *la Sirène,* deux fois couronné à Venise pour la mise en scène de Stekly et la musique de Burian, récit d'une grève sanglante à Kladno, en 1889, d'autant plus pathétique et constructif qu'il ne farde absolument rien de la vérité ; on n'a pas peur d'y montrer la misère morale de beaucoup d'ouvriers à côté de leur héroïsme et comment ils se laissent provoquer à piller la riche demeure du capitaliste, facilitant ainsi comme on le voulait la répression atroce : ici encore il est impossible d'oublier certaines images, l'arrêt silencieux des ouvriers par exemple, lorsqu'ils pénètrent dans la grande salle de musique du château : on pense à Griffith. Stekly est incontestablement un grand metteur en scène.

Mais c'est surtout dans le court métrage animé que les Tchèques sont en train, silencieusement, de se tailler une des toutes premières places du cinéma mondial. Déjà *les Animaux et les Brigands, la Révolte des Poupées, et le Merveilleux Rêve de Noël* ont reçu à juste titre les plus belles récompenses de leur catégorie dans les divers festivals internationaux... Pourtant les dernières réalisations des studios de Prague méritent davantage encore l'admiration, je crois. Car, avec des qualités techniques égales et même supérieures à celles des bandes concurrentes américaines (l'Agfa-Color donnant des photos beaucoup plus nettes et des nuances beaucoup plus fines que le Technicolor), elles possèdent en outre l'originalité première et essentielle, celle qui donne sa valeur profonde à une œuvre, je veux dire une inspiration vivante, actuelle, authentiquement humaine...

Le mariage sous la mer est encore très proche des meilleurs Disney (les plus courts). De placides huîtres perlières s'ouvrent avec lenteur dans les profondeurs sous-marines et en chacune d'elles une petite fée se lève qui se met à jongler avec ses perles d'abord, puis avec celles que lui envoient ses voisines. Cela compose un ballet d'une gentillesse délicate qui ravit, et la plupart des autres séquences, en particulier celle de l'offensive des poissons pour délivrer la jeune fiancée captive de la pieuvre noire, prouvent nettement que s'ils l'avaient voulu les dessinateurs tchèques étaient tout à

---

1. Et je ne connaissais pas encore lorsque j'écrivais cet article *la Dernière Etape,* le film de Wanda Jakubowska sur les camps de la mort. Si les scènes à l'infirmerie et les premiers plans nous choquent parfois parce qu'on n'a pas pu évidemment reconstituer la réalité dans toute son horreur et parce que les interprètes du film, fort heureusement, ne sont plus les squelettes vivants de 1944 (à cet égard les documentaires réels que nous avions vus à cette époque étaient beaucoup plus accusateurs), — la plupart des grandes scènes au contraire sont bouleversantes, en particulier celle où les déportées de tous pays, « sélectionnées » par les nazis pour les crématoires, partent dans leurs camions en chantant la *Marseillaise.* C'est un film qu'on ne peut pas voir sans des larmes dans les yeux et de la rage dans le cœur, un film qui fait serrer les poings et qui rend plus forte, plus déterminée en nous notre haine de ce fascisme toujours prêt à renaître si nous relâchons notre vigilance.

fait capables de battre sur son terrain l'auteur des *Silly Symphonies*. Ce n'est pas du tout par impossibilité d'atteindre et dépasser Disney, mais pour ne pas tomber dans son conformisme, pour retrouver le vrai souffle populaire, qu'ils se sont délibérément engagés dans une autre voie, qu'ils sont revenus de la fantaisie au réel.

Et il est frappant de constater que les moins bonnes parties d'*Atome sur le Carrefour*, par exemple, le film de Schrych et Lhotak sur la bombe atomique, sont, malgré leur adresse suggestive, les parties d'imagination (le mauvais savant essaie de fabriquer l'Atome noir d'après la formule 3 et 3 font 9, mais son petit aide corrige la formule et c'est l'atome blanc qui est créé ! le mauvais savant est furieux ; il enferme l'atome blanc, il parvient à créer l'atome noir et la bombe, mais ici encore le petit aide intervient et la bombe tombera sur l'usine du mauvais savant). Excellents, au contraire, sont les épisodes plus proches du réel, comme celui de l'Ile du Pacifique qui doit servir de cible à la première bombe ; et la montée des peuples libres à la fin, toutes races mêlées, tandis que s'édifient les usines qui travaillent désormais pour le véritable progrès, pour le bonheur, est magnifique de force et d'envol. Ici le dessin animé atteint une véritable grandeur.

Le Cadeau, le Tramway et *le Diable à Ressort*, eux, sont inspirés tout entiers de la réalité vécue et ils tiennent d'ailleurs beaucoup de la caricature. Le premier, de Trnka, un peu long malgré des moments très drôles, fait la satire des producteurs de films qui modifient sans cesse les histoires inventées par leurs scénaristes. Le second, de Kandl, est l'évocation allègre de la journée d'un tram de Prague, avec naturellement toutes les mésaventures quotidiennes dont cet honorable moyen de locomotion peut être l'acteur ou le témoin : pour qui connaît un tant soit peu la capitale tchèque, l'effet est irrésistible. Le troisième et le meilleur, de Trnka encore, se passe lui aussi dans les rues de Prague, non plus dessinées cette fois, mais véritablement photographiées comme dans un film ordinaire, et il a pour sujet l'impuissance des S.S. à mater le peuple : même les choses crient contre eux et ils sont obligés d'arrêter non seulement les personnes mais les objets. La caricature, remarquablement soulignée par la musique, est forte et juste... Trnka nous fait assister ensuite à la naissance de Perak, le personnage mythique par lequel les Tchèques, pendant l'occupation, s'amusaient à expliquer tous les attentats contre les Allemands ! C'est un petit ramoneur qui a eu l'idée de mettre sous chacun de ses pieds de puissants ressorts et qui peut ainsi sauter d'un bout à l'autre de la Bohême pour faire dérailler ici, faire sauter là, voler des documents ailleurs, etc... Les S.S. mobilisent contre lui toutes leurs troupes : peine perdue, bien sûr ! Ce sont les S.S. qui seront chassés et Perak pourra reprendre tranquillement son métier de ramoneur.

Rien qu'à ces maigres résumés on sent, je pense, tout ce que ces dessins nous apportent de vraie vie sans rien perdre de leur valeur d'art et de divertissement. Mais le grand peintre Trnka (l'intelligence, la bonté, la simplicité sont inscrites sur son visage) ne s'en est pas tenu là. Il ne photographie plus désormais de simples dessins mais des marionnettes, dont il modifie imperceptiblement la position entre chaque image. Travail minutieux sans doute, mais qui revient cependant moins cher que la multitude de cartons nécessaire pour le moindre dessin animé, et surtout qui donne au film ainsi produit une densité humaine infiniment supérieure. Malgré une certaine obscurité parfois dans la suite des scènes, il y a dans *l'Année Tchèque*, la grande production folklorique de Trnka, une poésie, un pouvoir d'évocation, une beauté de forme, une sympathie fraternelle admirables. Comme le masque dans l'ancienne tragédie grecque, la fixité des visages rend ici certaines images absolument saisissantes, celle des paysans qui adorent dans la nuit de Noël, par exemple, à la fin du premier épisode. Et cela n'empêche nullement la fantaisie la plus charmante lorsque le sujet le comporte : le

spectacle de la baraque de foire dans *la Fête au Village* est de l'invention la plus heureuse, fondée toujours sur le vrai. *L'Année Tchèque* est un magnifique spectacle.

Ainsi, même dans le court métrage animé, ce genre qui semblait artificiel par nature, les Tchèques nous montrent aujourd'hui que le réalisme bien entendu, manié par de vrais talents, est toujours la source la plus fraîche de l'art. Puissent tous les cinéastes et dramaturges du monde entier entendre cette leçon !

IV. — Leçons du bilan.

Ils ne le peuvent toutefois que s'ils sont libres, économiquement et politiquement, c'est une des grandes leçons de ce bilan 1947-48 que nous avons essayé de tracer ici, comme c'était la leçon de la décadence du cinéma sous l'Allemagne hitlérienne et l'Italie fasciste. Les plus beaux films sont aussi les plus vrais, les plus progressistes, nous disait à peu près Jacques Becker dans le texte que je vous citais à la fin de mon dernier article :

> les Etats totalitaires, qui savaient que ces films pouvaient par leur contenu donner au peuple la faculté d'échapper par l'esprit à l'emprise de leur doctrine néfaste, n'hésitèrent pas à mettre tout en œuvre pour empêcher leur projection et se débarrasser, au besoin par la force, des hommes qui pouvaient en réaliser d'analogues chez eux. Mais cette mesure se retourna contre ses auteurs. En voulant asservir le cinéma, ils ne réussirent qu'à le paralyser.

L'Amérique totalitaire de Truman, nous ne l'avons vu que trop clairement, répète aujourd'hui la politique désastreuse de Hitler et de Mussolini. Edward Dmytryk, Albert Maltz sont chassés des studios, William Wyler, Orson Welles, Fritz Lang, John Ford ne peuvent plus tourner que des histoires idiotes, Chaplin est boycotté, etc... Cela regarde avant tout les citoyens américains, direz-vous ? D'accord, mais notre tâche à nous, c'est de protéger fermement notre production nationale, comme le font d'ailleurs en Europe la Grande-Bretagne aussi bien que la Tchécoslovaquie, contre le déluge des navets pourris d'Hollywood.

Notre saison 1947-48 a été désastreuse : les films français ne représentaient plus à certains moments que 12 % des films exploités en France, et notre échec lamentable à Cannes était tout à fait normal, puisque nous ne pouvions y présenter ni un Renoir, ni un Becker, ni un Carné, ni un René Clair, ni un Grémillon, ni un Daquin, ni un Autant Lara, ni un Bresson, ni un Clément, ni un Clouzot, aucun de ces metteurs en scène n'ayant pu tourner chez nous depuis des mois ou des années. Mais déjà, par leur union et leur action, les représentants unanimes de la profession et de très nombreux spectateurs groupés dans le *Comité de défense du Cinéma français* ont arraché la révision des accords Blum-Byrnes, dont tout le monde, même les socialistes, avait bien dû finir par reconnaître qu'ils asphyxiaient de plus en plus notre production.

Les nouveaux accords sans doute comportent encore bien des menaces : nous ne pouvons toujours pas choisir, nous clients, les films que nous importons, [1] et les 8 grands trusts des U.S.A. peuvent très bien nous empêcher de voir en France, du moins en exploitation normale, les films des quelques rares producteurs américains

---

1. L'exploitant qui veut passer actuellement *Diable au Corps*, nous apprend Marcel Lherbier, est obligé de louer en même temps six films américains de second ordre (*Diable au Corps* a été réalisé pour moitié avec des capitaux américains). Lors de sa conférence récente à France-U.R.S.S., le metteur en scène Alexandrov a expliqué que les producteurs d'Hollywood avaient voulu imposer le même système de block booking à la Russie qui désirait, comme c'est largement le droit du client, choisir ses films. Inutile de dire que la Russie a refusé.

indépendants, ceux de Charlie Chaplin par exemple ! De plus la nouvelle taxe de sortie sur les films étrangers doublés a été très abaissée pour ne pas déplaire à Hollywood et elle ne touche absolument pas la très grande masse des films doublés depuis quatre ans qui pèseront encore de long mois sur notre marché (en Angleterre les films étrangers parlant anglais sont frappés d'une taxe sur leurs bénéfices s'élevant à soixante quinze pour cent) ; enfin et surtout les producteurs américains peuvent, sous certaines conditions, utiliser leurs capitaux bloqués pour tourner dans nos studios, c'est-à-dire pour introduire chez nous petit à petit les méthodes et l'esprit d'Hollywood dont nous avons constaté les résultats...

Mais, pour dangereux qu'ils soient, ces nouveaux accords nous permettent au moins de remonter à la surface, de reprendre souffle, de produire de nouveau de grandes œuvres.

...A condition bien entendu que nous sachions, par notre ténacité dans les mois qui viennent, en attendant la création du gouvernement réellement démocratique qui fera enfin une vraie politique du film, obliger nos gouvernements de valets :

1° à surveiller de très près les coproductions franco-américaines pour que nous ne soyons pas asservis petit à petit, par des biais, aux volontés du dollar (même *le Monde* — 30 juin 1948 — devait intituler l'un de ses articles : *Le Cinéma français passera-t-il sous protectorat américain ?*).

2° à réserver les subventions financées par la taxe actuelle aux seuls films de qualité, et non pas, comme c'est le cas aujourd'hui, aux seules productions à succès !

Je le répète : à nous, à nous tous d'imposer cette politique. Ici comme ailleurs l'avenir sera ce que nous le ferons.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

RÉFLEXIONS D'UN VIEIL ARTISTE

A PROPOS DES EXIGENCES DE LA " PHYNANCE " ET A PROPOS DE L'EXPOSITION MARQUET

par Francis JOURDAIN

Avant d'être fusillé par les Américains, ou supprimé par les Allemands au service desquels il s'était mis pendant l'occupation, l'ancien séminariste Maurice Sachs a connu bien des avatars, pratiqué bien des métiers. Il a notamment été plus ou moins marchand de tableaux. Parlant d'un livre peut-être posthume de cet étrange aventurier qu'il dépeint fort justement comme un répugnant personnage dont les dons d'écrivain ne sont guère niables, notre ami Jean Larnac écrivait récemment ici même :

Il faudra bien qu'un jour on étudie de près l'influence de la spéculation mercantile sur le développement de la peinture depuis un demi-siècle : dans quelle mesure la faveur dont jouit tel ou tel artiste dépend-elle de sa valeur propre, dans quelle mesure de la ruse d'un collectionneur ?

Et Larnac de laisser

à Francis Jourdain et à ses confrères le soin de répondre à cette question que nous nous posons constamment en suivant les tractations de Maurice Sachs.

Larnac a raison. Non pas raison de me croire qualifié pour répondre pertinemment à la question qu'il pose, mais raison de la poser. Elle est liée au petit problème que Maublanc et moi avons essayé de débrouiller, nous trouvant d'accord sur bien des points, particulièrement sur l'insuffisance des recherches faites pour préciser les origines sociales de l'art, rendre évidentes les relations qui existent indéniablement entre l'artiste et son milieu, entre l'œuvre et les conditions dans lesquelles elle a été conçue et réalisée, entre la symphonie, le poème, la statue, le tableau et les circonstances de leur création. Les rapports de cause à effet sont en l'espèce, à mon avis, trop subtils, les causes sont trop médiates et les effets trop souvent inattendus pour qu'un observateur scrupuleux puisse se déclarer satisfait de ces explications simplistes et simplifiées qui, tout juste suffisantes à entretenir une sorte de foi mystique, ennemie de l'examen, donc peu sûre de la solidité de ses bases, ne peuvent constituer une irréfutable démonstration. C'est ainsi que la thèse suivant laquelle l'art du bourgeois Cézanne n'est et ne peut être que bourgeois, qu'il est une sécrétion de la bourgeoisie, une image d'une région de l'âme bourgeoise, cette thèse me paraît dériver moins d'une analyse consciencieusement menée que d'un apriorisme un peu systématique et qui ressemble singulièrement à l'acceptation de la Fatalité. D'une vue aussi sommaire ne pourrait-on, en effet, déduire que ce ne sont pas les hommes qui font l'histoire, mais l'histoire qui fait les hommes ? Affirmer que Cézanne n'a pu, puisque bourgeois, concevoir un art radicalement différent de celui que sa classe attendait, c'est, du même coup, nier à Karl Marx la possibilité d'échapper à l'inéluctabilité de la pensée bourgeoise. La pensée de Marx n'est pas proprement bourgeoise. La peinture de Cézanne non plus.

Ayant mis en doute la rigueur des décrets de la Providence, j'ai été amené à me demander s'il n'y aurait pas lieu de réviser, parmi tant d'autres, un de ceux qu'aurait pris, un jour d'atrabile, la dite bonne dame et qui, s'il était vraiment irrévocable, mettrait l'artiste au service avoué ou camouflé de ceux qui le paient ou seraient susceptibles de le payer. Jean Larnac ayant très nettement exposé cette vue, c'est un texte de lui que j'ai pris pour référence et j'ai tenté de démontrer ce qu'il avait, à mon sens, de fallacieux.

Larnac disait :

Depuis des siècles [1], l'art n'est plus une manifestation de la pensée et de la sensibilité offerte à tous avec ingénuité... C'est une activité économique, une industrie engendrant un trafic commercial... Tant que le marché de l'art demeurera ce qu'il est, [les artistes] se trouveront engagés dans les nécessités qui les mènent. Bon gré, mal gré, ils travailleront pour la clientèle qui les fait vivre.

A cet endroit du discours fort cohérent de Larnac, je crois bien avoir entendu le camarade Spartacus réclamer, du fond des âges, la parole pour la contradiction. Je me permets d'insister pour qu'on le laisse exposer son point de vue et nous faire connaître — révérence parler — son état d'âme ; ce serait recourir à une échappatoire que de récuser l'interrupteur sous prétexte qu'il est gladiateur de son état, Numide et, par surcroît, mort depuis plus de deux mille ans. Il court, sur le compte de Spartacus, un certain nombre de canards auxquels il est grand temps de couper les ailes. Et d'abord, Spartacus n'est pas mort. Il se porte très bien, merci. Depuis qu'il a quitté l'arène, il a fait mille et un métiers, notamment celui d'artiste. Il a pris une part active au complot ourdi en France tout le long du XIX^e^ siècle, par à peu près tous les peintres, sculpteurs et assimilés qui méritent d'être considérés comme des vrais de vrais. Grâce à Spartacus, le dit siècle est un des plus féconds qu'il y ait jamais eus.

Je risquerais d'être justement accusé de me cramponner à ma marotte si je dressais la liste de tous ceux dont M. Prudhomme dit qu'ils sont des serpents réchauffés dans le sein de la Bourgeoisie. M. Prud'homme n'a pas seulement le goût des métaphores hardies, il a aussi celui des placements sûrs ; le souci de ses intérêts l'incita donc à surmonter ses répulsions et réviser son esthétique. Ah ! cela n'alla pas tout seul. Il n'en croyait pas ses oreilles, quand il entendait mentionner le prix des œuvres qu'il avait si spirituellement raillées, couvrant leurs auteurs de sarcasmes, voire d'injures grossières. Quand il vit vendre quelques milliers de francs — en attendant qu'ils atteignissent quelques centaines de milliers de francs, puis quelques millions — les Renoir qu'en 1875 il avait courageusement sifflés à l'Hôtel Drouot [2], il crut à une plaisanterie. On ne la lui faisait pas, il savait bien que les meilleures plaisanteries sont les plus courtes, ça ne pouvait durer longtemps... Seize ans plus tard, au même Hôtel, fort de son expérience, il ricanait devant les dessins du jeune Toulouse-Lautrec, adjugés, l'un quatre francs et l'autre, trois. Il continuait à la connaître dans les coins. Non, on ne l'aurait pas avec Lautrec, ni avec Bonnard, Seurat, Signac, Matisse, Vuillard et autres farceurs...

Un jour, il fallut bien se rendre à l'évidence : la *valeur marchande* des farceurs ne cessait de croître, tandis que les idoles brevetées tombaient les unes après les autres dans des oubliettes où personne ne songeait à aller ni les embaumer ni les détrousser. Comment d'ailleurs aurait-on retrouvé leurs traces ? « Signe particulier, néant », disait

---

1. Depuis quand, Larnac ? Cette prétendue rupture, ne serait-ce pas encore un des crimes commis par la satanée Renaissance à laquelle les « artistes » ne pardonnent pas d'avoir, aidée par cet animal de Gutenberg, troublé le silence cruel et majestueux du moyen âge ? Ne nous hâtons pas trop, en raison de l'adage *qui ne dit mot consent*, de déduire de ce silence que l'art des cathédrales était goûté de « tous ». Quelles preuves avons-nous, que la foi, la misère et l'ignorance conféraient aux « ingénus » une sensibilité qui leur rendait l'art aisément accessible ?

2. Et dont aucun n'avait alors *fait* plus de quatre-vingts francs.

leur signalement, et c'est au néant qu'elles étaient rendues. Justice était faite. Il n'y avait plus qu'à oublier le passé et miser sur l'autre tableau, c'est-à-dire sur d'autres tableaux.

***

Justice était-elle faite ?... On peut se le demander. Certes, l'art ne perdait rien à la disparition des Chamarrés, mais l'historien, le sociologue auraient tort de tenir pour absolument négligeable le rôle qu'ont joué ces redoutables imbéciles. Dire qu'ils ne représentent rien est faux. Les reitres de Roybet, les petits pâtissiers de Chocarné-Moreau, les callipyges de Jules Lefebvre, les héros de Detaille, les cardinaux de Vibert et combien de Vierges, de Vénus et de troglodytes portent témoignage d'une sottise qui, pour être internationale, n'en est pas moins très spéciale à la bourgeoisie française ; elle est représentative d'une classe, d'une époque et pour tout dire d'une éthique, dont ni les meules de Monet, ni les pommes de Cézanne ne donnent, il faut en convenir, la moindre idée. La bourgeoisie en question est d'une extrême lâcheté ; aussi n'ose-t-elle avouer quel amour elle garde à ceux dont elle avait fait ses mandataires. Elle les a répudiés et puisqu'en raison d'un phénomène resté pour elle inexplicable, c'est ce qu'elle ne comprend pas qui se vend le plus cher, elle n'a plus confiance que dans ce qu'elle ne comprend pas.

Mais hélas ! l'incompréhension n'est pas un critère. Ce que la bourgeoisie ne comprend pas, il arrive souvent que ce soit fort beau, mais il arrive aussi que ce soit fort laid. La spéculation faisant monter le prix du chef-d'œuvre en même temps que le prix de l'ersatz, comment diable voulez-vous que la phynance distingue du bon tableau, la tartouillade ? En rendant un tardif hommage au grand peintre, elle favorise le tartouilleur. J'ai déjà fait bien des réserves sur le comportement de la Justice ; je n'hésite pas à lui reprocher encore certains gestes désordonnés qui compromettent sa réputation, d'ailleurs surfaite. Ses inconséquences, ses distractions, son étourderie, sa légèreté n'arrangent rien, et on ne sait plus à quel saint se vouer.

Vous avez beau dire, les choses étaient quand même plus simples du temps que, l'œuf coûtant un sou, le Carolus Duran valait quatre cent mille fois plus et un Van Gogh rien du tout. Aujourd'hui que l'œuf vaut selon la saison de vingt à trente francs, le Carolus Duran vaut, en toutes saisons, un sou et le Van Gogh de deux à trois millions, parfois davantage. La Justice aurait-elle donc retrouvé le calme assurant le bon équilibre de ses balances ? En émettant un doute à cet égard, je ne pense pas seulement à l'omelette que rendrait actuellement possible la cession d'un Van Gogh (omelette moindre que celle dont Carolus eût pu s'offrir le régal en se faisant payer en nature le portrait de son coquetier). Je pense aussi aux injustes conséquences de la juste hausse des chefs-d'œuvre hier méprisés. Car un Carolus Duran, je vous concède que ce n'est pas bien beau ; c'est assurément moins beau, beaucoup, *beaucoup* moins beau qu'un Van Gogh, mais pourquoi n'osez-vous pas dire que c'est mieux qu'un Vlaminck, par exemple ?... Parce que cela ferait scandale, tout peintre médiocre bénéficiant du préjugé favorable accordé, je ne dis pas à un certain art, mais à certains aspects, certaines apparences qui, pour un œil peu avisé, constituent une sorte de marque de garantie. Bien entendu, cela est tout à fait inepte, l'excellence d'une œuvre n'étant pas due au « genre » où l'on se croit autorisé à la classer. Le « genre léché » n'est pas, par définition, haïssable ; bien plus léchés que les plus hideux Bonnat, les Terburg sont splendides. Le « genre impressionniste » n'est pas, par définition, admirable ; nous devons à l'impressionnisme des merveilles et des croûtes. Ni la qualité de ces merveilles, ni l'incompréhension à laquelle elles se sont heurtées ne rendent les croûtes moins indigérables.

***

Je m'excuse très sincèrement de l'effroyable banalité de ces redites ; je les crois inévitables lorsqu'il s'agit de préciser les caractères du nouveau conformisme substitué, *en douce*, à l'ancien. Il a, je n'ai pas trop honte de le répéter, le considérable avantage d'être aussi favorable à l'audace que l'académisme de naguère lui était hostile, mais Maublanc a raison de lui voir toutes les autres tares du vieux conformisme et de se méfier « d'un art qui se dit révolutionnaire et qui enrichit trop souvent ses prophètes ».

Nous voici revenus à la question posée par Larnac. Eh bien ! non, la faveur dont jouissent certains peintres ne dépend pas uniquement de leur valeur propre. Il arrive que cette valeur soit nulle et que le peintre bénéficie du préjugé favorable dont nous parlions tout à l'heure. Préjugé favorable à l'audace, disions-nous, mais la conjoncture a rendu impropre ce terme d'*audace ;* il n'est en effet besoin d'aucun courage pour donner satisfaction à un public décidé, comme dit Maublanc, « à se pâmer par conformisme anarchique, devant les théories et les réalisations les plus absurdes, les plus délirantes ». S'il n'y a pas de raisons pour que le succès matériel soit la garantie du talent, il n'y en a pas non plus pour qu'en dépit de tous les exemples que l'on pourrait alléguer, l'insuccès constitue la preuve du génie. Dire au raté : « Tu es un incompris, donc un type dans le genre de Cézanne », cela n'est la plupart du temps qu'un mensonge charitable. Le talent est une chose, le succès en est une autre, et il arrive que l'un et l'autre se rencontrent ; il devient alors bien intéressant d'observer les répercussions du succès financier sur le talent. Je ne dis pas qu'elles soient inexistantes. Bien entendu, quand elle s'exerce, cette influence est déplorable. Les grands artistes ne sont ni des saints ni des héros ; certains résistent mal à la tentation de couvrir le plus possible de ces toiles auxquelles leur signature donne une valeur énorme, mais ce bâclage est rarement le fait d'artistes authentiques. Monet, lorsque la gloire enfin l'enrichit, détruisit des toiles qu'il jugeait manquées et dont il eût cependant tiré une fortune [1]. Trouvant ridiculement excessifs les prix qu'atteignaient très tardivement leurs œuvres, un Renoir, un Bonnard refusaient de s'en défaire.

A quel taux d'ailleurs le prix d'un tableau est-il « déraisonnable ? » La raison n'a ici rien à voir, non plus que l'art. On imagine mal les bases sur lesquelles serait établie la Mercuriale des maîtres, si elle l'était par d'autres que les mercantis. Pourquoi un Rembrandt vaudrait-il vingt millions et non pas trois cents ? Notre propos n'est pas de le chercher, mais plutôt de connaître les concessions que détermine l'espoir du succès. On n'échappe pas à l'impératif de l'argent, affirme Larnac, l'artiste travaille pour qui le paye, l'argent commande seul [2]. J'ai dit que, quant à moi, je ne partageais pas le noir pessimisme que cette soi-disant objectivité dissimule mal. Non seulement je ne crois pas imprescriptible le pouvoir que sanctionne l'argent, non seulement je ne crois pas inévitable cette prétendue obéissance, mais je vais jusqu'à mettre en doute sa *possibilité ;* j'incline à penser que la déterminante du talent est plus souvent qu'on ne dit, sinon un élan révolutionnaire, du moins le désir de participer à une nécessaire évolution,

---

1. Les journaux ont annoncé le 8 novembre dernier que le peintre Rouault venait de « brûler dans les chaudières de l'usine Chapal à Montreuil 315 de ses toiles, dont la valeur globale atteignait au moins 150 millions » et qui, « ne le satisfaisant point, devaient être détruites ».

2. De cette « loi », il faudrait déduire que l'art abstrait qui sévit aujourd'hui, par exemple, était réclamé, souhaité, commandé par la bourgeoisie détentrice de l'argent. Quoique — j'en suis pour ma part convaincu — cette nébuleuse métaphysique soit, en fin d'analyse, profitable à un certain « idéalisme » bourgeois et quelle que soit l'antipathie qu'elle m'inspire, il ne me paraîtrait ni objectif ni honnête de prétendre que cette esthétique est issue de l'argent, qu'elle a été créée à la demande de la bourgeoisie, pour servir ses desseins et satisfaire ses goûts, ou même qu'elle était obscurément attendue soit par les récents admirateurs de Bonnard, soit par les anciens admirateurs d'Alphonse de Neuville.

donc à une transformation, désir faute duquel il n'est guère de force créatrice. Si, comme nous en sommes ici tous convaincus, le milieu agit sur l'artiste, ce n'est pas nécessairement en obtenant son acceptation, c'est bien plus souvent en provoquant son refus.

Les phénomènes de mimétisme ne doivent pas nous faire oublier la réalité des phénomènes de réaction. Dans le génie du plus traditionnaliste des maîtres, on ne chercherait pas en vain le ferment révolutionnaire, celui-ci ne serait-il que dans l'apport personnel, apport qui, même lorsqu'il ne tend qu'au perfectionnement, implique une initiative, partant un commencement d'insoumission. Ce goût de l'aventure peut, bien entendu, n'être pas délibéré, n'être qu'instinctif, mais l'instinct n'est-il pas « une pensée qui s'ignore » ? A défaut de pensée révolutionnaire, l'instinct révolutionnaire guide le grand artiste. Il est sophistique de n'accorder au mot tradition que son sens étymologique de transmission. En fait, la tradition est une transposition. La vie même de la tradition, sa durée et le profit que nous tirons de sa continuité, sont constitués par son perpétuel renouvellement ; sa pérennité est assurée par les modifications qu'elle subit, parfois assez brusquement, parfois — comme dans la vieille Egypte — avec une lenteur qui, même avec le recul des siècles, pourrait faire croire à un arrêt.

Il n'en est rien ; même insensible, l'évolution, tout comme la révolution, est essentiellement une transformation. Si soumis au passé qu'il veuille ou croie être, l'artiste ne continue la tradition que dans la mesure où il se refuse à n'être qu'un organe de transmission ; il y a donc toujours de sa part rébellion, tout au moins désobéissance.

Cette désobéissance est parfois d'une véhémence qui fait scandale ; il arrive aussi qu'elle ait pour corollaire l'insoumission à l'esthétique généralement admise, aux idées dirigeantes, c'est-à-dire aux idées de la classe dirigeante. De cet affront, celle-ci se venge alors par la raillerie, le dédain ou la haine. L'insurgé est frappé d'anathème ; il se voit refuser jusqu'à l'aumône d'un peu de pitié. Encore une fois, cela ne suffit pas à lui conférer le moindre talent ; tout incompris n'est pas génial et tout génie n'est pas incompris. Mais alors qu'on pourrait citer tant d'artistes qui ont dit *non* à l'argent pour n'avoir pas à se mentir à eux-mêmes, j'attends toujours que l'on dresse la liste des vrais grands artistes qui ont cédé à l'argent, j'entends dont l'argent, le manque d'argent, la soif d'argent auraient déterminé l'esthétique ou seulement la manière.

Je ne pense d'ailleurs pas que nous ayons à trop nous extasier devant un comportement dont la dignité est infiniment louable, certes, mais qui n'est pas dictée uniquement par un esprit d'abnégation et n'est, en vérité, pas héroïque. Peut-on en effet parler de sacrifice lorsqu'il y a incapacité ? Le génie n'est pas complaisant, il est tyrannique ; il ne faut pas le confondre avec la virtuosité qui peut, elle, s'accommoder à toutes les sauces, exécuter toutes les commandes, s'adapter à toutes les circonstances. Pour faire une peinture aimable et souriante, il n'eût pas suffi au Greco de décider qu'il allait cesser d'être austère. Watteau eût sans doute fort mal réussi dans le genre mystique s'il s'y était, sur l'ordre de quelque riche dévot, essayé. La généreuse magnificence d'aucun Mécène n'aurait donné à Chardin l'éloquence de Veronèse ou à Lenain l'imagination de Tiepolo, et eût-il voulu chiper la clientèle de son vieil adversaire, Delacroix eût été incapable de « faire » de l'Ingres.

Ma femme de ménage a bien raison de sans cesse répéter qu'on ne fait que ce qu'on peut. Peut-être Michel-Ange lui-même connaissait-il moins bien ses limites que cette brave personne ne connaît les siennes, mais la sagesse des femmes de ménage, quand elle est vraiment la sagesse, vaut aussi pour les Titans.

***

La sagesse... Sans trop m'excuser de cette digression je voudrais maintenant vous parler d'Albert Marquet, de la sagesse d'Albert Marquet. Car en définitive, c'est bien

une impression de sagesse, de force sereine que donnait la splendide, l'émouvante exposition récemment organisée au musée d'Art Moderne, quelque quinze mois après la mort de celui dont, à l'heure où l'on échange sur le réalisme des propos souvent incertains, l'œuvre nous instruit si clairement de ce qu'est, pour un vrai peintre, la réalité plastique.

Je connaissais Marquet depuis quarante ans, quarante ans durant lesquels je l'ai non seulement toujours admiré, mais aussi, avec le plus vif intérêt, regardé vivre. J'ai, je le confesse, le sentiment d'avoir fort peu avancé dans la connaissance que j'aurais aimé avoir du déconcertant petit homme qu'était ce très grand peintre. Peu disert, et point envieux de la prolixité d'autrui, en subissant patiemment les méfaits, indulgent. Rêveur ?... Au vrai, il semblait bien ne poursuivre d'autre rêve que celui de passer inaperçu. Mais ce n'est pas éclairer son personnage que de louer sa modestie. Pour bien connaître Marquet, il eût fallu savoir explorer l'étrange domaine dans lequel il clopinait, supportant avec résignation les effets stupéfiants du climat que je sais. Je veux parler du mal que, faute de précisions cliniques, on baptise timidité. Il en est de mille sortes, mais la variété que le cas Marquet eût permis d'étudier est caractérisée par un repliement sur soi-même qui, s'il ne décourage pas la curiosité de l'observateur, n'en rend pas moins quasi vain son examen.

Marquet n'essayait pas de se libérer par la plainte, c'est-à-dire par l'aveu. Il était soumis à son mal, semblait le ruminer. Les psychologues assurent (mais sont-ils de la partie, ont-ils, au pays de la timidité, vécu la vie des autochtones, ou bien n'ont-ils pas seulement parcouru la contrée en touristes avertis, les yeux sur leur Baedecker ?...), les psychologues assurent que la timidité emprunte les voies détournées, voire les souterrains de la modestie, pour rejoindre l'orgueil où elle est née. Je le crois volontiers, et je n'ignore rien ni des embûches tendues à chaque détour du noir labyrinthe, ni des affres que cause le soupçon de leur présence, ni de l'angoisse dont sont saturées ces ténèbres. Mais je sais aussi que l'hypertrophie de la sensibilité peut revêtir les apparences de l'insensibilité. La pudeur accomplit de ces miracles. Fille de l'orgueil, elle aussi, la pudeur n'est pas seulement la sœur de la timidité ; elle se fait sa complice. Et pour échapper au reproche de dissimulation, il arrive à ces infortunées émules de Gribouille, de cacher leur émoi derrière le masque de l'effronterie.

Marquet ne jouait pas les effrontés, ce qui eût été une façon de nous renseigner. Non, il ne se livrait pas ; et, pas plus qu'il ne livrait son cœur, il ne livrait bataille. Donc, indifférent ? On était parfois tenté de le supposer, mais qui oserait taxer d'insensibilité, l'homme dont la moindre insistance d'un regard affectueux aggravait la gêne au point qu'il semblait souffrir au tréfonds, non plus de son âme, mais de son être physique ?

Si, ayant prospecté le subconscient du grand artiste dissimulé sous la peau d'un falot surnuméraire, les psychanalystes expliquent sa réserve et son hermétisme, si c'est bien l'orgueil que leurs investigations permettent de détecter, il est, cet orgueil, de qualité rare et d'assez bon aloi pour être incompatible avec quelque forme que ce soit de la vanité. Je ne pense pas seulement au noble refus que Marquet opposa à toute offre d'honneurs, ni même à la discrétion de ce refus. Cela est bien, mais il faut dire aussi combien la moindre ostentation lui resta étrangère. Je n'ai, quant à moi, connu personne, absolument personne qui ait, moins que Marquet, cherché à *paraître*. Et je ne dis pas à nous tromper, à faire croire qu'il était ce qu'il n'était pas, mais bien à laisser entendre ce qu'il était, à laisser entrevoir les acquisitions dont, bien plus qu'on ne l'eût supposé, il avait enrichi son esprit.

Méprisait-il donc son prochain au point de n'avoir cure de son sentiment ? Se sentait-il si fort qu'il n'eût besoin d'aucune approbation ? Tant de présomption est, de sa part, invraisemblable ; mais peut-être, incapable de s'évader de sa timidité, avait-il accepté les pires conséquences de cette soumission ; peut-être avait-il renoncé au bénéfice des échanges, renoncé même à les pratiquer.

Prisonnier de sa timidité ? Seul ?... Dans ce cas, souffrait-il de cette incarcération et de cette solitude ? A de telles questions, qui n'hésiterait à répondre ? Mais ce n'est point assez dire que d'assurer que Marquet ne cherchait pas à briller, à séduire. Manifestement, il se souciait peu que l'on mît en doute son intelligence.

N'a-t-il donc rien fait pour qu'on le sût intelligent ? Si : il a peint. L'intelligence dont il témoigne, en n'encombrant pas ses tableaux des démonstrations de son intelligence, en n'exhibant pas celle-ci, en ne la promenant pas comme un ostensoir, cette intelligence-là n'est pas la seule dont il faut vanter le rare mérite. Le tact dont Marquet fait preuve et la réserve dont je le loue, ne sont que vertus négatives, alors que c'est le propre de son talent que d'affirmer ; c'est dans la manière de formuler ces affirmations que réside son intelligence.

On ne saurait dire de ce vériste qu'il peint comme l'oiseau chante et il n'a non plus rien de commun avec le joueur qui risque sa chance sur maints numéros et attend tout du hasard. Marquet ne demande rien au hasard ; toujours ses coups de pinceaux abolissent le hasard. Volontaire. Entêté. Il veut ce qu'il fait, il ne fait que ce qu'il veut, il sait ce qu'il dit, il dit ce qu'il a à dire.

Car voici le miracle : il a suffi à Marquet d'approcher son chevalet pour être débarrassé de son fardeau, guéri de sa paralysie : plus la moindre trace de timidité. Ce peintre est un costaud. Qui est-ce qui commande ici ? Marquet ! Et que ça saute ! Le bougre n'en fait qu'à sa tête. Pas de cris, pas d'histoires. Ni lyrisme, ni fougue. Mais quelle autorité ! Et quelle certitude ! Impossible de s'y tromper, à de tels accents vous avez reconnu la voix d'un maître. Quel sang-froid ! Un sang-froid tel qu'on le dit impitoyable et parfois proche de la cruauté. C'est qu'on n'est guère habitué à entendre parler sur ce ton et cependant avec tant de simplicité.

Simplicité... Entendons-nous ! Je prétends que c'est ici qu'intervient l'intelligence de notre peintre. La vélléité ne saurait expliquer le bonheur de son choix. Car les termes de son propos concis, il les choisit. Et avec une efficacité dont il n'est pas admissible que la réflexion soit absente. Il n'est pas une touche qui ambitionne de copier la vérité, il n'en est pas une qui ne souligne une vérité, pas une qui n'ait une signification ; souvent il s'agit d'un détail que tout autre eût négligé : Marquet s'en est saisi pour curieusement décrire sa grimace ; et ainsi le figurant se voit investi d'un grand premier rôle pour lequel personne ne l'eût cru qualifié. Remarqué par Marquet, l'accessoire est devenu l'essentiel ; la fumée du train, le haquet, le passant ou le réverbère revêtent soudain et tout naturellement un caractère comique ou pathétique si évident que nous nous étonnons d'avoir attendu, pour l'apercevoir, que Marquet soit venu nous le dévoiler.

Nous sommes convaincus. Aucun peintre n'est plus persuasif que Marquet. Il nous impose sa vision, nous subjugue — non par le charme de ses trouvailles, mais par la force de ses assertions. Notre adhésion, nous sentons que nous ne la donnons pas au caprice de quelque bavard bien doué, mais à l'expression réfléchie d'un propos prémédité.

Doué, Marquet l'est plus que quiconque, mais c'est à la maturité de son esprit que nous faisons confiance ; en fait, à son intelligence. Il répudie l'imagination, non l'invention. Il ne cesse d'inventer les signes qu'il utilise à transcrire le vrai.

« Il n'y a qu'une nécessité : la vérité. » Ainsi parlait le vieil Hugo. Ainsi parlerait le moins romantique des peintres, s'il parlait. Il peint. Il dessine. C'est ainsi qu'il nous montre les innombrables ressources de sa faculté d'invention ; car il n'y a qu'invention dans le graphisme de Marquet, rien d'*appris*. Il est sorti indemne de l'École. Après les vaines années passées sous la férule du brave Gustave Moreau, sacristain du Mythe, portier du Rêve, et qui *fait de l'idéal*, comme de moins ineptes font de la fausse-

monnaie, Marquet reste un autodidacte. Il ne doit rien qu'à son intelligence — intelligence des maîtres, intelligence de son métier, intelligence de la rue, de la ville.

La ville... Oh ! il sait tout comme un autre, mieux que beaucoup d'autres, peindre un arbre, le ciel, la mer ; mais un pont, débonnaire pachyderme sur le dos de qui courent mille puces affairées, un quai qui repasse sa leçon d'histoire, une berge frangée de pêcheurs déçus, une vespasienne abandonnée dans le désert caniculaire de l'asphalte..., et des maisons, encore des maisons, toujours des maisons, pailletées de fenêtres au regard triste, des maisons cocassement hérissées de cheminées, murs derrière lesquels il se passe quelque chose, façades dont, dans chaque quartier, l'uniforme est modifié par les mœurs de l'indigène, hautes maisons alignées le long de la chaussée pour voir défiler les enterrements et les cortèges, rôder les solitaires, pousser les champignons-parapluies, tomber la neige et la pluie, s'embrouiller la fourmillière des piétons, ramper les claudicantes roulottes sorties des vieux jours et des vieux contes, s'entre-choquer les camions et les taxis, lutter de vitesse l'ambulance, l'échelle des pompiers, la machine à décerveler et la machine à explorer le temps, le charreton et la motocyclette... voilà, oui, vraiment, voilà la patrie de Marquet. Le drame de la grande ville, personne ne l'a dit comme lui et avec moins de rhétorique.

Même, cette malice que nous aimions naguère voir luire derrière le verre du binocle, il est rare qu'au plus grave de la description, nous n'en retrouvions pas la trace. La grandeur de Marquet ne doit rien à cette solennité qui est à la disposition du premier imbécile venu, défroque élimée comme l'habit de cérémonie loué au décrochez-moi-ça. La grandeur, Marquet la fuirait plutôt et son ironie discrète pourrait bien n'être pas étrangère à son souci de rester toujours à hauteur d'homme.

Pas plus que le petit père Marquet ne s'évade de sa timidité, le grand peintre Marquet ne s'évade du quotidien, de l'émouvant quotidien. C'est le terre-à-terre, l'attention qu'il lui donne, le sentiment, la magnifique compréhension qu'il en a, qui font la grandeur de Marquet. Il lui est si attaché, à ce quotidien, à ce terre-à-terre, qu'il l'absout de tous les crimes dont il est généralement accusé. Combien de tableaux de Marquet ne sont que de beaux plaidoyers en faveur de la banalité ! Ah ! ce n'est pas lui qui ira reprocher à ce kiosque ou à cette grosse dame d'être vulgaire, à cette affiche de déshonorer un coin du Vieux-Paris, à ce poteau télégraphique d'attenter à la sauvage majesté de ce site-unique-au-monde, à cette mécanique de couper les ailes du rêve. Avec tout ce que maudissent les gardiens — les geôliers — de la Beauté, ce sacrilège fait des chefs-d'œuvre. Encore un coup, je ne jurerais pas qu'il n'y mette pas malice. — J'ai sous les yeux un de ses très jolis croquis africains, fait, celui-ci, en attendant le train sur un quai de gare : le soin n'est-il pas tendancieux, avec lequel sont dessinées les lettres de la pancarte ? CARTHAGE. Ce mot contient des possibilités d'évasion soudain abolies par le sourire en coin du gouailleur. Voilà bien de ses coups ! « Il le fait exprès » dit, vexé, le professionnel de l'Evasion. Inutile de le nier, Marquet le fait exprès.

Il aime la saveur des nourritures terrestres. Il fait penser à Jules Renard qui, refusant le rêve, était cependant poète. Certes, comme Renard, Marquet est un prosateur, mais parce qu'il aime suivre des yeux l'arabesque que la fumée du remorqueur trace dans le brouillard, il ne cesse pas pour autant d'aimer « la mobile architecture des nuages ».

Marquet a hanté tous les ports. « *Un port est un séjour charmant pour une âme fatiguée des luttes de la vie* » ; oui, et aussi pour le témoin passionné des luttes que suscite cette vie, pour l'amoureux de la vie que créent ces luttes. Il n'est pas d'entrepôts chagrins, de docks ingrats, de maussades bassins de radoub, pas de quais tumultueux, d'élévateurs, de ponts transbordeurs, pas de paquebots, de rafiots ou de cuirassés, pas de vergues ou de manches à air, pas de cheminées empanachées que Marquet n'ait contemplés avec un souci d'objectivité qui ne laisse place à aucune sentimentalité

trop facilement « littéraire » et décourage toute glose. De ce décor qui lui est familier, dont il sait pertinemment ce qui fait de lui un témoignage du temps présent, Marquet n'éprouve jamais le besoin d'exalter le pathétique certain. Pas plus que la romance, l'emphase ne le séduit ; mais en peignant le débarcadère désert, le ponton délaissé, la charpente métallique qui enjambe le canal, ou la grue anonyme et trépidante qui vide les flancs du navire, Marquet est toujours humain. Humain, comme sait l'être Chardin quand il portraicture une fontaine de cuivre, prouvant ainsi que l'homme peut se confesser sans avoir recours à l'évocation de son propre visage.

Pas plus que Chardin, Marquet ne s'en va crier sur les toits : « Comme je suis humain ! » Eh ! on le voit bien ! Les tableaux de Marquet ne sont ni des proclamations, ni des démonstrations.

Si Marquet ne clame ni démontre, il vous a une façon de *montrer* les choses qui, véritablement, vous les révèle. Il arrive que le sang-froid de Marquet soit terrible et son assurance déconcertante. Certes, nous avons raison de tenir l'inquiétude pour féconde, mais ne sommes-nous pas trop enclins à prendre pour honnête inquiétude ce qui, dans les prêches de maint sot prétentieux, est seulement misérable indigence et nébulosité ridicule ? Il n'en est pas moins vrai que la quiétude de Marquet le laconique, parfois nous inquiète.

Notre trouble n'est pas moins significatif de notre époque que ne l'est le caractère exceptionnel de cette ferme gravité, de cette tranquille aisance. En d'autres temps, on n'hésiterait pas à l'appeler maîtrise.

CHRONIQUE POLITIQUE

LA FRANCE A L'HEURE D'UN CHOIX

par Georges COGNIOT

« Les délégués » de Boris Taslitzky au Salon d'Automne, — formes massives, visages décidés, mains crispées sur de pesants outils, — sont le symbole de toute la classe ouvrière de France.

Comme eux, serrant les rangs, solidement campée, elle fait barrage devant la réaction nationale et internationale avec une force toujours plus grande, qui éclate dans la grève de titans de mineurs, en lutte pour leur pain.

Trois caractères du mouvement social.

De cette force, la grève nationale du 24 septembre a déjà été une manifestation sans précédent depuis la Libération. L'éditorialiste d'un journal aussi réactionnaire que *Paris-Presse* a dû écrire en date du 1er octobre : « Il faut bien reconnaître que l'offensive dirigée tant contre le régime politique (le régime du parti américain — G.C.) que contre le capitalisme *n'a cessé de marquer des points depuis de nombreux mois* ». Ce journaliste n'a oublié qu'une chose : les revendications économiques qui sont dictées aux travailleurs par la diète de famine qu'on leur fait subir. Mais, en son fond, sa constatation est juste. Il est exact que l'énergie et l'esprit combatif de la classe ouvrière se développent sans arrêt.

On en trouve une confirmation supplémentaire dans toutes les élections partielles récentes. A Romilly-sur-Seine, le 26 septembre, au renouvellement du conseil municipal, la liste communiste a obtenu 48 % des voix au lieu de 40 % en octobre 1947 ; la liste socialiste, 15 % au lieu de 20 %, la liste R.P.F. 37 % au lieu de 40 %. On comprend pourquoi la réaction craint le suffrage universel ! Elle a de bonnes raisons, en vérité, de faire faire la réélection du Conseil de la république par un mode de scrutin totalement injuste qui compte la voix de certains Français comme équivalente à quatre voix de certains autres, — pour s'en tenir à l'appréciation modérée de M. Etienne Gilson —, et d'ajourner les élections cantonales...

En second lieu, la situation est caractérisée par l'action commune de tous les travailleurs. Le 24 septembre par exemple, la solidarité totale a été réalisée dans la lutte, le mouvement s'est déroulé aux cris de « Vive l'unité de la classe ouvrière », et ainsi cette journée a constitué une défaite écrasante des ennemis du peuple. Depuis, la cohésion s'est maintenue et consolidée. Dans le mouvement héroïque des mineurs, au combat contre la misère, contre le mépris de la vie humaine et pour l'extension des droits des délégués [1], contre les décrets Lacoste justifiant les congédiements arbitraires,

1. 90 mineurs sont morts par accident depuis le 1er janvier 1948 dans le seul bassin du Nord et du Pas-de-Calais : tel est le résultat des nouvelles méthodes de mépris de la vie humaine instaurées sur l'ordre du ministre socialiste Lacoste.

l'unité est le gage de la victoire. Les dirigeants des groupements syndicaux dissidents avaient limité la grève à 48 heures : leurs adhérents ont répondu par le coude à coude jusqu'au bout.

Sur le terrain politique, le nouveau Parti socialiste unitaire qui s'est constitué le 26 septembre se place, d'après son programme, aux côtés du Parti Communiste et lutte pour l'unité ouvrière.

Pour tout syndiqué de bon sens, une question ne peut manquer désormais de se poser : du moment que les revendications sont les mêmes, du moment que les actions sont communes, quelle peut bien être la justification de la scission syndicale ? Il est clair — et cela s'applique aussi au mouvement syndical de l'Enseignement — qu'aucune justification avouable ne peut plus être apportée et que l'explication de la scission doit être cherchée dans les préoccupations partisanes de certains et surtout dans l'influence puissante des intérêts capitalistes qui aspirent à la domination de notre pays.

Précisément la troisième caractéristique du mouvement est la liaison indissoluble dont il témoigne, entre les revendications corporatives et économiques d'une part, les grands intérêts nationaux d'autre part. L'augmentation de 15 % accordée par le gouvernement à la veille même de la grève du 24 septembre [1] n'a constitué qu'une minime réparation du préjudice causé à la classe ouvrière, aux intellectuels, à tous les travailleurs par la politique délibérée d'inflation et de relèvement des prix. Comme le Bureau de la C.G.T. l'a déclaré le 25 septembre, « le coût de la vie ayant augmenté de 36 % depuis 1947, le rétablissement du pouvoir d'achat exige que les salaires soient augmentés d'un pourcentage égal ». La C.G.T. mobilise les travailleurs pour l'échelle mobile ; elle les appelle à lutter pour la revision immédiate des zones de salaire qui ne correspondent plus à rien dès lors que la vie est aussi chère en province qu'à Paris.

Le Bureau de la C.G.T. a été bon prophète en prédisant, ce même jour, que, loin d'être simplement insuffisante en quantité, l'augmentation des salaires allait être réduite à néant, se transformer en « un paravent destiné à masquer de nouvelles et considérables hausses de prix, *prévues depuis longtemps déjà par les gouvernants* ».

En effet, depuis l'allocation des 15 %, le gouvernement a relevé les prix de 25 % pour le gaz d'éclairage, 22,5 % pour le charbon, 19,5 % pour le courant électrique. L'acier et les transports sont lourdement majorés. Les augmentations des produits de base se répercuteront certainement sur tous les prix.

Si, au mois de juin, le salaire du manœuvre ordinaire de l'industrie parisienne des métaux était par rapport à 1938 à l'indice 728 tandis que l'indice des prix de détail était à 1529 et celui des prix de gros à 1691, cet écart monstrueux n'a fait que s'aggraver au cours de l'été.

***

N'est-ce pas un fait capital que le mouvement en sens inverse des prix dans les pays capitalistes et dans les pays de démocratie populaire, à plus forte raison dans l'Union Soviétique ?

Aux Etats-Unis eux-mêmes, on ne peut pas acheter avec un dollar la moitié des produits alimentaires qu'on achetait avant la guerre. Les chaussures ont doublé de prix depuis 1939, les automobiles aussi. La maison-standard pour un ménage se vend aujourd'hui 11.035 dollars, au lieu de 4.599 en 1939. Or *l'augmentation continue sans*

1. Cette augmentation a été accordée alors que, dans sa déclaration ministérielle, Queuille avait solennellement condamné, avec l'appui de sa majorité entière, socialistes compris, tout relèvement de salaires quelconque. Les grèves l'ont fait changer d'avis, lui et ses amis...

arrêt. Les salaires restent loin derrière : d'après les *Economic Notes,* l'augmentation des prix rapporte aux industriels sept fois plus que ne leur coûte le relèvement de salaire « correspondant ». Le *New York Times* du 15 juin estime qu'un quart des familles américaines ont dépensé l'an dernier plus qu'elles n'ont gagné, soit qu'elles aient liquidé leurs épargnes, soit qu'elles aient été obligées d'acheter à crédit. Le salaire moyen effectif a été en 1947 de 2.652 dollars. Or le bureau de Statistique Ouvrière compte qu'il fallait en ville au moins 3.535 dollars pour une famille de quatre personnes. C'est ce qui explique que, pour la première fois dans l'histoire des Etats-Unis, le nombre des femmes mariées qui travaillent a été supérieur au nombre des femmes célibataires ayant un emploi.

D'après le Bureau fédéral des Réserves, 28.980.000 familles, soit 69 %, n'ont pas gagné en 1947 plus de 2.000 dollars ; 13 % des familles ont gagné moins de 1.000 dollars. Les ministres du Commerce et de l'Industrie ont été obligés de reconnaître que le salaire hebdomadaire moyen est tombé en avril de cette année à 51,51 dollars contre 52,7 en mars. Le niveau d'exploitation se relève sans cesse.

Que voyons-nous cependant dans les pays de démocratie populaire ? En Roumanie, par exemple, on a appliqué à la date du 1er octobre une réduction des prix allant de 20 à 30 % dans l'habillement, de 20 à 40 % dans l'alimentation, de 20 à 50 % dans la chaussure. Le kilo de bœuf est descendu de 116 lei à 70, le kilo de sucre de 70 lei à 56, le kilo de pâtes de 57 lei à 40. Une chemise d'homme, qui valait jusque là 299 lei, est tombée à 254.

Les causes de la réduction des prix dans les pays de démocratie populaire sont bien connues : il faut d'abord citer les réformes monétaires qui ont définitivement stabilisé une devise indépendante de toute spéculation internationale ; puis la nationalisation des principales industries, des banques et des transports qui — par la suppression du sabotage des trusts, l'unité de direction et de plan, l'utilisation économique maxima — a créé des conditions nouvelles pour l'essor de la production et permis en particulier d'envisager le ré-outillage par le développement résolu de l'industrie lourde ; enfin, un grand rôle est joué par les efforts des travailleurs qui, conscients d'être les maîtres de leurs destins, font baisser les frais de production industriels, élèvent la productivité, aident les paysans, bénéficiaires de la réforme agraire, à augmenter le rendement grâce à la mécanisation commençante de la culture et aux premiers éléments d'organisation du travail coopératif.

Les causes de l'augmentation des prix dans les pays capitalistes ne sont pas moins connues. Aux Etats-Unis, elle satisfait la rapacité des trusts. Leurs profits sont passés, impôts déduits, de 5,9 milliards de dollars en 1939 à 17,4 en 1947 ; dans le premier trimestre de 1948, ils sont cinq fois plus élevés, ou peu s'en faut, que dans le premier trimestre des années 1935-39. On s'attend à ce que les 17,4 milliards raflés en 1947 augmentent de 26 % en 1948.

Dans les pays du Plan Marshall, les impérialistes américains ont un intérêt direct à l'inflation, parce que la dévaluation de la monnaie des Etats vassalisés rend moins onéreuse, pour celui qui paie en dollars, l'acquisition des richesses minières, des actions industrielles, des moyens de transport, etc. Songeons à la mainmise américaine, ou aux projets de mainmise, sur le Maroc et sur d'autres parties de l'Union Française.

Les trusts américains couvrent la politique méthodique de hausse des prix industriels qui assure aux capitalistes français des bénéfices d'inflation exceptionnels : la société Simca annonce plus de 3 milliards de chiffres d'affaires pendant le premier semestre 1948 contre 2 milliards pour toute l'année 1947 ; Schneider, un milliard par mois cette année contre 525 millions en juillet 1947 ; la société « Au Planteur de Caïffa », 800 millions pour le premier semestre 1948 contre 1200 millions pour tout l'exercice 1947.

Cependant, les banquiers de Wall Street n'entendent pas moins paralyser des secteurs entiers de l'industrie française. Il s'agit pour eux d'exporter chez nous la crise économique qui frappe à leur porte et dont ils n'ont retardé l'échéance qu'en établissant en temps de paix une super-économie de guerre, en engouffrant le revenu national du pays dans la production d'armements pour le plus grand profit des magnats de l'industrie lourde. La catastrophe économique et financière de la France, de l'Italie, de la Belgique, etc., le chômage dans ces pays [1], la fermeture ou le sabotage de leurs usines d'aviation [2] et d'automobiles, de leurs studios de cinéma, le freinage de toutes leurs productions essentielles, autant de palliatifs des maux qui menacent les milliardaires américains. La France ne produit pour chaque mois de 1948 que 4.300.000 tonnes de charbon, 595.000 tonnes d'acier brut, 427.000 tonnes de ciment : en 1929, les chiffres correspondants étaient respectivement de 4.550.000, 810.000 et 520.000 tonnes. Les allocations au titre du Plan Marshall excluent tout ré-outillage sérieux des Etats « bénéficiaires », tout rééquipement de leurs moyens de production.

La même soif d'expansion conduit les candidats à la domination du monde à imposer aux Etats assujettis d'énormes budgets de la guerre, comme le nôtre, qui ruinent toute chance d'équilibre financier et économique. L'Amérique ordonne à ses vassaux d'instaurer contre la classe ouvrière, l'ennemi n° 1 du capital, un régime de violence policière qui détruit l'élan indispensable à toute renaissance économique ; elle leur commande d'écarter les Partis Communistes des gouvernements, contrairement à la plus élémentaire des démocraties — même là où ces partis représentent au Parlement un citoyen sur trois, comme c'est le cas en France — ; politique qui n'est vraiment pas de nature à favoriser l'unité morale des nations et la concentration des efforts, mais vise au contraire à les affaiblir face aux conquérants impérialistes.

Telles sont les raisons pour lesquelles, *par la force des choses,* la lutte de la classe ouvrière pour imposer le respect de ses besoins quotidiens, pour faire aboutir ses revendications économiques se confond avec l'œuvre de redressement du pays par la reconquête de l'indépendance nationale. Quand les mineurs engagent le combat contre les licenciements et le malthusianisme économique, ce combat corporatif est en même temps un épisode de la bataille générale pour la sauvegarde du patrimoine du pays. La grande indication du marxisme sur l'identification de la classe ouvrière et de la nation à l'époque contemporaine se vérifie directement à l'épreuve de la réalité quotidienne.

La crise politique de l'été.

Toute la crise politique qui dure en France depuis le début de l'été n'a qu'une raison : le fait que les cercles dirigeants au service de l'impérialisme américain s'obstinent à faire une politique contraire aux intérêts de la classe ouvrière et du peuple et qu'en agissant ainsi, ils se heurtent à une opposition grandissante des masses. De là, le malaise où ils se débattaient en juillet et où ils se débattent toujours en octobre.

Les masses réalisent chaque jour davantage l'unité d'action, leur poussée se fait de plus en plus sentir, la lutte des classes s'aggrave, la cadence de la vie politique s'accélère, la prétendue « troisième force » avec son combat soi-disant sur les deux fronts —

---

1. Nombre des « chômeurs secourus » en France : 14.609 au 1er juillet 1948, contre 7.698 au 1er janvier. Les « demandes de travail non satisfaites » passent dans la même période de 58.258 à 72.963. Pour la première fois depuis la Libération, on voit donc apparaître l'armée industrielle de réserve, et cela malgré le renvoi des prisonniers allemands.

2. A l'usine SNECMA, anct. *Gnome et Rhône*, la seule grande usine française de moteurs d'avions, la production des moteurs en milliers de C.V. tombe de la moyenne de 92 pour cinq mois de 1947 à la moyenne de 58 pour cinq mois de 1948.

contre le gaullisme et contre les communistes — se démasque comme un outil de la réaction, elle en impose de moins en moins aux ouvriers socialistes : qui s'étonnerait dans ces conditions que les gouvernements anti-populaires voient, l'un après l'autre, leurs bases se rétrécir et qu'ils s'effritent en quelques semaines lorsqu'ils ne succombent pas en quelques heures ? Ainsi que le *New-York Herald Tribune* a dû l'avouer le 8 septembre, c'est le mécontentement des travailleurs qui les renversé.

La répétition et la durée des crises ministérielles dans la période d'été, ce véritable feu d'artifice des gouvernements, montrent bien que la question posée n'est pas celle d'un remaniement gouvernemental ordinaire. Il s'agit d'une profonde crise politique que la France traverse.

***

Comme les choses ont changé en l'espace de quelques mois !

En mai 1947, lorsqu'elle eut écarté les communistes du gouvernement sur l'ordre des milliardaires bellicistes d'Amérique, la « troisième force » célébra sa victoire sur les ruines de la souveraineté et de l'indépendance françaises ; elle jubila sans pudeur en proclamant, en cette extinction de la liberté nationale, son triomphe partisan.

En réalité, sous le masque des formations dites du centre, c'était la réaction, regroupée derrière de Gaulle, qui tirait la couverture à elle, qui essayait de ramener la vie politique à son ancien cours, sur les voies de Munich, de la drôle de guerre, de l'asservissement de la France à quelque gendarme étranger protégeant les coffres-forts. De Gaulle couvrait Vichy.

Dans toutes les questions essentielles, avant tout sur chaque problème de politique extérieure, un accord unanime régnait, — pour appliquer les solutions les plus réactionnaires, — des socialistes aux gaullistes.

Nouvelle explosion d'allégresse, nouvelles affirmations d'unanimité de tous les partis anti-communistes au lendemain des grèves de novembre-décembre. Tous spéculaient alors, comme de Gaulle, sur la guerre d'agression antisoviétique à bref délai ; ils escomptaient une répression féroce, des circonstances difficiles pour le mouvement ouvrier, et les responsables de la scission de la C.G.T. rêvaient déjà dans le secret de leur cœur de l'emprisonnement des dirigeants syndicaux restés fidèles à la classe ouvrière et de la mise dans l'illégalité des syndicats de lutte de classe. Le deuxième cabinet de la « troisième force », le cabinet Robert Schuman, obtenait à cette date dans l'Assemblée les majorités les plus compactes : 412 voix contre 183 lors de l'investiture et 322 voix contre 186 lors du vote relatif à son programme gouvernemental.

Qu'est-il donc arrivé dans l'intervalle ? Pourquoi les majorités ont-elles fondu ?

A l'échelle internationale, l'Union Soviétique, champion résolu de la paix, a énormément grandi encore en puissance et en prestige. Dans toute l'affaire de Berlin, elle n'a pas seulement fait la preuve de son bon droit — le droit à contrôler les communications des zones occidentales avec Berlin dès lors que l'occupant de ces zones a opéré une réforme monétaire unilatérale calculée pour introduire, par Berlin, le désordre et le gâchis dans la zone soviétique ; — elle a fait la preuve de sa fermeté et de sa calme résolution. C'est pourquoi les rodomontades américaines comme celle de ce recteur de l'Université de Syracuse déclarant fin septembre à ses étudiants que la guerre doit venir aussi sûrement que la nuit va tomber, ne sont que de ridicules vantardises, bonnes à effrayer tout juste les gens aux nerfs malades.

Même des journaux tels que *Combat* ont reconnu le désarroi lamentable où se trouvent, à Berlin, ceux qui avaient voulu tenter l'épreuve de force ; il a parlé d'occasion manquée qui ne se rattrapera pas et de la présomption du général Cláy comme créa-

teur de l'Etat d'Allemagne occidentale ; il a montré le général Marshall cherchant vainement à colorer d'un prétexte la faiblesse qu'il n'a pas pu dissimuler. La conférence du Danube a confirmé la perte de prestige et de puissance des impérialistes. Les propositions de l'U.R.S.S. à l'Assemblée des Nations unies ont forcé même le *Populaire* à écrire le 26 septembre :

Certains faits signalés par Vychinski concernant les Etats-Unis sont assez troublants... On pourra discuter à l'infini sur le libellé de la proposition de réduction des armements et d'interdiction des armes atomiques... Il n'empêche qu'elle est d'importance, qu'il y faudra répondre. Bien coupables seraient ceux qui l'accueilleraient par un simple haussement d'épaules.

Le ministre britannique de la Défense Nationale Shinwell a contredit en public Bevin en appréciant positivement l'offre de Vychinski.

Le 2 octobre, au comité politique de l'Assemblée de l'O.N.U., on a entendu M. Ramadier repousser avec éclat l'interdiction de l'arme atomique en proposant de s'en tenir à un contrôle de cette arme, véritable « sacerdoce », a-t-il dit, confié aux plus hautes consciences du genre humain — lesquelles consciences seront toutefois américaines, parce qu'il faut pour ce travail des compétences et que les compétences en l'espèce sont américaines ! Cette déclaration prend toute sa saveur lorsqu'on sait que *les Etats-Unis sont à la veille de remettre l'industrie atomique à « l'initiative privée »*. La première firme privée « Nuclear Developments Associates Inc. » a déjà engagé neuf savants qui travaillaient auparavant pour l'Etat. De même, la société de constructions mécaniques « M.C. Ferguson » a créé, sous la direction de Karl Cohen, un des principaux spécialistes du plutonium, un département spécial de l'industrie atomique avec dix chercheurs connus.

D'un côté, la volonté de guerre des marchands de bombes atomiques. De l'autre, la volonté de paix du pays socialiste et de ses amis. Et l'on s'étonnerait que l'autorité morale de l'Union soviétique grandisse de jour en jour !

En France même, les efforts des travailleurs, communistes en tête, comme Maurice Thorez le constatait déjà dans son discours à la session du Comité Central du Parti Communiste les 14 et 15 avril 1948, ont contribué à modifier la situation politique intérieure : « C'est le camp démocratique qui a marqué des points ». Dans l'été 1948, on prête en vain l'oreille à l'écho des accents triomphaux de mai et de novembre 1947 ; ce ne sont que lamentations au camp de la « troisième force », qui ne peut plus résoudre ses conflits sur le dos des communistes. Le 19 juillet, 83 voix ont manqué au cabinet Schuman pour avoir la majorité : les socialistes se sont dérobés.

Le prétexte était une divergence de vues sur une réduction de 3 milliards affectant des crédits militaires dont le chiffre apparent — tout en étant réduit de plus de 100 millards par une série de procédés obliques — dépasse encore 300 milliards. Il est clair qu'en plaçant la question sur ce terrain, en expliquant ses difficultés internes par une différence de 1 % dans l'estimation des crédits militaires convenables, le camp américain ne cherchait qu'à estomper le fond du problème.

La réalité, c'était l'ampleur grandissante de la protestation populaire et le discrédit grandissant du Parti socialiste, discrédit qui menaçait et menace de lui ôter toute efficacité dans son rôle d'aile marchante du camp américain. La réalité, c'était ce développement puissant du mouvement des masses qui arrivait dès lors à freiner ou gêner — sans l'interdire encore — l'application du Plan Marshall, l'approfondissement de la servitude nationale et l'exaspération des préparatifs de guerre. La réalité, c'était la capacité des masses laborieuses et du peuple de bloquer le glissement commencé depuis mai 1947 en direction de positions de plus en plus réactionnaires et vichystes.

Schuman tombé, on appela un radical, André Marie. Pour faire face au mouvement des masses, il se proposa de constituer un gouvernement d'hommes forts, de

faire un cabinet dont la composition fût un gage de sa longévité. La réaction envoya dans le ministère ses représentants les plus sûrs. Elle y envoya les meilleurs hommes de confiance de l'Amérique, derrière ce Léon Blum qui a été non seulement le laudateur, mais l'annonciateur et le précurseur de Marshall, quand il réclamait dans son journal un soi-disant « Prêt-Bail de la paix ». C'est Léon Blum qui assuma la responsabilité d'introduire au ministère des Finances et des Affaires économiques Paul Reynaud. Celui-ci annonça immédiatement son intention d'arrêter par décrets-lois des mesures draconiennes contre la classe ouvrière, les fonctionnaires, les classes moyennes. En même temps, René Mayer, l'homme des grandes banques d'Outre-Atlantique, prenait démonstrativement la charge des affaires militaires.

La classe ouvrière et la démocratie furent soulevées de colère par le retour aux affaires de l'auteur des décrets-lois anti-sociaux d'après Munich. Le directeur d'un journal comme *la Jeune République* fut lui-même obligé de stigmatiser « l'homme qui en 1938 proclamait avec cynisme que *c'en était fini de la semaine des deux dimanches,* l'homme qui n'eut jamais une préoccupation sociale ». Ces sentiments d'opposition furent partagés par tous les résistants et tous les patriotes se souvenant que Paul Reynaud, premier ministre en 1940, a été le responsable de l'introduction de Pétain à la vice-présidence du Conseil le 7 juin de cette année-là, puis l'instigateur de sa désignation à la tête du gouvernement. Où trouver plus vivant symbole de l'esprit de Vichy que le personnage accusé par le secrétaire d'Etat américain en 1942, Sumner Welles, d'avoir « nommé à de très hautes positions officielles des hommes déjà notoires pour leurs attaches pro-allemandes » ?

Le cabinet présidé par André Marie avait beau être un cabinet de « troisième force » ; il avait beau être l'enfant de Léon Blum, appelant dans le journal de son parti à l'extension de la combinaison gouvernementale jusqu'à la réaction classique ouverte, jusqu'aux représentants non seulement effectifs, mais directs et affichés du grand capital : un mois après sa formation, le 28 août, le cabinet Blum-Reynaud-Mayer succomba sous les coups du peuple, y compris les ouvriers socialistes. Il succomba sous le dégoût public de la marshallisation : la pression des masses populaires avait contraint les ministres socialistes à désavouer après coup le trop compromettant protégé de Léon Blum. La chute du gouvernement présenté comme celui des personnalités fortes et constitué avec les plus fidèles serviteurs de l'Amérique prouvait toute la profondeur de la crise politique en France et l'affaiblissement des milieux capitalistes dirigeants.

Le développement de l'unité d'action.

Tout en votant à nouveau pour l'investiture de Robert Schuman, par un acte qui manifestait une fois de plus l'unité profonde du parti américain, son *entente sur l'essentiel,* les socialistes droitiers essayaient — bien en vain — de redorer leur blason ; ils se prétendaient en désaccord sur la seule question des salaires ; ils manœuvraient pour reconquérir leur influence sur des couches de la population profondément irritées par leur politique d'abaissement du niveau de vie des masses, sans parler de leur trahison des lois de laïcité scolaire, consommée par complaisance envers leurs alliés cléricaux.

Les ouvriers socialistes avaient été convaincus par les explications de leurs camarades de travail communistes et par la leçon des faits que le danger était extrême : en entrant dans le mouvement de masse, ils avaient contribué à casser le mariage Léon Blum-Paul Reynaud. Le rouge au front, ils lisaient dans le *Monde* l'appréciation suivante : « Depuis quatre ans, le parti socialiste s'est pratiquement comporté comme s'il n'avait pas d'ennemis à droite... La S.F.I.O. a pratiquement engagé et conduit le combat sur un seul front ». Les démissions de membres et même d'élus du Parti socialiste se

multipliaient. Dans la section socialiste d'Arras, celle du secrétaire général du Parti, Guy Mollet, 230 membres, soit au moins un tiers de l'effectif, n'ont pas repris leur carte pour l'année 1948. Depuis, les signes de décomposition se sont précisés. Une demi-douzaine de députés socialistes, le professeur Paul Rivet en tête, se sont retirés du groupe parlementaire socialiste fin septembre. La section de Cannes a tout entière quitté le parti. Le secrétaire-adjoint de la fédération socialiste du département de Saône-et-Loire a, dans la presse, accusé les ministres et les parlementaires socialistes de « trahir de plus en plus les doctrines et le parti lui-même ». A force de servir l'impérialisme américain, Léon Blum effiloche son propre parti. Dans le mois d'août, l'apparition du parrain politique de Pétain au premier plan de la scène gouvernementale avait rendu vraiment dérisoire le vieux camouflage de la « lutte sur deux fronts ». Il fallait donc, pour la direction socialiste, au moins livrer, avant de capituler encore une fois, un simulacre de combat à la réaction ouverte !

C'est ainsi que le 2 septembre, le Parti socialiste fit mine de ne pas participer au gouvernement. En ces jours, l'unité d'action se réalisait partout ; *l'Humanité* paraissait avec des pages entières remplies par les informations sur les actions communes — très souvent sous forme de grandioses arrêts de travail — des ouvriers, des employés, des techniciens, tous coude à coude, qu'ils fussent communistes, socialistes ou chrétiens. La direction de Force Ouvrière était contrainte de se ranger sur les positions de la C.G.T. en ce qui concerne le chiffre du minimum vital, les syndicats chrétiens aussi. A ce spectacle, le *Times* de Londres jetait les hauts cris en déplorant que les syndicats scissionnistes, « soutiens principaux » du parti socialiste, « se rapprochent régulièrement d'une collaboration avec les communistes ». Dans quelques régions, l'effervescence commençait à gagner les campagnes ; on y signalait des grèves des ouvriers agricoles occupés au battage. Les masses comprenaient cette fois ce qui n'était pas encore clair pour elles en juillet : que leur action était maîtresse du sort des gouvernements.

Les journalistes les plus avertis de la bourgeoisie française constataient l'échec de la grande idée dont ils avaient cru en novembre 1947 la réalisation certaine et prochaine : l'idée de séparer la classe ouvrière du Parti communiste, d'isoler le Parti communiste. Ils avouaient que la réaction n'avait pas réussi à porter le coup rêvé à la classe ouvrière ; que la brèche ouverte par la scission syndicale se comblait six mois à peine après l'événement, alors que les scissions précédentes n'avaient pu être réparées qu'après de longues années ; que le mouvement des masses avait repris son élan. Et ces journalistes s'affligeaient de voir les socialistes payer leur anticommunisme tellement cher, par une perte d'influence aussi massive de leur direction et de leur parti.

Le rapport des forces avait suffisamment tendance à se modifier en faveur de la classe ouvrière pour qu'on assiste à ce fait curieux, que la presse française et étrangère a largement relevé : pas un homme politique de la bourgeoisie ne voulait accepter le portefeuille de l'Intérieur, ni celui du Travail.

L'ordre donné par les Américains d'abolir les derniers vestiges du droit français aux réparations et leur exigence complémentaire de la part du lion pour l'Allemagne occidentale dans les crédits Marshall tombaient dans ces mêmes journées et contribuaient à rendre accessible à des couches plus larges une notion qui, quelques semaines plus tôt, n'était peut-être pas aussi nettement sentie par elles : la conscience du fait que tous les problèmes de la vie pratique des Français se rattachent directement à la lutte fondamentale pour l'indépendance nationale, contre la marshallisation. Dans la suite, le Département d'Etat est allé jusqu'à s'opposer à une demande de la France portant sur la restitution de 60.000 machines-outils volées par l'Allemagne à l'industrie française de 1940 à 1944, et cela tout en exigeant (et en obtenant) pour les aciéries de la Ruhr le minerai de fer lorrain « de qualité supérieure ».

Ce fut donc, le 3 septembre, l'échec de Robert Schuman, et il descendit au tombeau ministériel.

***

Cependant, l'archange de la « troisième force », Léon Blum, veillait sur lui, et Schuman le Sauveur ne resta même pas trois jours au linceul, et il ressuscita, et il reçut le baiser de paix des socialistes, qui occupèrent à nouveau des places de choix dans la combinaison gouvernementale, après avoir fait leur soumission sur toute la ligne et pourvu non seulement aux ministères de l'Intérieur et du Travail, mais au ministère des Finances en désignant l'un des leurs pour prendre la responsabilité des impôts qui allaient frapper les masses et les classes moyennes.

Tout semblait donc en bonne voie lorsque, devant la montée du mouvement des masses, devant le caractère d'unité de plus en plus marqué que ce mouvement assumait et la force qu'il en retirait, les cercles dirigeants prirent peur. Ils avaient la nostalgie de la combinaison Blum-Reynaud ; ils étaient inquiets de voir que la nouvelle formation ministérielle ne comprenait pas les hommes en qui le gros capital et la réaction américaine ont le plus confiance. Ils trouvaient que le gouvernement nouveau était plus faible, avait une base rétrécie.

C'est cet ensemble de raisons qui explique que la résurrection de Robert Schuman ait été aussi précaire et brève que sa mise au sépulcre avait été éphémère : en soixante heures, son sort fut réglé ; le 7 septembre au soir, il était mis en minorité par les députés et sa démission ouvrait la troisième crise ministérielle en sept semaines. Un vieux politicien, qui a déjà été vingt-deux fois ministre, le radical Queuille, a été appelé à former le ministère ; il s'est assuré un soutien « discret » des gaullistes, dont les représentants ont été reçus pour la première fois par le président de la République. Il a pris dans son cabinet un gaulliste connu, Claudius Petit, spécialiste de la basse calomnie antisoviétique, en même temps qu'il y faisait entrer une série d'autres représentants notoires du gros capital. Le concubinage socialiste-gaulliste se pratique maintenant au grand jour.

Les ministres socialistes, fusillant les mineurs, exercent les vengeances des vichystes sur les héroïques dirigeants et participants de la grande grève patriotique des houillères en mai 1941. Avec la calomnie totalement dénuée fût-ce d'une ombre de preuve qui parle des 120 millions du Kominform pour les grévistes, Jules Moch s'égale à Gœbbels. A Firminy, la police a tiré et tué soi-disant parce qu'elle voyait des mitraillettes dans les mains des manifestants : mais le lendemain, en raison de la protestation publique *unanime* des journalistes témoins de la fusillade, y compris les journalistes d'extrême droite, y compris les correspondants étrangers, le bouffon sanglant du ministère de l'Intérieur en était quitte pour parler d'une hallucination de ses troupes... qui ont pris pour des armes les caméras des reporters ! Dès le début du mouvement des mineurs, l'ensemble des journalistes de la radio s'est trouvé dans l'obligation d'élever une protestation solennelle contre les mensonges dont les laquais de l'impérialisme voulaient lui imposer la diffusion. A cause infâme, dirigeants infâmes.

Le gouvernement croit trouver une revanche de son écrasante défaite morale et politique dans l'emploi de la force la plus brutale. Il a mis en ligne dans les bassins houillers des forces de police extraordinaires, parfois autant de gendarmes et de gardes armés et entraînés qu'il y a de mineurs. Trois mille dans certains cas pour un seul puits. Dans la ville même de Saint-Etienne, la police était campée jusque dans les cinémas et les salles de danse. Elle était équipée de fusils spéciaux pour le lancement de grenades lacrymogènes puissantes. Roche-La-Molière est une petite ville de mineurs avec une population de 7.000 habitants : le gouvernement a lancé contre cette ville un corps de 4.000 policiers ; une bataille de quatre heures s'est déroulée ; les camions de la police ont dû conquérir un à un les jardinets des maisons défendus par les femmes et les enfants.

Un choix à faire.

L'expérience des deux mois écoulés a confirmé l'instabilité des rapports politiques dans la France d'aujourd'hui. Les factieux, regroupés derrière de Gaulle, s'agitent, encouragés par les feux de salve de la troisième force contre les ouvriers ; ils veulent empêcher que la classe ouvrière et la démocratie ne continuent et n'accentuent leur opposition à l'action du parti américain.

La presse américaine presque tout entière et la presse réactionnaire d'Angleterre ont fait à de Gaulle, dans la dernière période, une publicité bruyante, qui contrastait avec l'indifférence de la majeure partie de l'opinion publique française à l'égard des « mérites » de l'apprenti-dictateur. Les forbans de plume du *New York Herald Tribune* ne se lassaient pas de rabâcher aux Français sceptiques que de Gaulle « n'est pas un dictateur », mais seulement un spécialiste « très compétent » des plus nobles missions ; le rétablissement de « l'unité nationale » et de « la morale ». Les éditorialistes d'outre-Atlantique pressaient de Gaulle de corriger « les imprécisions de son programme économique », comme si le vague fatal de ce programme pouvait être dissipé sans qu'en apparaisse encore davantage le caractère de classe féroce ! Ils regrettaient que de Gaulle fût parti dans les jours de crise ministérielle faire une tournée de réunions aussi loin que possible de Paris, du côté de Nice et en Corse, obéissant sans doute — pour reprendre les termes de l'hebdomadaire travailliste *Reynolds News* — à la crainte de « l'atmosphère explosive », de « la grève très importante de l'industrie » qui lui semblait impossible à éviter s'il se mettait en avant. Tous les journaux impérialistes essayaient de persuader les Français qu'ils ont besoin d'un « pouvoir exécutif fort » et d'une revision totale de la Constitution dans le sens du pouvoir personnel. Ils passaient publiquement la consigne à leurs domestiques des ministères parisiens : « Résistez aux communistes ! »

De Gaulle a donné à Grenoble l'exemple de cette résistance aux résistants. Ses tueurs ont abattu le 19 septembre l'ancien franc-tireur Lucien Voitrain. Le masque du patriotisme et de la résistance est tombé de son visage comme le masque de la République. Il n'est plus que le gangster fasciste classique. Dans la rue, chaque fois qu'il paraît, à Paris comme à Nice, à Vizille comme à Bastia, s'élève maintenant contre lui la huée unanime des résistants et des patriotes.

*
* *

Les travailleurs et les démocrates n'ont pas moins conscience que la réaction de l'instabilité et pour ainsi dire de la fluidité des rapports politiques. Ils ont conscience comme le dit l'appel du Parti Communiste en date du 9 septembre que la France est arrivée à l'heure du choix.

Le choix en faveur de la démocratie, du peuple, de la paix est-il effectivement probable ? A coup sûr il l'est, et cela à un haut degré, puisque sa réalisation ne dépend que de la consolidation et de l'élargissement de cette union des forces du travail et de la liberté qui a fait de si rapides progrès dans les dernières semaines.

Il est réellement possible de pratiquer une autre politique que celle du plan Marshall, d'annuler les accords de servitude et d'étranglement qui ont été conclus, de procéder à des échanges sur pied d'égalité avec *tous* les pays.

Il est réellement possible de garantir le pouvoir d'achat des masses laborieuses ainsi que le respect de la légalité républicaine dans le domaine syndical et dans les autres, et de stimuler ainsi la production. On peut remédier au désordre des finances en effectuant

un prélèvement substantiel sur les super-profits capitalistes et en confisquant les biens des traîtres.

Il est réellement possible de servir la cause du redressement national en préservant le droit sacré de la France aux réparations, en disant non aux fauteurs de guerre américains quand ils prétendent attribuer à l'Allemagne de l'Ouest la part du lion dans tous les biens disponibles et rendre la Ruhr aux bellicistes allemands.

Il est réellement possible d'épargner tout de suite deux cent milliards sur le monstrueux budget de la guerre en ouvrant des négociations de paix avec le président du Viet-Nam, Hô-Chi-Minh, en liquidant les provocations de Madagascar, en mettant fin à la préparation de la guerre contre l'alliée de la France, l'U.R.S.S., et les pays de démocratie populaire, en acceptant les propositions soviétiques à l'O.N.U.

Pour un gouvernement d'union démocratique.

La condition nécessaire et suffisante pour l'application de ce programme de salut public, c'est qu'il soit formé un gouvernement d'union démocratique.

Le mouvement des masses poussé jusqu'à la grève, l'afflux des résolutions émanant des usines, des mines et des chantiers, le sérieux et l'intensité des acclamations qui s'élèvent d'un bout à l'autre du pays en faveur d'un tel gouvernement ont d'ores et déjà donné un démenti cinglant à ceux qui essayèrent quelque temps de représenter un pareil mot d'ordre comme une simple formule de propagande, en mettant à la place d'honneur l'arithmétique parlementaire au lieu du calcul autrement décisif des forces et des volontés des masses.

Dans un tel gouvernement, les communistes ne demandent pas tous les sièges. Mais le pays, constatant que tout va de mal en pis depuis leur éviction, exige leur présence aux ministères, à côté des hommes d'autres partis destinés à y venir à la suite du drame qui commence dans tous les autres groupements politiques ; partout, en effet, s'annonce une différenciation dont les débuts, encore faibles, se sont opérés, sous la pression des masses, à propos de questions comme les crédits militaires, la laïcité de l'école, la demande de décrets-lois, la politique dans les territoires d'outre-mer [1], etc... Ce que les communistes veulent, c'est participer à ce gouvernement d'union démocratique dans des conditions qui à la fois assurent au premier parti du pays sa place légitime et garantissent à la nation le changement effectif de la ligne politique générale. Les communistes ne seront pas des otages. Ils n'iront au gouvernement que pour réaliser la paix et reconquérir l'indépendance nationale.

L'option fondamentale est la suivante : *pour ou contre l'asservissement de la France*. Les gouvernements qui se succèdent depuis mai 1947 sont *pour* parce qu'ils pratiquent une politique de classe sacrifiant les intérêts nationaux aux privilèges sociaux, parce qu'il leur importe peu de conduire la France à l'abîme pourvu que le contenu de classe de la politique soit maintenu, parce qu'ils servent une réaction capitaliste qui a remplacé, dans le rôle de tuteur et gardien de ses super-profits, le gendarme hitlérien par le gendarme américain, quitte à faire toutes ses volontés, même les plus néfastes au pays. Un seul gouvernement peut être *contre* cet asservissement : le gouvernement d'union démocratique.

« *Avez-vous remarqué,* s'écriait Saint-Just dans son rapport contre Danton le 11 germinal an II, *que tous ceux qui ont été loués en Angleterre ont ici trahi leur Patrie ?* »

---

1. Par exemple, on sait que le Comité National du M.R.P. (20-26 septembre) a été le théâtre de dissentiments tout aussi graves que ceux du groupe parlementaire socialiste.

Il suffit de remplacer dans cette phrase l'Angleterre par les milieux impérialistes américains pour savoir ce que valent aujourd'hui les hommes mis à des honneurs et à des responsabilités dont les communistes sont écartés.

C'est parce qu'ils sont opposés non pas à l'aide de l'étranger, mais à son protectorat, c'est parce qu'ils sont les défenseurs de la souveraineté nationale contre les colonisateurs et leurs agents que les communistes ne sont pas acceptés par les cercles dirigeants dans les gouvernements mis en place et actionnés par télécommande de Washington. Mais la volonté du peuple, si seulement ses rangs s'unissent comme ils ont commencé de le faire, est la plus forte, et elle, elle portera dans le gouvernement le Parti Communiste, comme Parti de la classe ouvrière, de la démocratie, de la Patrie.

C'est pourquoi tout dépend de l'effort le plus grand possible des travailleurs les plus conscients en faveur de l'unité et de l'action commune à la base : tout dépend du sens des responsabilités de chaque ouvrier, de chaque démocrate, de chaque intellectuel partisan de la souveraineté nationale et de la liberté.

Le devoir des intellectuels.

La participation remarquable des intellectuels français au Congrès pour la paix tenu à Wroclaw au mois d'août a montré qu'ils sont résolus à servir la cause de la civilisation, la main dans la main avec les ouvriers. Néanmoins, dans le discours qu'il a prononcé devant la réunion plénière du Comité Central du Parti Communiste Français, en juillet dernier, le secrétaire général du Parti, Maurice Thorez, a appelé l'attention sur le cas de certains intellectuels qui, même membres du Parti Communiste, n'ont pas encore atteint vraiment les positions de la classe ouvrière ni au point de vue de l'idéologie, ni en politique. Laurent Casanova, dans un article capital du numéro de septembre des *Cahiers du Communisme,* montre tout le sérieux de cette mise en garde contre la prétention à donner des leçons, voire des leçons de marxisme, à la classe ouvrière, et, au fond, à obtenir un partage de la direction du mouvement de libération sociale entre la classe ouvrière et son parti d'une part, les intellectuels de l'autre.

« Se lier corps et âme au prolétariat », comme dit Casanova, c'est au contraire le devoir impérieux des intellectuels, parce que le prolétariat est, de par une loi du développement social, une loi de la réalité objective, la seule classe capable d'affranchir la société de l'oppression et de l'exploitation.

La gravité des circonstances actuelles fait à chacun une obligation impérieuse de mettre un terme au « quant à soi », aux ratiocinations creuses, à la manie d'ergoter, à tout ce qui trahit, en fait, l'incompréhension des évènements. Ce n'est pas l'heure du détachement qui approche. Les avertissements qu'a donnés à cet égard André Jdanov, le militant éminent dont la perte vient d'affecter si profondément le mouvement ouvrier mondial, sont valables aussi pour les intellectuels français.

La majorité qui a accepté le gouvernement Queuille n'est ni plus large ni plus solide que celles sur lesquelles s'appuyaient les ministères précédents. La classe ouvrière, des mineurs aux dockers, lui témoigne ses sentiments sans équivoque. D'autre part, le « plan » Queuille, répondant en fin d'exercice au « plan » Mayer du début de l'année et conjuguant ses désastreux effets avec ceux de la nouvelle dévaluation d'octobre, permet de présager un ébranlement des paysans, des artisans et des petits commerçants aux côtés de la classe ouvrière, en conséquence des nouvelles charges fiscales qui les accablent. Tout cela signifie que la formation du gouvernement Queuille n'a représenté qu'un règlement purement apparent des problèmes. *En faisant la politique américaine, on ne peut résoudre aucune des questions vitales de la France.*

Déjà une puissante solidarité soutient la lutte des mineurs. Les autres travailleurs, manuels et intellectuels, y compris les professeurs et les étudiants, leur accordent largement leur sympathie et leur aide effective. La lutte dès classes ira en s'aggravant encore, le rythme des évènements en se précipitant. Les intellectuels qui aiment la liberté et qui se sentent fils de leur peuple doivent tous serrer les rangs autour de la classe ouvrière.

POLÉMIQUES

L'ÉGLISE POLONAISE EST EN DANGER, LES ÉGLISES SONT PLEINES !

La *Revue Intellectuelle* [1] publie sur *les Catholiques en Pologne* un article véritablement étonnant.

L'auteur, M. Jean Mérens, est bien obligé de reconnaître ce qui est :

Les prêtres sont en liberté, et à même d'exercer leurs fonctions. Dans les écoles, l'enseignement religieux n'est pas obligatoire, mais, pour la plupart, existe. Il y a même une presse catholique (page 33).

Les églises sont pleines, même en semaine (c'est ce qui frappe tellement les étrangers). A chaque messe basse, la plupart des assistants communient : souvent, dans l'assistance, on remarque plus d'hommes que de femmes (avant la guerre, c'était tout le contraire) (page 35).

« *Cette ferveur,* continue M. Mérens, *fait penser à un admirable épanouissement de vie catholique.* » En effet, on le penserait à moins ! (et j'ai même l'impression que M. Mérens force un peu les couleurs de son tableau)... Mais c'est là une erreur profonde, nous crie aussitôt cet homme éclairé, et il fulmine contre la publication,

dans des revues catholiques françaises, de certains articles enthousiastes et éminemment « conciliateurs » émanant de personnages haut placés et qui avaient été là-bas (page 33).

Car ces hauts personnages n'ont pas compris que « le régime communiste de Varsovie » (*sic*) agit « là-bas » avec une « flexibilité et astuce orientale (*sic*) dont nous autres, Occidentaux, ne pouvons nous faire qu'une très faible idée » (page 34).

Pensez donc ! « On n'a même pas confisqué les biens de l'Eglise ! » Quel « flair diabolique » ! (page 33).

Bref, pour M. Mérens « *l'Eglise catholique est en danger comme jamais encore elle ne l'avait été dans le courant de l'histoire.* » (page 33).

Pourquoi, direz-vous ? Eh bien ! — c'est la pensée évidente de M. Mérens bien qu'il n'ose pas la formuler en termes aussi nets — tout simplement parce que l'Eglise n'a plus le droit, *en tant que telle,* de faire de politique (les chrétiens ont ce droit, naturellement, comme tous les citoyens), parce qu'elle est *reléguée* dans le *purement spirituel :*

Il y a là un danger, dit M. Mérens, que précisément nos amis français n'ont pas su voir, sauf les plus perspicaces... que beaucoup de catholiques, même polonais, n'arrivent pas à discerner. Le manque d'air agit peu à peu comme le meilleur poison. On ne torture pas l'Eglise polonaise, on l'empêche de respirer... Les nazis tuaient les corps, tandis que le régime actuel vise les âmes (pages 34-35-36-37).

---

1. Mai 1948, pages 33-45.

Comment M. Mérens ne le comprend-il pas (et avec lui les directeurs dominicains de *la Revue Intellectuelle*), un tel article accuse davantage l'Eglise que le plus dur des pamphlets. En osant prétendre qu'on empêche de respirer l'Eglise alors que le culte est entièrement libre, les communions très nombreuses et très fréquentes, l'enseignement religieux effectif dans la plupart des écoles, en affirmant que le régime veut tuer les âmes alors qu'il laisse les âmes, précisément, totalement libres de s'abreuver aux sources de la Grâce, seule source de vie selon les chrétiens, en proférant ces énormités pour la seule raison que l'Eglise, *en tant que telle*, n'a plus le droit comme jadis d'intervenir dans la politique, M. Mérens avoue de la façon la plus nette — et sans même s'en apercevoir, le pauvre! — qu'à ses yeux la mission proprement religieuse n'est pas la mission essentielle de l'Eglise, que la foi, le dogme, les sacrements, la communion même (la communion !) sont en somme bien peu de chose, une apparence factice, une façade trompeuse qui n'est plus d'aucune utilité aujourd'hui si l'Eglise ne peut s'en camoufler pour continuer tranquillement son action toute temporelle d'autrefois (au profit de qui, nous le savons !).

Ce n'est donc plus la grâce, les sacrements, l'observation des commandements qui sauvent et qui donnent la force selon vous, M. Mérens ? Pour que vous jugiez l'Eglise en si grand danger, *le plus grand danger qu'elle ait jamais couru*, en un pays où la vie religieuse est aussi intense et aussi profonde que vous le dites, il faut vraiment que vous n'ayez aucune confiance dans ces « forces spirituelles » dont vous prétendez pourtant à sons de trompe l'Eglise seule gardienne sacrée. Vous nous feriez rougir pour vous de votre peu de foi, ou de votre hypocrisie ! Même dans les catacombes, les premiers chrétiens ne craignaient pas l'asphyxie, eux, du moment qu'ils avaient la communion quotidienne, et ils ont puisé dans leurs « forces spirituelles », c'est-à-dire dans leurs convictions et leur courage, la force de transformer partiellement le monde antique ! Les communistes, actuellement, légaux ou illégaux, traqués ou au pouvoir, seuls ou en groupes, progressent partout, travaillent partout à libérer l'homme ; ils ont leur conscience de classe, et la boussole marxiste, ça leur suffit. Vous, M. Mérens, il est visible que vous ne croyez plus en la vigueur interne de votre religion, vous ne croyez plus qu'elle puisse fermenter toute seule dans les âmes. Vous vous trahissez encore très gravement lorsque vous vous réjouissez avant tout, à la dernière page de votre article, que *les évêques polonais d'une clairvoyance charismatique* (*sic*), *aient l'immense avantage de pouvoir compter sur leurs troupes, dociles et compactes.*

Outre que cette phrase contredit le reste de votre « papier », quel aveu ! DES TROUPES ! DES TROUPES « DOCILES » ET « COMPACTES », voilà ce que vous souhaitez, vous, pour votre Eglise ! Je comprends que vous jugiez la vie religieuse individuelle assez secondaire... Je souhaite, moi, pour vous, que votre article ne soit pas trop lu en Pologne, ni en France ; vous y feriez vite, et non sans cause, renaître un anticléricalisme qui ne serait que légitime défense. Autant nous respectons les croyants sincères et actifs, autant nous haïssons les meneurs de troupeaux.

Pol GAILLARD

DOCUMENTS

SANS COMMENTAIRES

« Sans commentaires » : vieille formule de journaliste, archi-usée. Et pourtant, elle s'impose ici, en tête de ces dépêches d'agences, — d'agences réactionnaires souvent, — qui projettent un jour cru sur la situation faite à la science et à l'enseignement supérieur dans les pays qui préparent une nouvelle agression et que l'anticommunisme ravage. Nous les livrons telles quelles à nos lecteurs.

G. C.

Quand l'inquisiteur crie à la persécution...

Washington, 15 septembre. — L'adjoint au secrétaire d'Etat pour l'Information et les Relations culturelles a déclaré au congrès de l'*Association américaine pour l'avancement de la science*, qui siège actuellement à Washington : « A l'heure actuelle, les savants si éprouvés de Moscou se voient interdire de formuler personnellement leurs conclusions sur les doctrines de Mendel et de Lamarck. » Il a ajouté qu'avec la bombe atomique, les Etats-Unis peuvent devenir « les souverains militaires du monde ». (*Lu dans les journaux américains*)

*
* *

New York, 14 septembre. — A l'occasion du congrès de l'*Association américaine pour l'avancement de la science*, une série de savants connus ont pris part le 14 septembre à une discussion devant le micro sur ce sujet : « En quoi l'homme espère-t-il ? » Les savants qui étaient appelés à confronter leurs opinions ont reconnu que c'était une question de vie et de mort que de savoir si les conquêtes de la science en ce « siècle atomique » seraient employées à des fins de destruction ou à l'amélioration des conditions de vie. L'astronome Hurlow Shaply, professeur à l'Université Harvard, a rattaché la crainte et la défiance qui règnent chez les savants aux persécutions politiques en cours aux Etats-Unis. Shaply a reproché aux savants américains de ne pas se battre contre les inspirateurs de ces persécutions et pour faire servir le progrès de la science à des fins pacifiques. Il a déclaré que les savants américains, « accablés par la peur de l'outrage public et de l'inquisition, se transforment sous l'influence de cette peur en hommes murés en eux-mêmes ». (*Dépêche des agences européennes*)

L'exode des chercheurs.

Oakridge (Tennessee), 14 septembre. — Le président de l'Association des savants et ingénieurs d'Oakridge, Stouton, communique qu'environ 40 % des dirigeants de la recherche atomique à Oakridge ont démissionné depuis peu, surtout en raison des attaques injustifiées que les savants subissent de la part de la Commission de la Chambre des Représentants pour la recherche des activités antiaméricaines. Des raisons de sécurité ont empêché Stouton de donner le nombre exact des démissionnaires ; mais l'effectif de l'Association, qui groupe dans son sein les principaux savants et ingénieurs, est tombé de 125 personnes en 1947 à 63 cette année. Stouton s'est borné à indiquer que « quelques-uns seulement » des 40 % démissionnaires avaient été remplacés et il a souligné qu'il devenait de jour en jour plus difficile de trouver des remplaçants. Un membre de l'Association, Paterson, a exprimé l'avis que la majorité des départs était provoquée par l'inquiétude. Le savant Kalintinsky, qui est au service de la « Ferchild Engine Corporation » et se livre à des expériences sur l'application de l'énergie atomique à l'aviation, estime que le pays doit se préoccuper de cette situation, puisqu'elle exerce des effets négatifs sur la défense nationale. (*Dépêche United Press*)

*
* *

New York, 18 septembre. — La répugnance des savants à se soumettre à l'inquisition indispensable pour être admis à travailler à la recherche atomique inquiète de plus en plus les gens en place. Dans son discours du 16 septembre à la réunion de l'*Association américaine pour l'avancement de la science*, le président de la Commission du contrôle intérieur de l'énergie atomique Lilienthal a déclaré que la « situation menaçante » fait douter de la réalisation des plans établis. La gravité de la situation consiste en ceci que « la répugnance à travailler pour le gouvernement des Etats-Unis grandit chez les savants, les ingénieurs et les dirigeants techniques spécialement qualifiés et hautement nécessaires ». A en croire Lilienthal, les savants les plus éminents prétendent que « devant le gouvernement, les sources du talent se tarissent ». Présentement, le service de l'Etat comporte « une menace pour l'honneur du nom, la situation professionnelle et le calme de l'âme », qui sont à la merci de la « calomnie anonyme ». Ce service est « une occupation réellement risquée ».

Lilienthal n'a pas mis en cause directement la Commission pour la recherche des activités anti-américaines et il n'a pas reconnu le fait que les savants accusent la Commission de l'énergie atomique de les faire espionner en leur refusant la possibilité de réfuter les renseignements à la suite desquels leur carrière est brisée. Il a pourtant confirmé que la Commission prépare un règlement de congédiement « pour un nombre comparativement faible de personnes sans espoir et sans loyalisme, tout en se gardant d'exposer des citoyens dignes, honnêtes et absolument dévoués à une crainte non fondée et à un sacrifice affreux ». Lilienthal a déclaré ouvertement que la police, le *Federal Bureau of Investigation*, était mêlée à toute cette affaire.

D'autre part, l'ancien président de la Commission mixte du Congrès pour l'énergie atomique, le sénateur Mac-Mahon, parlant à une conférence de presse, a demandé aux savants de « dominer leurs sentiments fondés ou non fondés » et de travailler pour l'Etat. Il a exprimé la crainte que les Etats-Unis ne répètent la faute des nazis persécuteurs de savants.

Dans la *New-York Post*, le journaliste Graffon revient sur le récent discours de Truman qui a condamné les attaques contre les savants : « Pour Truman, écrit-il, l'important n'était pas la défense de la liberté, mais la défense de la bombe atomique. » (*Dépêche Telepress*)

« La maison est à moi, c'est à vous d'en sortir ».

New-York, 7 septembre. — La Commission de la Chambre des Représentants pour la recherche des activités anti-américaines a l'intention d'étudier maintenant la conduite des savants de France, de Belgique et de Hollande. Un membre de la Commission, le républicain Mac Dowell, représentant de la Pennsylvanie, a déclaré aux journalistes que la Commission est préoccupée par le projet franco-belgo-hollandais d'établir un observatoire au Congo belge, dans une région de gisements d'uranium ; la Commission se croit en droit de savoir pourquoi les astronomes ont choisi cet emplacement et d'où proviennent les fonds destinés à la construction de l'observatoire. (*Dépêche Associated Press*)

Ceci explique-t-il cela ?

New-York, 14 septembre. — Après la rencontre qui a eu lieu à Santiago entre le ministre de l'Economie Beltran et le représentant de la « Ford Motor Company », la société Ford s'est déclarée disposée à employer de 6 à 7 millions de dollars pour l'agrandissement de ses usines du Chili. (*Dépêche United Press*)

*
* *

New-York, 14 septembre. — On annonce de Caracas que la session plénière de la Conférence inter-américaine sur les problèmes de la culture, organisée par l'U.N.E.S.C.O., a été saisie par le délégué chilien Valenzuela d'un projet de résolution où on lit qu' « en Amérique latine agissent des défenseurs d'idéologies internationales », et cela en particulier dans les écoles et les universités. La résolution était manifestement destinée à favoriser l'extension aux autres pays d'Amérique latine des persécutions que le gouvernement chilien fait subir aux instituteurs et aux professeurs rebelles à la dictature réactionnaire. Le délégué vénézuélien Peña a montré que la proposition du délégué chilien « contient des éléments anti-démocratiques, et entre autres prévoit de cruelles persécutions de la liberté de pensée, que le Vénézuéla a connues dans le passé et dont souffrent présentement beaucoup de pays latino-américains ». (*Dépêche Tass*)

Prétexte et la réalité.

Stockholm, 22 septembre. — Les savants américains Ruben Gustavson et Alexanderson, tous deux spécialistes de l'énergie atomique, viennent d'arriver en Suède. Gustavson a déclaré à la presse que le but de son voyage était « l'étude des projets suédois de transmission d'énergie à grande distance ». On pense que ce voyage a surtout pour but de rechercher la présence de l'uranium en Suède, dans les régions schisteuses où l'on trouve le pétrole. (*Lu dans les journaux suédois*)

Plus fort que Poinso-Chapuis!

Rome, 16 septembre. — Les journaux rendent compte du discours prononcé à Gallarate par le ministre de l'Instruction Publique, le démocrate-chrétien Gonella. Le ministre a annoncé une réforme prochaine de l'enseignement supérieur : on créera des Facultés de Philosophie séparées des Facultés des Lettres, et l'enseignement de la théologie sera introduit dans toutes ces Facultés de Philosophie. C'est aux Facultés de Philosophie et Théologie que sera confiée la formation du personnel enseignant des écoles secondaires et supérieures, et toutes les Facultés de Pédagogie des Universités seront fermées. (*Dépêche « Humanité »*)

*
* *

Rome, 16 septembre. — En même temps qu'il relève les tarifs de chemins de fer de 35 à 40 % ainsi que le prix du tabac, le gouvernement italien envisage de doubler prochainement les droits universitaires. A la séance de la Commission de la Chambre qui examinait aujourd'hui le budget de l'Instruction Publique, le député communiste Marchesi a demandé que l'augmentation des droits universitaires ne frappe que les étudiants appartenant aux couches sociales aisées, et qu'ils soient réduits et supprimés pour les étudiants issus de milieux peu fortunés. Cette proposition a été rejetée. (*Dépêche Tass*)

LES REVUES

ESPRIT

Le n° 7 d'*Esprit* est intéressant : il reproduit d'abord une analyse critique extrêmement précise, documentée, et, ce qui ne gâte rien, humoristique, des procédés du *Digest* (signée John Rainbridge et parue dans le *New Yorker*) ; et, un peu plus loin, quelques réponses très suggestives à l'*Enquête sur la France désorientée* commencée dans le n° de décembre 47 pour étudier les moyens de combler « *la vaste zone d'affaissement du socialisme* ».

Voici précisément un témoignage socialiste :

En tant que responsable féminin de la fédération S.F.I.O. d'Eure-et-Loir, j'ai pu constater le décalage de mois en mois plus grand entre parlementaires et militants, militants et électeurs, et même à l'intérieur des sections entre un groupe de militants de moins en moins nombreux et une masse de cotisants de plus en plus apathiques..

Les parlementaires vivent à Paris, dans des conditions très particulières : facilités de contacts, proximités, informations ; les documents qu'ils possèdent, même en abrégé, ne parviennent guère aux responsables, jamais au « militant de base » Pris par leurs obligations parisiennes, les parlementaires vivent dans une atmosphère de discussion entre gens du même milieu, sinon de même bord politique, d'où cette impression « qu'ils n'ont pas les pieds sur terre » qu'éprouvent leurs camarades demeurés en province. Ils ne se tournent vers les électeurs, militants de leur fédération, que pour intervenir auprès d'administrations ou de personnages influents, ou pour prononcer entre deux trains un discours, qui reste forcément dans le domaine des généralités. Pour la masse, l'opinion s'ancre de plus en plus que la politique se fait uniquement au parlement et que le rôle de l'électeur et du militant est limité aux périodes électorales. Certes, on discute politique, au café ou aux réunions de section, mais juste pour applaudir ou critiquer les mesures gouvernementales. Ni enquête locale, ni effort d'éducation, ni documentation sérieuse sur les problèmes économiques ou politiques...

A tout cela s'ajoute que, pour presque tous, nos camarades parlementaires sont responsables des difficultés de la vie quotidienne, par le seul fait qu'il y a des ministres socialistes. Ouvriers, commerçants, agriculteurs, pour des raisons différentes, et sans essayer de les confronter, critiquent à qui mieux mieux... Les réunions de discussions dégénèrent en disputes... et se font de plus en plus rares.

...La troisième force n'a soulevé que des critiques. Admise, sinon soutenue, sur le plan parlementaire (la plupart ne sentant pas du tout sa nécessité au sens scientifique du terme), elle apparaissait comme un monstre sur le plan départemental : alliance difficile avec le commerçant radical, profiteur antisocial, alliance impossible avec les cléricaux M.R.P. (bien que l'évêché chartrain patronne les R.P.F...) parce qu'elle réveille la vieille querelle de la laïcité. La circulaire du secrétaire fédéral demandant de prendre contact avec les autres groupements est restée absolument sans écho. Est-ce un mal ?

Ne recevant guère de réponses à mes circulaires, voyant dans les sections les effectifs diminuer, j'ai discuté avec plusieurs camarades des possibilités de relèvement. La réforme intérieure de structure, dont j'étais une ardente partisane, avant même le Congrès de Lyon, me paraît terriblement compromise par cette diminution des effectifs.

Voici le témoignage d'un ex-trotskyste : Après avoir expliqué comment la pseudo-résistance des trotskystes sous l'occupation aurait pu être très dangereuse : « *Si par malheur nous avions exercé la moindre influence, notre travail, de simplement inutile, serait devenu inconsciemment criminel* », A. Jacob poursuit :

Aujourd'hui, je ne puis plus être qu'un témoin du dehors, et passablement refroidi. Mais que signifient cette courtoisie et cette sympathie suspecte de l'Epoque et autres envers les trotskistes ou les tendances syndicales anticégétistes ? Pourquoi tant de périodiques « révolutionnaires antistaliniens », position bien séduisante dans l'abstrait, réservent-ils en fait au Parti communiste

et aux Etats de l'est européen les dix-neuf vingtièmes de leurs attaques ? Pourquoi cette grève du métro, déclenchée par les autonomes en pleine campagne électorale, et qui alimenta si utilement la propagande du R.P.F. ? Ne parlons pas de trahison ; tant qu'elle n'est pas prouvée, cette accusation ne déshonore que l'accusateur. Mais enfin on peut bien dire que les tentatives de nouveau parti révolutionnaire ont, dans les circonstances concrètes de ces dix dernières années, fait constamment le jeu de la contre-révolution, et sont aujourd'hui manifestement utilisées méthodiquement par celle-ci. Elles ont été une constante mystification et cela doit nous rendre très prudents et très exigeants vis-à-vis de toute tentative nouvelle, et non seulement de ses principes et de ses intentions mais aussi de son opportunité dans les circonstances du moment.

Or, dans l'immédiat, la seule force révolutionnaire est dans les militants du parti communiste et dans ceux qui, sans adhérer, ont choisi d'être leurs compagnons de route et le devoir actuel est d'écarter d'eux la menace d'une répression. Ce n'est pas une raison pour taire que le parti communiste, par le sectarisme et les falsifications ingénues de sa propagande (falsifications de détail, car le fond était souvent juste), par l'étroitesse agressive de ses positions culturelles (ce parti d'admirables militants ouvriers, et qui compte de grands savants, a sa presse encombrée de pions ou de m'as-tu-vu littéraires) et faute d'avoir fourni des apaisements suffisants sur la part qu'il réserverait à la contrainte, le pouvoir une fois conquis, a puissamment contribué à rejeter soixante pour cent du pays dans l'anticommunisme de droite, et à entretenir dans une couche plus mince la tentation de l'anticommunisme gauchiste.

Toujours le même absurde paradoxe verbal : *ce sont les communistes qui suscitent les anticommunistes !* A. Jacob croit-il que, même si tous les communistes étaient parfaits (de son point de vue !), même s'ils ne commettaient jamais une faute ni une maladresse (que celui qui fait mieux qu'eux leur jette la première pierre... ils se critiquent eux-mêmes avec une belle violence), l'anticommunisme cesserait ! A. Jacob est naïf bien qu'il se proclame pessimiste : c'est dans la mesure où le communisme menace très efficacement le capitalisme et l'impérialisme que ceux-ci concentrent sur lui tous leurs feux, provoquent avec leurs millions les calomnies et pourritures de la presse la plus ignoble que nous ayons jamais connue pour susciter justement chez le plus possible de Français abusés un anticommunisme aveugle et systématique (comme c'est dans la mesure où le trotskysme sert la réaction que l'*Epoque* et autres lui accordent leur sympathie, A. Jacob l'a reconnu). Moi, je trouve que ce n'est déjà pas tellement mal si communistes et sympathisants forment dès aujourd'hui, malgré une propagande aussi admirablement orchestrée de tous les instants, 40 % des Français. Cela prouve que le Parti communiste ne mérite pas tant de reproches. Il conquerrait vite 40 autres %, comme dans les démocraties populaires, s'il avait les mêmes moyens financiers que ses ennemis.

*
* *

Au surplus, voici ce qu'écrivent à *Esprit* deux catholiques. Le premier est membre du Parti communiste :

Je réclame que vous me teniez pour un homme libre, si je peux poser, au sein de ma cellule, toutes objections utiles, et si l'on ne m'impose pas l'exécution d'une tâche mais qu'on me la propose. Je défends que l'on m'accuse de servitude parce qu'à l'extérieur de mon parti, je n'aurai pas toute possibilité de proclamer tel ou tel désaccord que je conserve avec « la ligne ». Est-ce donc naïveté ou inconscience ?

Parmi les cent cinquante camarades de nos ateliers, parmi les quarante-sept membres de notre cellule, je suis le seul catholique. Chacun le sait. Personne n'en paraît étonné. Il faut croire que l'on n'a pas vis-à-vis de moi une méfiance particulière, puisque je suis désormais secrétaire de cellule, et que j'aurais milité à l'échelon de la section, si j'avais accepté la proposition que l'on m'a faite.

Je me sens parfaitement à l'aise dans ma cellule. Autant qu'on peut l'être dans une organisation humaine. Pas à l'aise comme dans un univers petit bourgeois ! Non, on lutte, dans ma cellule, c'est peut-être aussi bien. Voyez-vous, j'ai assisté à des réunions de cellules qui duraient jusque 2 h. 1/4 (c'était bien trop du reste), pendant lesquelles s'affrontaient violemment des hommes et des idées, des opinions et des propositions, des décisions. Des séances orageuses, vous dis-je, durant lesquelles chacun luttait pied à pied. L'entreprise doit-elle oui ou non collaborer avec la nouvelle municipalité R.P.F. pour tels travaux ? Telle ou telle forme de propagande est-elle admissible ? Faut-il viser, dans le recrutement, la qualité ou la quantité ?

Jamais personne n'en a rien su, à l'extérieur. C'était en général de bons camarades qui se retrouvaient à la sortie ou le lendemain matin. Oh ! ça n'est pas toujours si facile. Des semi-rancunes subsistent, un tel démissionne. On a affaire à des hommes, voyez-vous. S'ils sont violents ou

tenaces, c'est tant mieux au bout du compte. Vous devez bien comprendre qu'un gars qui a fait la guerre d'Espagne, qu'un autre qui fut commandant F.T.P., que tant d'autres des maquis, que celui-ci qui a baroudé pendant huit ou neuf ans, que celui-là qui aime à se bagarrer pour une fille ou pour son honneur, que tous ces gars-là qui sont peuple et vie, ne prennent pas de gants lorsqu'il s'agit d'attaquer. Les ripostes fusent. Les querelles de personnes s'en mêlent parfois. Oui, c'est cela. Et la cellule continue. Et les hommes ont confiance en elle. Plus ou moins d'ailleurs — plus ou moins aveuglément ou plus ou moins courageusement.

Est-il besoin, comme le croit *Esprit*, d'un nouveau parti socialiste ? Ce catholique répond non (*Esprit* reconnaît qu'il met le doigt sur la *difficulté* essentielle) :

La nécessité, pour ce parti, s'il ne veut pas rester une idée en l'air, de trouver une zone d'influence dans la masse des électeurs ouvriers, le conduirait automatiquement à une forme plus ou moins poussée d'anticommunisme. Et je pense qu'il n'est pas impossible que le P.C. même obtienne une masse appréciable d'électeurs des classes moyennes. Y a-t-il dès lors nécessité d'un parti socialiste régénéré, ou d'un nouveau parti socialiste de forme hypothétique ?

Et Henri Denis, de *l'Union des Chrétiens progressistes*, explique théoriquement :

La condition minima de toute action politique valable, c'est la reconnaissance du rôle spécifique du prolétariat et du parti prolétarien dans la révolution...

Le parti authentiquement révolutionnaire est donc celui qui représente le mieux la conscience de cette classe révolutionnaire. Peut-on vraiment douter que ce soit le parti communiste, quand on vient encore de voir la quasi-totalité des mineurs du fond lui témoigner indirectement leur confiance en votant pour la C.G.T. contre les syndicats anticommunistes ? ...Il ne s'agit pas pour nous, à *l'Union des chrétiens progressistes*, en proposant l'unité d'action avec les communistes, d'obliger qui que ce soit à adhérer à un dogme. Chacun d'entre nous reste parfaitement libre de sa pensée. Nous avons seulement affirmé que le parti communiste est aujourd'hui le seul parti capable de réaliser la révolution.

Par là, nous entendions simplement affirmer un *fait*. Nous ne nous placions pas sur le terrain des moyens idéaux. Nous ne disions pas que, dans l'absolu, le parti communiste est le seul moyen de réaliser la révolution. Cela pour nous n'aurait pas de sens. Aurait-il pu exister un autre parti communiste, ou un autre parti révolutionnaire ? Peu nous importe. Nous nous placions sur le terrain de l'action, qui est celui des faits et des forces. Et nous disions que le parti communiste est la seule force qui compte actuellement dans la lutte contre le capitalisme.

***

Toujours dans le même numéro d'*Esprit*, je relève deux échos qui se passent de commentaires :

Dans Europe Amérique (1er avril), la revue des anciens « collaborateurs », éditée en Belgique, nous lisons ces lignes qu'ont inspirées le pacte de Bruxelles : [1]

« Il s'avère succulent pour l'observateur impartial de constater que se vérifient, avec une ponctualité hallucinante, les prédictions formulées par Goebbels dans son testament politique et dans les derniers articles de Das Reich, ces prédictions que toute la presse, y compris celle qui, maintenant, a converti l'anticommunisme en conformisme, daubait tant et plus. Il n'est pas moins amusant de voir renouer, en plus grand, le pacte Antikomintern, reprendre des thèmes de propagande que l'on avait prétendus entachés de « fascisme », réhabiliter cet aspect de la politique extérieure allemande qui consistait à fédérer l'Europe contre l'U.R.S.S., courtiser l'Allemagne occidentale que l'on avait bien juré de définitivement anéantir... Il serait cruel de pousser plus avant la comparaison, et de s'interroger par exemple sur la question de savoir si ceux qui combattirent la Russie soviétique dans les rangs allemands étaient des précurseurs ou des traîtres ».

***

J'ai vu chez un libraire (et il ne doit pas être seul de son espèce) une sorte de rayon spécial, soigneusement isolé où l'on trouve les ouvrages à la gloire de la collaboration fraternellement mêlés aux Valtin et aux Kravchenko.

Ceci est extrêmement intéressant au regard de l'analyse sociologique...

Notre libraire, lui, ne raisonne pas « a priori ». Il se borne à étudier d'un point de vue mercantile le comportement de sa clientèle, et se livre ainsi à l'analyse d'une catégorie sociale fondée sur des bases économiques, quasi marxiste en quelque sorte. Et cela le conduit à composer sa vitrine comme s'il était sûr que ceux qui voudront se déchaîner contre l'oppression soviétique sont précisément ceux qui ont applaudi à l'oppression pétino-hitlérienne.

C'est ainsi que se met d'elle-même en lumière la priorité des réflexes de classes sur les raisons idéologiques.

Pol GAILLARD.

---

1. Nous reproduisons, en la regrettant, la faute de français. Qu'on veuille bien lire : qu'a inspirées...

A TRAVERS LES REVUES SOVIÉTIQUES

PROBLEMES DU LANGAGE

Le n° 2 de la revue *Questions de philosophie* (année 1947) contient deux articles consacrés aux problèmes du langage. L'article de Jarochevski s'intitule « Le problème du langage selon la conception des serviteurs de l'impérialisme anglo-américain ». C'est une critique sévère des théories de A. Whitehead, de W. Urban et de Ch. Morris : Jarochevski en dénonce le caractère systématique d'idéalisme, avec les arrière-pensées expansionnistes, si évidentes en particulier dans la théorie du « basic-english ».

L'article de Reznikov est centré autour d'une critique poussée des théories sociologiques, telles qu'elles sont exposées par de Saussure, Meillet, Vendryes ou Sapir.

La conception sociologique du langage, en raison de sa base philosophique erronée, a été parfaitement impuissante à donner une explication scientifique des phénomènes linguistiques. Fondée sur la sociologie idéaliste bourgeoise, elle n'a pu pénétrer l'essence du langage, découvrir ses racines matérielles, les lois de son origine et de son développement. De là découlent tous ses défauts.

Les erreurs de la conception sociologique

Premièrement, faute d'avoir tenu compte de l'importance décisive des conditions matérielles de la vie dans le développement des relations sociales, elle n'a pas pu donner d'explication de la naissance et du développement du langage en tant que processus historique naturel ; elle a donc dû traiter le langage comme le produit artificiel d'un contrat social, d'une convention entre les hommes (Hobbes, Harris, Tiedeman, etc.). Cette explication a fait entrer le problème dans une impasse [...], car, pour qu'il pût y avoir conclusion d'un contrat, il fallait que le discours existât déjà. Parce qu'elle a ses fondements théoriques dans la conception idéaliste de l'histoire, la linguistique bourgeoise contemporaine n'a pas dépassé ce stade. « La langue, écrit de Saussure, n'existe qu'en vertu d'une sorte de contrat passé entre les membres de la communauté. » De Saussure et ses disciples ont été amenés à cette conclusion par la croyance erronée au caractère arbitraire du signe linguistique et au caractère conventionnel des liens qui l'unissent à sa signification, à son contenu.

Deuxièmement, la conception sociologique du langage repose sur une conception typiquement idéaliste de la société en tant que collectivité psychique, sur l'identification du fait social avec le fait de psychologie collective. De Saussure, Meillet, Vendryes et les autres partent, pour expliquer le langage, des principes de la sociologie idéaliste de Durkheim. Le social est considéré comme la « réalité » de la conscience sociale ; les faits sociaux, en particulier les faits linguistiques, sont considérés comme des représentations collectives qui ont pris la forme d'une « réalité » extérieure. Ces représentations collectives sont le produit de l'union des consciences individuelles ; si elles s'imposent à la conscience de chaque individu particulier à la façon d'une contrainte extérieure, c'est parce qu'elles se réalisent dans les rapports de communauté. La linguistique est selon de Saussure une partie de la sémiologie, de la science « qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale », et la sémiologie à son tour constitue selon lui une partie de la psychologie sociale. Ainsi la théorie du langage est complètement enfermée dans la sphère d'un psychologisme idéaliste. « Le langage n'existe pas en dehors de ceux qui pensent et qui parlent. Il plonge par ses racines, conclut Vendryes, dans les profondeurs de la conscience individuelle ; c'est de là qu'il tire sa force pour s'épanouir sur les lèvres des hommes. Mais la conscience individuelle n'est qu'un des éléments de la conscience collective qui impose ses lois à chacun. » En fin de compte, on est pris dans un cercle vicieux qui ramène au psychologisme individualiste : la conscience individuelle est déterminée par les formes de la conscience collective, mais la conscience collective derechef est formée par les consciences individuelles.

Troisièmement, en interprétant ainsi (c'est-à-dire en identifiant avec des phénomènes de conscience collective) les phénomènes sociaux en général et les phénomènes linguistiques en particulier, on sépare complètement ceux-ci des conditions matérielles de la vie, de la production sociale, des relations économiques et des relations de classes, de l'activité pratique des hommes ; ils deviennent des données primaires qui se suffisent à elles-mêmes. Le caractère manifestement idéaliste et réactionnaire de ces idées, leur hostilité à l'interprétation marxiste et matérialiste de l'histoire sont particulièrement nettes dans les conceptions du père spirituel de l'école sociologique actuelle en linguistique, Durkheim. Dans les formes linguistiques, cette école ne met en relief ni les sources matérielles, économiques et sociales, des contradictions de classes, ni leur reflet dans l'activité pratique et la pensée des

différentes classes, sans lesquels on ne peut comprendre les différences de classes dans le langage.

Quatrièmement, comme la conscience des hommes [...] reflète inévitablement les conditions de la vie matérielle des hommes, leur être social, leurs rapports historiques et leurs rapports de classes, séparer le langage des conditions indiquées, c'est inévitablement séparer aussi le langage et la pensée (si l'on considère son contenu réel) [...] En conséquence, le langage se transforme en un système de signes linguistiques fermé, se suffisant à lui-même et soumis seulement à ses lois intérieures [...] « La linguistique, dit de Saussure, a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même. »

Cinquièmement, même dans les cas où les partisans de cette théorie du langage admettent en lui le primat de la sémantique sur la phonétique et où l'étude de la sémantique, de l'histoire des significations rend indispensable l'utilisation des données de l'histoire de la culture matérielle, des conditions économiques, des rapports politiques, etc., ils ne dépassent pas la théorie historique des facteurs, qui reconnaît la présence dans la société d'un grand nombre de séries autonomes de phénomènes sociaux (série géographique, économique, historique, politique, idéologique, linguistique, etc.), se développant parallèlement, indépendamment l'une de l'autre, quoique exerçant l'une sur l'autre une certaine influence (Schukhardt, Boisse, etc).

Sixièmement, quand les partisans de la tendance sociologique reconnaissent le développement historique du langage, ils n'admettent que des transformations graduelles, quantitatives, évolutives des éléments du langage, à partir de la structure primitive des langues-mères, et ils nient la possibilité de transformations profondes, radicales, qualitatives, de bonds dans le développement du langage, comme reflet de changements profonds, révolutionnaires, dans la structure de la société et dans la pensée des hommes. Cette conception, évidemment, a des liens étroits avec la crainte générale de la bourgeoisie devant la révolution et avec la conception bourgeoise qui fait faussement des masses populaires une force conservatrice et routinière, incapable d'aucune transformation créatrice. Saussure indique nettement « l'impossibilité d'une révolution » dans la langue... « Elle fait corps avec la vie de la masse sociale, et celle-ci étant naturellement inerte apparaît avant tout comme un facteur de conservation. » Les partisans de Saussure, comme ceux de Fosseler, malgré leurs conclusions divergentes, ont la même conception typiquement bourgeoise, le même mépris de la « routine » des masses populaires. Sans compter que, conformément à l'interprétation idéaliste du langage, l' « historicisme » de la linguistique bourgeoise n'amène qu'à la reconnaissance du développement du langage comme produit du développement autonome et spontané de l'esprit

Septièmement, la tendance sociologique, incapable de dépasser la conception individualiste du langage, est obligée de délimiter et d'opposer de façon purement métaphysique, comme s'ils ne dépendaient aucunement l'un de l'autre, le discours et le langage, l'individuel et le social, le subjectif et l'objectif, le psychologique et l'idéologique. La sphère du discours, c'est l'individuel, le subjectif, le psychologique ; la sphère du langage, c'est le social, l'objectif, l'idéologique. Même lorsqu'on signale le lien étroit de ces deux aspects, les fondements de leur rapport restent mystérieux ; il apparaît non comme la pénétration réciproque et dialectique de deux facteurs opposés, mais comme leur réunion extérieure.

Telles sont les déficiences qui empêchent la tendance sociologique d'établir quels sont les fondements, les causes et les sources de la formation du langage, en quoi consistent les forces motrices de son développement, ce qui détermine les traditions linguistiques d'une collectivité, ce qui conditionne la transformation de ces traditions, etc ; qui par conséquent l'empêchent absolument de donner une théorie scientifique du langage.

Les rapports vrais du langage et de la pensée.

Reznokov trace ensuite dans ses grandes lignes la conception marxiste du problème des rapports entre le langage et la pensée :

La théorie marxiste-léniniste de la connaissance part de l'affirmation d'une unité organique indissoluble de la pensée et du langage. Le langage est la forme d'existence de la pensée, la pensée est le contenu spirituel du langage [...] L'unité de la pensée et du langage doit être comprise comme une unité dialectique qui n'exclut pas les différences. [...] Si la pensée est une forme de réflexion de la réalité environnante dans la conscience humaine, la langue est une forme de communication entre les hommes des contenus conscients (reflets de la réalité). La pensée est la prise de conscience des choses, de leurs liens et de leurs rapports sous la forme du discours, même sans son expression extérieure. Le discours est la pensée réalisée et exprimée à l'aide des signes linguistiques. Les rapports de la pensée et du langage sont ceux du contenu et de la forme [...]

Dans l'unité dialectique de la pensée et du discours, le primat, le rôle déterminant appartient à la pensée. C'est le contenu de la pensée qui détermine sa forme verbale, et non le contraire [...] Le langage reste en arrière de la pensée ; entre eux se développent des contradictions, de nouveaux contenus spirituels exigent de nouvelles formes linguistiques, celles-ci se constituent à l'intérieur de l'ancien système du langage comme un moyen supplémentaire de communication ; elles se développent, puis brisent le système ancien, qui est devenu un frein au dé-

veloppement du travail, de la pensée et des rapports sociaux...

Mais si le contenu conceptuel détermine la forme verbale, la langue d'autre part, exerce une influence sur la pensée, le mot sur le concept... La langue peut soit contribuer au développement de la pensée, soit le freiner, le retarder... Le mot peut être non seulement l'instrument d'une vraie connaissance, mais le foyer de conceptions fausses et erronées [...]

Et l'article se termine par des considérations sur l'importance prépondérante de la sémantique :

Le marxisme part de la reconnaissance du primat du contenu sur la forme, du sens sur le ton, de la sémantique sur la phonétique.

*
* *

CRITIQUE, AUTOCRITIQUE, ESPRIT DE PARTI

La discussion philosophique de l'été 1947 à propos de l'ouvrage d'Alexandrov, discussion dont la revue *Questions de Philosophie* a reproduit le sténogramme, a posé le problème capital de l'originalité de la pensée marxiste et de son approfondissement depuis trente ans que le socialisme se construit en U.R.S.S. C'est à cette discussion que se réfèrent trois importants articles récents :

M. Léonov. — *La critique et l'autocritique, loi du développement de la société soviétique* (*Bolchévik*, année 1948, n° 5).

B. Kédrov. — *L'importance de la critique et de l'autocritique dans le développement de la science* (*Courrier de l'Académie des Sciences*, année 1948, n° 2).

M. Kammari. — *Le principe de l'esprit de parti bolchevik dans l'appréciation des personnalités historiques* (*Questions de Philosophie*, année 1947, n° 2).

La critique dialectique.

Les auteurs des deux premiers articles partent de ce principe fondamental de la dialectique matérialiste, que la loi de tout développement dans la nature comme dans la société, est la lutte des contraires, la lutte entre le nouveau et l'ancien, entre ce qui meurt et ce qui naît ; puis les auteurs s'orientent dans deux directions différentes :

Léonov montre d'emblée que cette loi générale agit également dans la société soviétique. Mais le caractère de la lutte entre le nouveau et l'ancien en régime socialiste est tout autre qu'en régime capitaliste. La société soviétique ne connaît ni l'antagonisme des forces de production, ni l'antagonisme des classes, reflet de l'antagonisme des relations de production, ni l'antagonisme des peuples, que suscitent les classes exploiteuses. L'Union Soviétique ignore par conséquent les bouleversements sociaux, les crises économiques et toutes les réactions spontanées que provoquent les contradictions du régime capitaliste. Le développement social suit une direction consciente : toutes les contradictions naissantes, tous les obstacles à la marche en avant sont décelés et combattus à temps.

A titre d'exemple, l'auteur cite le décret du Conseil des Ministres de l'U.R.S.S. en date du 19 septembre 1946 sur la lutte contre les violations du Statut des kolkhoz. Le Conseil des Ministres et le Comité Central du Parti bolchévik, à l'aide des documents reçus et des vérifications opérées dans une série de régions, avaient établi l'existence de violations sérieuses du Statut, qui s'exprimaient dans la prise en compte de journées de travail non fournies, la dilapidation des terres communes, la violation des principes démocratiques de direction (éligibilité et responsabilité des présidents). Ces faits étaient en contradiction avec les bases mêmes de la vie kolkhozienne. Il est facile de comprendre que si le parti n'avait décelé à temps cette contradiction et n'avait concentré les efforts pour la surmonter, elle aurait pu créer à la longue une menace sérieuse pour l'existence même du régime kolkhozien.

La critique et l'autocritique constituent donc la « force motrice du développement de la société soviétique », c'est le moyen qu'elle emploie pour surmonter les contradictions qui lui sont propres.

Kédrov, lui, étudie plus à fond le rôle de la négation dans la dialectique :

La dialectique matérialiste conçoit la négation comme une partie indispensable du développement. L'ancien n'est pas seulement opposé au nouveau ; historiquement, il sert à sa préparation [...] Le nouveau n'est pas seulement une négation de l'ancien consistant à le rejeter en bloc ; il nie l'ancien dialectiquement, c'est-à-dire de façon à conserver la possibilité de sa propre affirmation [...] La négation ne sera dialectique qu'au cas où à partir d'elle le développement pourra se prolonger, par conséquent au cas où il surgira ultérieurement quelque chose de nouveau, capable de nier ce qui alors aura vieilli, bref, au cas, où à la suite d'une négation, il peut en surgir d'autres, grâce auxquelles notre objet ou notre pensée passera sans cesse à un stade supérieur de son développement.

Cette analyse conduit Kedrov à la proposition suivante :

« La négation suppose liaison et différence entre stades du développement ». L'essence de la négation dialectique consiste dans le rapport contradictoire entre le rejet et la destruction du passé d'une part, la conservation de tout ce qu'il y a en lui de précieux d'autre part.

La critique peut être faite de deux points de vue opposés :

Quand on critique un fait ou une conception du point de vue de l'ancien, la critique consiste à rejeter entièrement tout ce qui est nouveau, progressif, et à défendre systématiquement tout ce qui est arriéré et réactionnaire.

La critique du point de vue de l'ancien peut prendre soit la forme pure et simple de l'obscurantisme, qui étouffe le nouveau, soit celle de l'apologétique, qui refuse toute critique de l'ancien et en fait l'éloge systématique.

La critique opposée, la critique dirigée contre l'ancien pour la défense du nouveau, est au contraire créatrice :

Elle part des intérêts du développement ultérieur et tend à éliminer, rejeter et anéantir tout ce qu'il y avait de négatif et de réactionnaire dans l'ancien, tout en conservant, transformant et assimilant tout ce qu'il y avait en lui de progressif, de positif et de précieux.

Il y faut donc beaucoup de discernement et de souplesse, en même temps que le sens aigu de la nouveauté vraie par rapport aux conceptions dominantes de l'heure.

***

Critique et autocritique en U.R.S.S.

Après avoir ainsi analysé en général la critique et l'autocritique, Léonov et Kédrov étudient de près la lutte pour le nouveau sous les divers aspects qu'elle présente en U.R.S.S.

Léonov examine en particulier cette « expression de l'autocritique agissante et révolutionnaire des masses » qu'est l'émulation socialiste :

Dans l'émulation socialiste apparaît de façon précise la différence fondamentale entre les formes de lutte du nouveau contre l'ancien particulières au socialisme et les formes de lutte des contradictions antagonistes qui sont propres au capitalisme. La concurrence propre au capitalisme est l'arène d'une lutte acharnée pour le gain, qui se fonde sur le fait que « l'homme est un loup pour l'homme ». Le principe de l'émulation socialiste diffère radicalement de ce principe bestial de la concurrence. Si la concurrence exprime l'isolement des producteurs, la lutte de chacun pour soi et contre les autres, l'émulation socialiste exprime l'union de la collectivité dans sa lutte pour un essor général ; elle est un puissant moyen de déployer l'activité et l'initiative des masses laborieuses les plus étendues.

Kédrov prend aussi le même exemple, mais sous un autre aspect. Il voit dans l'attitude du parti communiste et de Staline à l'égard du mouvement stakhanoviste, forme particulière de l'émulation socialiste, un exemple éloquent de cette « attitude critique à l'égard de la vie qui se donne pour tâche de contribuer à la victoire de ce que la source inépuisable de la création populaire en U.R.S.S., donne de nouveau et de progressif ».

Les stakhanovistes ont critiqué et nié les normes et formes anciennes de l'otganisation du travail en tant que dépassées et vieillies. Les stakhanovistes sont des hommes soviétiques. Ceux qui ont accueilli avec crainte le nouveau mouvement et qui parfois même, s'y sont opposés activement, en cherchant à retarder son développement étaient aussi des hommes soviétiques ; mais c'étaient des conservateurs, des routiniers, des gens privés

du sens du nouveau, ne comprenant pas son importance. Il existe des gens de cette sorte dans notre société ; ce sont les représentants vivants du penchant aux traditions surannées, l'incarnation de l'attachement à ce qui déjà vieillit, mais est encore solidement accroché dans la conscience de nos hommes, dans notre vie sociale. Ils s'habituent, ils se font à l'état de choses donné, et ils résistent quand, par suite de son vieillissement, cet état de choses commence à se disloquer [...] Ce sont des hommes soviétiques, mais avec un défaut très sérieux et très dangereux : ils ont perdu le sens du nouveau.

Cette critique de Staline contre les adversaires du stakhanovisme est le type de la critique soviétique féconde, qui saisit le nouveau, s'en empare et l'aide à s'ouvrir la voie.

Dans le domaine de la culture et de l'idéologie, la lutte pour le nouveau, contre les survivances du capitalisme, et en particulier contre l'admiration servile de la culture et de la science capitalistes, a été vigoureusement conduite par toutes les récentes résolutions du Comité Central du Parti bolchévik en matière de cinéma, de théâtre, de littérature et de musique. Kédrov, qui consacre un développement spécial à l'attitude de la science soviétique à l'égard de la physique contemporaine des pays bourgeois, analyse avec précision cet aspect de la critique ; il relève deux déformations essentielles. Ou bien on ignore que la critique de l'ancien suppose l'assimilation de tout ce qu'il renferme de précieux, et on tombe dans un nihilisme trop fréquent, qui, avec un mépris complet de l'histoire, se contente de rejeter les travaux et les idées des adversaires. C'est lui que stigmatisait Jdanov en déclarant :

Nier, comme le souligne Engels, ne signifie pas simplement dire « non ». La négation implique la succession, elle signifie assimilation, transformation critique et union dans une nouvelle synthèse supérieure de tout ce qui a été atteint d'avancé et de progressif dans l'histoire de la pensée humaine.

Ou bien on oublie que la critique de l'ancien comporte la suppression radicale de tout ce qu'il a en lui de réactionnaire, et l'on sombre dans des erreurs telles que l'« objectivisme bourgeois », qui renonce tout simplement à un des facteurs essentiels du développement, la négation. Cette attitude se transforme rapidement en « servilité et agenouillement devant l'idéologie et la culture bourgeoises ». C'est précisément dans une erreur qui tient à la fois de l'objectivisme bourgeois et de la servilité à l'égard de l'idéologie « occidentale » qu'est tombé Alexandrov, dans son livre sur l'histoire de la philosophie occidentale. Comme le disait Jdanov dans son rapport à ce sujet :

Sur presque tous les philosophes anciens, Alexandrov trouve le moyen de dire une bonne parole. Plus le philosophe bourgeois est éminent, plus il est encensé. Tout cela fait qu'Alexandrov, peut-être sans le soupçonner, est prisonnier des historiens bourgeois de la philosophie, qui ont pour principe de voir avant tout dans chaque philosophe un confrère et seulement ensuite un adversaire. De telles conceptions, si elles venaient à se développer chez nous, conduiraient inévitablement à l'objectivisme, à la servilité à l'égard des philosophes bourgeois et à l'exagération de leurs mérites, à dépouiller notre philosophie de son esprit militant offensif.

***

Critique dialectique et esprit de Parti.

Le grand principe qui doit guider le marxiste est le principe de l'esprit de parti. C'est cet *esprit de parti* qu'étudie plus spécialement Kammari, en montrant qu'il consiste à se placer d'emblée au point de vue des intérêts du prolétariat.

L'esprit de parti de la philosophie marxiste ne signifie pas du tout un point de vue subjectif à l'égard des écoles et des tendances philosophiques, non plus qu'à l'égard des faits et des personnalités historiques. Au contraire, Lénine déjà dans sa lutte contre l'objectivisme de Strouve, a montré que le matérialisme considère les faits sociaux d'un point de vue vraiment objectif et scientifique, tandis que l'objectivisme bourgeois estompe les contradictions de classe objectives du développement social, cache sa position de classe et les racines de sa propre idéologie. La philosophie marxiste-léniniste se distingue précisément de tous les systèmes philosophiques par sa reconnaissance rigoureuse de la vérité objective. Le

principe marxiste de l'esprit de parti comporte la mise en évidence du cours objectif du développement, l'analyse scientifique des contradictions objectives et de la lutte des tendances opposées, la détermination exacte du caractère, de la direction et de l'importance objective de chaque tendance, l'analyse des fondements de classe de chaque théorie ou école philosophique, la dénonciation concrète des groupes et des classes sociales au service desquels ces écoles et ces théories sont placées. C'est seulement sur cette base que l'on peut comprendre les lois du développement de la philosophie et des autres superstructures idéologiques, *trouver un critère exact, objectif, authentiquement scientifique pour apprécier les divers systèmes philosophiques et chaque philosophe, pour déterminer leur véritable rôle historique, leur importance et leur place dans l'histoire de la philosophie.*

Kammari analyse l'erreur commise en ce domaine par l'historien Pokrovski et son école, qui voulaient voir dans l'esprit de parti du marxisme un « subjectivisme de classe », niaient toute vérité objective et prétendaient que toute idéologie reflète la réalité comme un « miroir déformant ».

Une telle conception confond l'idéologie d'avant-garde, l'idéologie progressive, scientifique, avec l'idéologie surannée, réactionnaire et anti-scientifique. L'idéologie réactionnaire, en effet, reflète les faits en les défigurant, comme dans un miroir déformant : c'est là ce qu'exigent les intérêts des classes réactionnaires. Aussi l'esprit des idéologues de ces classes signifie-t-il la négation de la vérité historique au profit de leur subjectivisme de classe. Les intérêts de la classe d'avant-garde de la société, de la classe révolutionnaire, les intérêts de la classe ouvrière, au contraire, coïncident entièrement avec la marche objective de l'histoire, avec les intérêts de la science.

Avoir l'esprit de parti, c'est donc là même chose qu'avoir le sens de l'histoire. C'est juger des hommes et des époques non pas d'après les paroles, les déclarations ou les rêves, mais d'après les actes et les réalités. Comme critère de la vérité, il n'y a que la pratique et la vie. « Le point de vue de la vie, de la pratique, doit être le point de vue de base de la théorie de la connaissance », déclarait Lénine.

L'esprit de parti unit à l'intransigeance la largeur de vues et l'intelligence. Le respect des intérêts du prolétariat se confond avec le respect de la vérité objective.

Jean TRIOMPHE.

REVUES BELGES

Cahiers du Nord (Charleroi), n° 5, 1947.
Epîtres (Gand), novembre-décembre 1947.
Cahiers du libre examen (Bruxelles), n° 8, 9-10 (1947), n° 1 (1948).
La Renaissance d'Occident (Bruxelles), n° 1, 1948.

Il s'en faut que les Belges admirent de confiance les célébrités étrangères. Si les *Cahiers du Nord* consacrent un numéro intéressant aux littératures de langue portugaise (Portugal et Brésil), M. J. Valoise, dans ses *Epîtres*, relève avec un malin plaisir les bévues commises par Jean Paulhan, pontife de la critique française, dans son « Guide d'un petit voyage en Suisse » (exemple : « nous avons tous entendu parler avec éloge du lac de Berne ; or Berne est la seule ville suisse qui n'ait pas de lac » ; confusion grossière avec le lac de Bienne), et l'Association des écrivains belges a protesté récemment contre le fait que les livres belges entrent difficilement en France, alors que la Belgique est inondée de livres français. Il est question de boycotter ceux-ci.

Je ne crois pas qu'il y ait fort à craindre ce genre de chauvinisme. Mais le moindre prétexte est bon, ici comme au Canada, pour honnir la littérature d'un pays considéré comme anticlérical et communiste. Certain compte-rendu d'une conférence d'Eluard, dans les *Epîtres*, vaut son pesant de bonne pensée.

La preuve que le problème clérical reste prédominant en Belgique nous est fournie par les *Cahiers du libre examen*. Ils con-

sacrent un de leurs numéros à une documentation utile et édifiante sur les Jésuites. On y aurait seulement souhaité une étude plus approfondie de l'histoire économique et financière de la Compagnie. Robert Brodsky souligne cependant qu'elle a pris conscience du « capitalisme naissant », et que, nouvelle venue dans l'Eglise catholique, elle « devient, pour le rester longtemps, la seule force religieuse dont l'influence économique se fait sentir dans l'histoire contemporaine ».

Les « libre-exaministes » signalent aussi le danger, si grand en Belgique, de l'enseignement confessionnel. Comme dit Ph. Gratvol dans le numéro 9-10, « la liberté de l'enseignement, si âprement défendue pour obtenir de la collectivité les moyens de financer l'enseignement d'un petit groupe, n'a été qu'une ruse de guerre pour s'opposer à l'enseignement de la liberté ». « La liberté de l'enseignement, c'est le privilège de recevoir les moyens pour répandre un enseignement sans liberté ». Et il cite à juste titre les paroles cyniques de Montalembert sur la défense de la propriété. Il faut en effet, et les *Cahiers* ne l'omettent pas, voir toujours les fondements sociaux de la question cléricale, comme de tant d'autres.

Mais il est en Belgique comme en France des pseudo-progressistes qui mettent décidément l'étouffoir sur les questions sociales. Toute une littérature officielle appuie la politique « européenne » de Paul-Henri Spaak. *La Renaissance d'Occident* publie en éditorial ses déclarations anticommunistes (démenties par la « Lettre sur les poètes bulgares » de Nicolaï Dontchev, publiée dans la même livraison).

M. Spaak voudrait étendre le système de traités qui lie le « Bénélux » à toute l'Europe occidentale. Si on ne l'a pas encore fait, c'est « pour ne pas froisser l'U.R.S.S. ». L'essentiel pour lui est d'appliquer le plan Marshall. Les revendications des travailleurs ne l'intéressent pas. N'est-ce pas lui qui déclarait déjà en 1937 : « Une révision doctrinale de la lutte des classes me semble d'une urgente nécessité » ?

C'est ce que rappelle dans une lettre ouverte le socialiste belge Luc Somerhausen, conseiller municipal de Bruxelles, lettre où il donne sa démission du Parti socialiste belge, appelle les vrais socialistes à un réveil général, et dénonce la « politique du chien crevé » suivie depuis dix ans et plus.

> Ainsi les caprices de quelques hommes, attachés au pouvoir plus qu'à un idéal, imposent-ils au Parti et au Pays des positions successives et contradictoires. Ainsi en arrivent-ils à ignorer les causes fondamentales du mal : le régime capitaliste...
>
> Sur le plan international... les dirigeants de quelques partis socialistes, invoquant une prétendue liquidation virtuelle, ont proprement décapité l'Internationale Ouvrière Socialiste... Pas une seule organisation n'a jamais été consultée sur le principe de la dissolution. Au moment où les uns enterraient l'Internationale de Bruxelles qu'ils avaient achevée, Léon Blum déclarait publiquement : l'Internationale de Bruxelles n'a jamais cessé d'exister...
>
> Les Etats-Unis vont jusqu'à entretenir à Bruxelles une délégation « syndicale » amplement pourvue de dollars, et dont l'influence s'exerce sur toute l'Europe occidentale. L'anti-communisme est promu officiellement au rang de vertu cardinale.

Et Luc Somerhausen conclut sa lettre en affirmant sa foi dans l'union de toutes les forces ouvrières.

Jean VARLOOT.

LES LIVRES

Georges COGNIOT : **Actualité du « Capital ». La nécessité sociale et l'action humaine.** Collection « les grandes conférences de la Pensée. » Paris, Editions sociales, 1948.

La conférence de Georges Cogniot, prononcée le 28 janvier dernier, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous le patronage des Amis de la Pensée, et que les Editions sociales viennent de publier en brochure (45 pages, 40 francs). manifeste l'avènement définitif du marxisme au centre de la pensée philosophique française. Cet avènement, les coïncidences formelles : Centenaire de 1848 et du *Manifeste communiste*, quatre-vingtième anniversaire de la première édition allemande du *Capital* (1867) ne suffisent pas à l'expliquer. Bien plus importante est la conjoncture concrète. Nous sommes dans une de ces époques critiques où l'ancien monde croule dans ses propres contradictions, et où les rapports sociaux changent de sens. « Point d'ébullition », dira Georges Cogniot.

Tandis que le socialisme triomphe en U.R.S.S., la machine capitaliste, épuisée d'efforts spasmodiques, ne peut sortir d'une crise permanente et risque à tout instant d'éclater. La mince oligarchie, encore maîtresse de l'Etat, n'est désormais plus maîtresse des choses. Le prolétariat, particulièrement en France, devient la classe prépondérante. Les masses mûrissent rapidement dans des luttes qui les amènent à chaque instant plus près de la victoire décisive. Paysans spoliés, petite bourgeoisie écrasée entrent en mouvement contre l'impérialisme des monstres, les trusts américains, seuls survivants de la faune capitaliste.

Dans ces conditions la réédition du *Capital* était devenue nécessaire, car tout ce qui pense se tourne vers le marxisme :

> Plus que jamais, l'homme épris de liberté et de progrès cherche où puiser la justification rationnelle de son propre effort, de son élan vers l'avenir. Il appelle à son aide la force inflexible de l'idée, la connaissance des lois qui président au développement de la société humaine (p. 4).

Mais se tournent aussi vers lui, avec des intentions criminelles, tous les mercenaires idéologiques des trusts, les uns pour l'émasculer en le falsifiant, les autres pour le masquer derrière les nuages empoisonnés de la mystique ou de l'irrationalisme.

Georges Cogniot s'est magistralement acquitté d'une tâche ardue : dégager en quelques pages l'essentiel de la pensée marxiste, y tracer les grandes voies qui mèneront les hommes d'aujourd'hui vers des buts que leur assigne l'histoire même de notre temps, et régler au passage son compte à toute la « flicaille intellectuelle ». Universitaire de grande classe, orateur à la fois lucide et passionné, écrivain concret, direct et robuste à la phrase claire, savoureuse et charnue, polémiste redoutable à la verve fougueuse, toutes ces qualités font de Cogniot un admirable conférencier. A la lecture l'*Actualite du Capital* conserve tout le charme de la parole vivante, et conduit sans peine au plus profond d'une philosophie et d'une œuvre dont l'accès pourtant ne passe pas pour facile.

Une solide érudition, aussi large que discrète, soutient un exposé doctrinal qui n'est jamais intemporel ou dogmatique. Tous les développements, axés sur les problèmes de l'heure qu'ils éclairent violemment, sont nourris des enseignements de l'histoire de notre temps et de l'apport des continuateurs géniaux de Marx : Lénine et Staline. *Le Capital*, écrit à l'époque de l'apogée du libéralisme, n'a rien perdu de son actualité. Magnifique exemple de vitalité d'une doctrine que chaque découverte nouvelle, chaque progrès, chaque inflexion de l'histoire viennent enrichir et confirmer.

Ajoutons que Georges Cogniot a su lier remarquablement la polémique à l'exposé.

Il rappelle à juste titre le mot de Lénine au sujet du *Capital* :

> Il y a peu de traités scientifiques où vous trouverez autant de cœur, autant de sorties polémiques fougueuses et passionnées contre les représentants des classes sociales qui, d'après les convictions de l'auteur, freinent le développement social (p. 14).

Cogniot lui-même mérite cette louange, héritier authentique de Marx, de l'Engels, de l'*Anti-Dühring*, de Lénine lui-même dont il faut relire *Matérialisme et Empiriocriticisme*. A chaque page, à l'occasion de chacun des problèmes qu'il aborde, de chaque thème directeur de son exposé, Cogniot prend à la gorge et exécute sans pitié les attardés, les illusionnistes et les faussaires. Pas un coup, pas une flèche ne rate son but. Qu'ils se nomment Léon Blum, Jean-Paul Sartre ou Etienne Gilson, Cogniot porte des coups impitoyables à tous ces « médecins des morts » qui croient le capitalisme encore guérissable et n'opposent que « des dogmes aux relents cadavériques » à la dynamique marxiste de la vie.

On ne résume pas l'*Actualité du Capital*. Ce serait affaiblir, sinon trahir.

Œuvre d'un maître du marxisme français contemporain, de ce type nouveau d'intellectuel dont la France aujourd'hui est si riche, et qui, lié aux masses, unit dans une harmonieuse synthèse l'acte à la pensée, suivant l'exemple de Marx, Engels, Lénine et Staline, l'*Actualité du Capital* est une contribution décisive à l'étude et à la compréhension du marxisme. Elle constitue pour le militant, pour l'étudiant, pour le savant, pour l'ouvrier, pour l'homme seulement épris de savoir, pour cet homme simple et généreux qui cherche aujourd'hui la lumière dans les ténèbres et l'ordre dans le chaos, pour cet « honnête homme » qu'écrase le capitalisme et que méprisent ses larbins de plume, la meilleure introduction, et la plus fructueuse, à la lecture du *Capital*.

J'ajouterai un mot encore. Cette brochure courte et dense est aussi le plus pressant et le plus inéluctable des appels à l'action. Et c'est la meilleure louange qu'on puisse faire d'un écrit marxiste et de son auteur.

Félix Armand.

J. Weulersse : **Paysans de Syrie et du Proche-Orient.** Paris, Gallimard.

C'est là un travail posthume de J. Weulesse, mort à Dakar en août 1946 ; le dernier venu d'une série d'ouvrages et d'études qui l'avaient consacré parmi les géographes français, parmi ceux qui, trop rares, voient du pays. L'ouvrage est une mise au point de la vie paysanne dans le Proche-Orient, qui vient s'insérer dans la collection publiée par Gallimard sur « Le Paysan et la terre ».

Le titre dépasse quelque peu le contenu de l'ouvrage, car l'auteur utilise sa propre connnaissance des anciens pays sous mandat français et les études relativement nombreuses qui leur ont été consacrées, pour étendre ses conclusions à tout le Proche-Orient. Cette généralisation est discutable, car le paysan kurde du Haut Irak, le fellah prolétaire du Bas Irak, le montagnard du Yémen, de l'Hadramaout ou de l'Oman, le paysan des oasis de l'Arabie séoudite ne sauraient être identifiés aux paysans de Syrie et du Liban. Toutefois, on ne saurait reprocher à J. Weulersse d'avoir cherché à généraliser, ne serait-ce que pour souligner l'étendue de notre ignorance sur la vie des masses paysannes du Proche-Orient. Le nomade a été souvent décrit ; on connaît les villes assez bien, car nomades et citadins sont les grands personnages du Proche-Orient, les seuls qui aient un rôle économique et politique, les seuls que connaissent Anglais et Américains. Les paysans sont généralement des misérables. C'est ce que souligne J. Weulersse et ce qu'il cherche à expliquer.

Curieux paysan, en effet, que ce cultivateur qui méprise la terre qu'il cultive sans goût. Cela tient moins à des causes

physiques qu'à des causes humaines : prédominance du nomade ou du citadin, Islam qui ici se confond avec arabisme et enseigne le mépris du travail manuel, morcellement religieux de populations conquérantes ou, au contraire, vaincues, mais qui ne sont pas enracinées. Les communautés paysannes sont sans frontières, sans existence propre.

Au surplus, le paysan n'est pas propriétaire ; jadis les cultivateurs de céréales de l'intérieur vivaient sous le système de la *mouchaa*, propriété collective caractérisée par une redistribution périodique de lots exploités individuellement. D'où, un partage du terroir en quartiers découverts et divisés en champs en lanières. Mais ce système a été généralement transformé par l'intervention des citadins qui ont acquis des parts et les ont stabilisées, puis les ont transformées en propriétés individuelles par la pratique de l'usure, de la clientèle ou simplement par la force. Le paysan est réduit à cultiver comme métayer, sous la coupe de régisseurs féroces, et n'a même plus la propriété de sa maison. C'est seulement dans les plantations montagnardes, de la côte ou des oasis, que des contrats de complant permettent l'accession du paysan à la petite propriété. Enfin, le paysan reste fidèle à des méthodes archaïques de culture, faute de moyens de transport avant 1918, et parce qu'il vit en économie fermée.

J. Weulersse décrit les méthodes de culture, strictement individuelles, et la vie paysanne. Misère et abrutissement, telles sont ses conclusions, qu'il avance en brossant des tableaux de la vie paysanne dans les plaines ouvertes, dans les montagnes, sur les lisières désertiques et dans les oasis.

La puissance mandataire a créé des routes, développé certaines cultures, tenté d'améliorer la situation du paysan en fixant le régime des terres, en procédant selon le cas à des remembrements ou des démembrements. Mais elle s'est heurtée à l'hostilité des féodalités bédouines ou des gros propriétaires citadins, à la passivité du paysan, à des difficultés techniques et financières. Elle n'a pas voulu adopter une politique révolutionnaire. Et les résultats obtenus sont maintenant menacés par le régime politique nouveau, car l'indépendance tend à renforcer les aristocraties traditionnelles.

Jean DRESCH.

Roger DION : **Les Frontières de la France.** Hachette, 1947.

Dans son petit livre sur les *Frontières de la France*, l'auteur de l'*Essai sur le paysage rural français* demeure avant tout un spécialiste de la géographie humaine et de l'histoire agraire, ou plutôt de cette discipline dont le nom exact reste à trouver et qui, empruntant méthodes et matériaux à ses voisines, s'attache à l'étude des sociétés rurales. C'est de ce point de vue que nous intéressent les pages suprêmement intelligentes que Roger Dion a écrites sur les frontières de la France. Combinant les données de l'histoire, de la géographie et des sciences annexes, archéologie, toponymie, ethnographie, il apporte des vues souvent nouvelles et originales, toujours ingénieuses.

La notion primitive de frontière apparaît étroitement liée à l'occupation du sol et à l'évolution du paysage rural. Camille Jullian avait déjà parlé des *déserts-frontières* (il faudrait préciser déserts forestiers),

> zones plus ou moins larges, nous dit Roger Dion, qui avaient ce caractère commun d'être incultes et à peu près vides d'hommes ; [d'où] l'efficacité de leur fonction séparatrice.

Ainsi, les plateaux forestiers qui cernent encore les horizons de la région parisienne, et qui marquèrent les premières frontières du peuple des Parisiens. La toponymie, en particulier, permet ensuite à l'auteur de préciser ce que furent ces « rendez-vous sur les frontières », points de contact — au milieu des forêts — entre peuples agricoles sédentaires, et dont on trouve

encore des exemples à l'époque actuelle, ainsi en Afrique noire. Alors que la puissance du pouvoir central, à l'époque carolingienne, tendait à préciser de plus en plus les limites territoriales, l'essor de la féodalité eut un effet contraire ; les frontières indécises reparurent, et les marches séparantes.

Ce sont les possesseurs de fiefs qui, échappant de plus en plus au contrôle du pouvoir central, au fur et à mesure que la puissance carolingienne déclinait, ont introduit dans les divisions territoriales de la France, une indécision si contraire aux traditions romaines et à celles de l'Eglise.

Les seigneurs féodaux avaient intérêt à l'existence de ces frontières souples qui laissaient à leurs ambitions territoriales, toute liberté d'action. Sans parler des avantages que les communautés rurales pouvaient tirer elles aussi d'une telle situation : sans souverain précis, elles échappaient en fait à l'impôt. Ainsi, celle de Clinchamp en Haute-Marne qui, suivant le cas, prétendait relever du royaume de France ou de l'Empire.

Sans suivre Roger Dion dans tous ses développements toujours suggestifs, signalons encore ses pages sur les frontières montagneuses alpines ou pyrénéennes. La ligne de crête, à l'origine, ne forme pas frontière, mais bien toute l'épaisseur du massif. La république d'Andorre est un exemple de ces communautés montagnardes formées dès la plus haute antiquité pour l'exploitation des hauts pâturages, et qui entretenaient d'un versant à l'autre des rapports étroits, dont tel tribut de trois génisses, que les gens de Barétous en Béarn payent encore à ceux de Roncal en Navarre, constitue une pittoresque survivance. Nous n'insisterons pas sur les vues originales et subtiles de l'auteur au sujet du traité de Verdun, dont les rédacteurs, véritables experts, auraient été soucieux de former des Etats économiquement équilibrés : d'où un découpage perpendiculaire

aux zones de végétations, c'est-à-dire par bandes allongées, de la mer du Nord aux pays méditerranéens, des gras pâturages des Marschen aux collines, aux salines et aux olivettes de Catalogne, de Provence et d'Istrie.

On lira le livre de Roger Dion avec le plus grand plaisir et un profit certain, même les pages qui pourront paraître au premier abord hasardeuses dans leurs hypothèses. On y apprendra beaucoup. On y recevra en même temps une excellente leçon de méthode, en particulier en ce qui concerne l'analyse d'un texte, d'une carte, d'une photographie d'avion, ou d'une coupe de terrain. On y trouvera, une fois de plus, la démonstration de la nécessité de faire converger, pour l'étude des sociétés humaines, les données des diverses disciplines qui s'y attachent.

Albert SOBOUL.

Ch. André JULIEN : **les Voyages de découvertes et les premiers établissements** (XV^e-XVI^e siècles). Paris, P.U.F., 1948, in 8° 536 pages.

[Histoire de l'expansion et de la colonisation françaises. Vol. I].

On ne saurait en quelques lignes rendre compte d'un ouvrage d'une telle densité. On ne saurait le résumer non plus. C'est un instrument de travail d'une importance considérable [1] — dont on aurait tort de croire qu'il n'intéressera que les historiens de la colonisation. Tous ceux qui sont curieux de ce temps (qui est tout de même celui de la Renaissance et de la Réforme) y trouveront matière à réflexion. Et d'abord Ch.-A. Julien tord le cou à un certain nombre de légendes qui ont la vie dure parce qu'elles favorisent des intérêts précis. Quand la lutte pour le partage territorial du monde s'est ouverte, on a tenté de divers côtés de justifier une occupation

1. Le lecteur trouvera les textes complémentaires dans l'anthologie : *les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI^e siècle* publiée en 1946 aux P.U.F. sous la direction de Ch. A. Julien.

très récente par des précédents lointains. C'était de bonne guerre. Mais il est regrettable que pendant si longtemps des historiens considérés comme sérieux aient accordé quelque créance à des récits aussi fabuleux. Pourquoi faut-il que nous n'ayons qu'un mot « colonisation » pour désigner des phénomènes aussi dissemblables (non seulement par leur extension, mais aussi par leur nature) que les voyages du xv^e^ siècle et l'impérialisme conquérant de la fin du xix^e^ siècle et du début du xx^e^ siècle ? Evidemment Ch.-A. Julien limite son étude aux initiatives françaises qui ont été moins importantes que celles des Espagnols et des Portugais. Quoi qu'il en soit, il apparaît qu'on peut alors difficilement parler de colonisation. Il y a trafic, trafic d'or, d'épices et de bois précieux. Il n'y a installation, ou tentative d'installation (sauf quand il s'agit des projets de l'amiral Coligny, mais c'est une autre affaire) que dans la mesure où cette installation est nécessaire pour le trafic. L'initiative est prise par des armateurs. Tout se règle d'ailleurs comme devaient se régler des affaires : pots de vin et cadeaux. On peut sourire des Indiens qu'on achetait avec des verroteries. Mais le roi de Portugal n'offrait-il pas pour la mettre de son côté des sommes importantes d'argent à Anne de Pisseleu, duchesse d'Etampes et maîtresse de François I^er^ ? Et quand l'argent ne suffisait pas, on y ajoutait un jeune amant, beau garçon mais dévoué aux intérêts portugais. Dans tous les voyages dont Ch. A. Julien nous fait le récit, c'est bien d'or qu'il s'agit ou de diamant. Jamais on ne songe à mettre en valeur le pays ; même quand les « colons » ont quelque peine à se ravitailler. Cette colonisation est vraiment la fille d'une époque mercantile, et il serait intéressant de noter combien elle a contribué au progrès de la bourgeoisie au sein même d'une économie féodale. Ces hommes qui financent les expéditions, il serait indispensable de les bien connaître et aussi de savoir d'où viennent les capitaux et où vont les profits. Les souverains restent des féodaux. Ces expéditions ne les intéressent que dans deux cas. Ou bien parce qu'elles peuvent leur procurer quelques ressources complémentaires (le budget royal rêve des galions d'or), ou bien parce qu'elles s'insèrent dans une politique continentale (exemple : la lutte de François I^er^ contre Charles-Quint). De toutes façons on ne saurait parler d'une politique coloniale. Quant à la volonté missionnaire, elle n'apparaît que comme un prétexte, ou plus exactement comme un moyen de faire admettre telle ou telle expédition discutée. En fait ce n'est point ce qui compte, mais bien la quête des métaux précieux.

Toutefois il apparaît à la lecture de la thèse de Ch. A. Julien qu'il y a un lien étroit entre certains de ces grands voyages et la Réforme. Pour Ch. A. Julien, le seul homme d'Etat qui méritât alors le nom de colonial fut l'amiral Coligny : c'était un protestant. On sait que Friedrich Engels a montré dans un passage célèbre de son étude sur le matérialisme historique que la Réforme fut un des points culminants (le premier) du long combat de la bourgeoisie contre la féodalité. Ce n'est donc pas par hasard que l'on voit en France (je dis en France parce qu'ailleurs le problème peut se poser d'autre manière) tellement de protestants s'intéresser aux grandes découvertes. En tout cas il y aurait là des recherches utiles à faire. Henri Hauser s'était déjà engagé dans cette voie et Ch. A. Julien nous fait faire un nouveau pas en avant.

Enfin — et ce sont là des chapitres passionnants — pour la première fois le contact s'établit entre Européens et Indiens. Les récits de voyage, leur influence sur la littérature sont analysés avec une extrême précision. Les thèmes de l'âge d'or, du bon sauvage et de la civilisation corruptrice de l'homme font leur apparition. Il reviendront au xviii^e^ siècle. Il est normal que dans des périodes de crise les hommes qui n'ont pas acquis le sens du développement de l'histoire, mais à qui ne suffit plus la perspective radieuse d'un Paradis céleste, reportent avec nostalgie vers un passé lointain leur rêve d'une

société harmonieuse. Les terres nouvelles allaient fournir comme le décor géographique de ce rêve. Le contact Européens-Indiens est brutal (il est vrai que la lutte pour le trafic qui oppose les Européens entre eux n'est pas une idylle : assassinats, tortures raffinées sont les procédés classiques). Certains déjà se refusent à ne voir brutalité et duplicité que du côté des « indigènes ». Et nous terminerons par cette citation que donne Ch. A. Julien et qu'il emprunte à *l'Histoire du voyage fait en la terre du Brésil* de Jean de Léry : notre vieil auteur parle du cannibalisme et il ajoute :

> Je dirais en premier lieu sur ceste matière, que si on considère à bon escient ce que sont nos gros usuriers (suçans le sang et la moëlle, et par conséquent mangeans tous en vie, tant de veuves, orphelins et autres pauvres personnes auxquels il vaudrait mieux couper la gorge tout d'un coup, que de les faire aussi languir) qu'on dira qu'ils sont encore plus cruels que les sauvages dont je parle...

Croyez-vous que ce propos ait beaucoup vieilli ?

Jean BRUHAT.

J.-J. ROUSSEAU : **les Confessions, les Rêveries du promeneur solitaire.** *Texte établi et annoté par Pierre Grosclaude, présentation de Jacques de Lacretelle.* Paris, les Editions nationales, 1947.

Les auteurs français du dix-septième siècle jouissent, depuis plus de cent ans, d'un traitement de faveur : combien d'éditions critiques avons-nous de leurs œuvres ? La célèbre collection des Grands écrivains publiée chez Hachette contient des monuments élevés à la gloire de Racine, La Fontaine, Corneille, Mme de Sévigné... Hélas ! nous ne saurions dire que les philosophes du siècle des lumières ont été aussi bien traités. Nous ne possédons pas une édition des Œuvres complètes de Diderot depuis la très insuffisante édition d'Assézat et Tourneux. Pire : nous ne possédons aucune édition critique de l'œuvre entière de Jean-Jacques. Quel bienfaiteur des Lettres entreprendra de nous la constituer en s'aidant de la correspondance réunie par Dufour et Paul-Plan ? Pierre Grosclaude a donc fait un travail éminemment utile en nous livrant, dans la très belle collection des Classiques verts où figurait déjà un Marivaux dont René Maublanc a rendu compte ici [1], un texte soigneusement établi, soutenu par un appareil dû à une documentation minutieuse et à une longue fréquentation de Rousseau. J'ai toujours pensé que la meilleure biographie de Jean-Jacques — et je parle en connaissance de cause puisque je suis en train de lui consacrer un livre — serait constituée par une édition de ses *Confessions* contenant, en note, les rectifications de dates nécessaires, les éclaircissements historiques, les discussions sur les points controversés. Cette édition, nous l'avons maintenant, aussi sûre que possible. J'ai eu beau écheniller l'ouvrage, je n'y ai relevé qu'une erreur : à la page 6 de son Introduction, Pierre Grosclaude écrit que les *Confessions* furent achevées « à Trye, près de Gisors, chez le prince de Conti, en août 1767 » ; or, dans la note (7) de la page 363, il place le séjour de Jean-Jacques à Trye entre le 21 décembre 1767 et le 12 juin 1768.

L'introduction ne m'a pas séduit au même point que le travail de l'érudit. Aux considérations, un peu trop scolaires, sur les écrivains qui, à l'exemple de Rousseau, devaient écrire le récit de leur vie, depuis Germaine de Staël jusqu'à Colette — *Si le grain ne meurt* d'André Gide n'est pas cité, étrange oubli ! —, sur ceux qui devaient se livrer à la rêverie depuis Chateaubriand jusqu'à Maine de Biran, j'aurais préféré une étude sur le créateur du romantisme, qui nous eût montré comment un écrivain révolutionnaire ayant rêvé d'une société où régnât la justice, l'égalité, se replia sur lui-même lorsqu'il s'aperçut que ses rêves ne pouvaient se

1. La *Pensée* n° 14, p. 147.

réaliser (il ne prévoyait pas 1789) et, persécuté, exilé, chercha refuge en lui-même selon un procédé auquel le prédisposaient de longues habitudes d'onaniste. On se fût ainsi peut-être mieux préparé à comprendre l'œuvre à la fois délicieuse, ensorceleuse et empoisonnée qui devait susciter tant d'admirations et tant de protestations indignées. Ces réserves faites, il reste que l'ouvrage de Pierre Grosclaude doit figurer dans la bibliothèque de tout lettré. On ne pourra plus étudier Jean-Jacques sans l'utiliser.

Jean LARNAC.

CRITICUS : **Quatre études de « style au microscope »**. Paris, N.R.C., collection Plein Midi.

Manque de place ? crainte de sembler pédant ? Difficulté de briller ? Amour inconsidéré des idées générales ? Paresse ? Incompétence ? La plupart de nos critiques littéraires, c'est un fait, ne se donnent pour ainsi dire jamais la peine d'étudier minutieusement dans leurs comptes-rendus, le style de l'écrivain dont ils parlent. Ils ne semblent même pas juger cette étude indispensable pour eux, ils se contentent de nous donner tout de go, comme si elle était nécessairement infaillible, leur impression générale, forcément hâtive, subjective, et superficielle. Quelle erreur ou quel manque de conscience ! L'analyse précise de quelques paragraphes en apprend souvent beaucoup plus sur la valeur réelle d'un écrivain que bien des dissertations. Lisez, si vous ne me croyez pas, les *Quatre études de style au microscope* que vient de publier « Criticus » (?) aux éditions N. R. C. L'auteur a choisi, presqu'au hasard semble-t-il, les deux premières pages de quatre romans très estimés des prétendus connaisseurs : *les Célibataires* de Montherlant, *Douceur de la Vie* de Jules Romains, *l'Immoraliste* de Gide, *Raboliot* de Maurice Genevoix. Or que révèle à leur sujet le grossissement au microscope, c'est-à-dire en fait l'examen attentif, par la raison et le bon goût, des moindres détails formels ? Impitoyablement ceci (on peut n'être pas toujours d'accord avec « Criticus », trouver injustes quelques-uns de ses reproches, ou s'étonner de ne pas voir signalées certaines fautes grossières ; on ne peut pas ne pas se rendre à ses conclusions, elles pèchent par indulgence plutôt que par sévérité) : le début des *Célibataires* se révèle absolument nul, du style feuilletonesque le plus éculé (à vrai dire, pas besoin d'analyse approfondie ici, cela se voit du premier coup) ; la préface de l'*Immoraliste* atteste évidemment la *satisfaction prétentieuse* de Gide, mais point du tout, comme il le croit, la clarté ou la profondeur de ses vues ; on excuserait plus volontiers la médiocrité du Journal de Jallez, puisque Jules Romains pourrait dire à la rigueur qu'elle est *voulue*, caractéristique d'un journal intime écrit au courant de la plume, mais on se demande alors pourquoi l'auteur nous en inflige la lecture (d'autre part Jallez ressemble beaucoup à Romains lui-même ; alors !...). Seule la description initiale de *Raboliot* par Maurice Genevoix, un peu fabriquée peut-être, apparaît sous le microscope aussi juste, aussi évocatrice, aussi belle qu'à l'œil nu, c'est indiscutablement du grand art réaliste.

Il ne saurait être question, bien sûr, de conclure sur l'heure que tout Montherlant, tout Gide, tout Romains, tout Genevoix soit aussi faible — ou aussi admirable — que les passages étudiés ici. Mais quelle leçon tout de même pour ceux qui se laissent abuser encore par les thuriféraires habituels du *Figaro*, de la *Table Ronde* et autres lieux, quelle invitation à mieux ouvrir les yeux sur l'œuvre entière de tant d'écrivains portés aux nues à en sonder sans parti pris l'exacte valeur ! Si, même pour ce qui est de la *littérature pure* dont ils affectent de se soucier uniquement, quelques piqûres d'épingles suffisent à dégonfler ces baudruches, que serait-ce si l'on voulait juger exactement de leurs qualités humaines ?...

Une remarque encore toutefois : lors-

qu'on critique les autres, il faut s'efforcer d'être soi-même sans défaut, Criticus devrait bien surveiller de plus près son style et sa ponctuation.

Pol GAILLARD.

Henri LAVILLE : **Cet âge est sans pitié,** Paris, 1948, Julliard. 233 p. in-16 Jésus.

Un roman qui sonne vrai, qui intéresse, qui émeut et qui instruit, qui a la prétention d'être utile et efficace et qui peut l'être en effet. Un jeune homme, Georges Sendral, arrive de province pour préparer sa licence ès-lettres à la Sorbonne et assurer la charge de surveillant à l'Orphelinat départemental de Villejuif, et il s'aperçoit avec horreur qu'il est tombé sur un « bagne d'enfants » de l'espèce la plus ignoble. Le roman raconte un trimestre de sa vie à l'Orphelinat ; au bout de ce temps, après que deux drames s'y sont passés, le suicide de son meilleur camarade, et le meurtre d'un autre pion par un quatrième, ce qui provoque un scandale et fait espérer le nettoyage de la boîte et le changement de ses méthodes, Sendral, malade, à bout de nerfs, et incapable de vivre plus longtemps dans cette atmosphère, se fait nommer à Chaptal et quitte Villejuif avec soulagement.

Je ne sais dans quelle mesure l'imagination de l'auteur (aujourd'hui instituteur dans une petite ville de l'Allier) est intervenue pour corser son intrigue ; mais il est incontestable que l'essentiel est vrai. Les personnages principaux, les pions, le surveillant général, le directeur et les scènes de chahut et de répression, tout cela est criant de vérité.

Certains lecteurs regretteront peut-être que les malheureux enfants soumis à ce régime restent bien mal connus et très peu individualisés. Mais c'est, je crois, une preuve de l'authenticité du livre. Il ne peut être question de nous montrer un bagne d'enfants vu par l'une de ses victimes (ce qui serait bien fantaisiste si l'auteur lui-même n'y avait pas été élevé) ; ce qu'Henri Laville pouvait seulement décrire, c'est le bagne vu de l'autre côté de la barricade, par l'un de ceux qui sont chargés d'y faire régner la terreur et que par avance les enfants haïssent ; engrené malgré lui dans cette machine à fabriquer des révoltés, il n'arrive pas malgré tous ses efforts à gagner la confiance de ses élèves ni même à les connaître, ni à démolir ce mur d'incompréhension et de haine que d'autres ont bâti avant lui — et derrière lequel s'abrite la lâcheté ou le sadisme de ses collègues. C'est ce roman du pion que l'auteur a voulu écrire, et il l'a presque complètement réussi.

Si je dis presque complètement, c'est que les aventures sentimentales des deux principaux personnages ne me semblent pas complètement incorporées à l'intrigue. Je ne dis pas qu'elles soient invraisemblables ni fausses ; mais c'est là seulement qu'on peut trouver des traces d'une littérature, au mauvais sens du mot, que le style net, direct et parfois brutal d'Henri Laville sait écarter fort bien du reste de l'ouvrage.

Cet âge est sans pitié attire utilement l'attention sur le scandale d'une éducation à la trique que le procès récent des « Petites Ailes » a déjà fait connaître au public. L'auteur n'y propose pas de solution ; il montre seulement que des bonnes volontés individuelles n'y peuvent rien. Il montre aussi qu'on ne pourra rien y changer en gardant le personnel actuel : des administrateurs incapables et lâches, des ratés aigris, et même ces jeunes étudiants comme Sendral, qui font le métier de pion en amateurs et parce qu'ils ont besoin de gagner leur vie pour poursuivre leurs études, mais n'ont ni le temps ni le goût ni les connaissances et la compétence nécessaires pour se consacrer à l'éducation d'enfants abandonnés, difficiles et parfois tarés. C'est une réforme complète du personnel de surveillance dans les orphelinats et maisons d'éducation pour enfants abandonnés ou déficients que nous suggère donc l'excellent roman d'Henri Laville.

René MAUBLANC.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

D. MASTERS et K. WAY : **One World or none,** Mac Graw-Hill Book Co, New-York, 1946.

Cette brochure collective comporte une introduction de Arthur H. Compton, une préface de Niels Bohr, 14 articles de personnalités de premier plan, scientifique : Einstein, Langmuir, Oppenheimer, etc ; militaire : Arnold ; journalistique : W. Lippmann, et une conclusion de la Fédération des travailleurs scientifiques américains (recherches atomiques).

Chacun étudie les problèmes posés par l'emploi de la bombe atomique, les dangers que présente cette nouvelle arme et la nécessité d'une organisation internationale animée du sincère désir d'une solution pacifique des différends, quels qu'ils soient.

Les deux années de recul avec lesquelles nous lisons ces articles permettent de mesurer le chemin parcouru par l'agressivité de l'impérialisme américain. En dépit des notables différences que l'on relève entre le ton généreux d'un Einstein et celui d'un Lippmann, il se dégage de cette lecture une impression de bonne volonté et de sincère désir de collaboration [illegible] ale que nombre de savants américains n'oseraient certainement plus donner de la même façon à présent.

Ernest KAHANE.

Georges Lefebvre : le Directoire. Cours de la Sorbonne. Paris, Colin, 1946, 248 p.

Georges Lefebvre est [illegible] l'un des meilleurs historiens de [illegible] présente. Il l'est dans toute la force du terme, je veux dire qu'il associe à la méthode de la recherche, aux exigences de l'analyse les obligations de la synthèse, et c'est précisément une synthèse que constitue le présent livre. Une synthèse bien courte, un résumé de synthèse, si l'on veut ; mais pour l'établissement de laquelle on sait, on sent, on voit une immensité d'analyses de documents de base qui permettent à Georges Lefebvre de construire et d'expliquer.

Ce Directoire, coincé entre la Grande Convention et le Grand Consulat, est d'ordinaire desservi dans les tableaux qu'on en donne. Lefebvre, esprit clair et objectif, se dégage de toute cette subjectivité traditionnelle, et explique. Il explique que les Thermidoriens ont continué de vouloir appliquer la Constitution modérée, les contre-révolutionnaires ne voulaient pas et, avec l'aide de l'étranger, ils ont voulu ramener la France à la monarchie d'ancien régime. Ainsi le Directoire, tout en barrant la route à la démocratie, a été amené à prendre des mesures exceptionnelles qui l'apparentent au gouvernement révolutionnaire. Par ailleurs, il a recouru à l'appui de l'armée dans son action intérieure : de là le 18 Fructidor, anticipation du 18 Brumaire.

Mais toute cette lutte de partis se développe dans un milieu profondément secoué par une crise économique et monétaire sans égale, dont Georges Lefebvre indique avec une intelligence pénétrante les causes, les modalités, les effets.

Et donc c'est bien d'une synthèse, d'une synthèse magistrale qu'il s'agit, et nous l'en remercions.

Georges BOURGIN.

Jean CATHALA : **l'U.R.S.S. contre la guerre. Essai sur les principes de la politique étrangère soviétique depuis la guerre.** Paris, éditions Hier et Aujourd'hui, 1948, 256 pages.

Jean Cathala était attaché d'Information près l'ambassade de France à Moscou. Il arriva très rapidement à cette idée que l'amitié soviétique était pour notre pays une garantie de sécurité, une condition de notre indépendance nationale. C'est pour cette raison qu'il a été invité à cesser son activité : un patriote clairvoyant n'était plus à sa place à l'ambassade française de Moscou. Ainsi en avait décidé le Quai d'Orsay. Sous ce titre, Jean Cathala publie ce qu'il appelle « ses notes de lecture ». En fait c'est un recueil de textes extrêmement utile. Nous y trouvons des textes qui étaient déjà connus, de Staline, de Molotov, de Jdanov et de Vychinski, mais aussi d'autres qui ne nous étaient pas parvenus de Kalinine, de Kaganovitch, de Vozniessenski, de Bagirov, de Malienkov, Vorochilov, Beria, Mikoyan. Ces textes ont à nos yeux un grand mérite, c'est de nous éclairer sur les principes de la politique étrangère soviétique. De violentes campagnes la déforment et la calomnient. Voilà de quoi répondre. Des témoignages clairs, des textes que les actes confirment. Il apparaîtra au lecteur que cette politique de paix poursuivie par l'U.R.S.S. n'est pas une politique accidentelle, une politique de circonstances. Finalement, et je cite Cathala :

> nous avons affaire : 1° à une politique de paix fondée sur la nature socialiste de l'Etat ; 2° à une politique liée à la conception marxiste-léniniste du monde ; 3° à une politique à laquelle la diffusion mondiale du marxisme léninisme confère un écho en profondeur, à l'intérieur même des autres pays.

En bref, un livre à lire et à faire lire.

Jean BRUHAT.

Jacques MEYER : **Question de confiance.** Paris, éd. Albin Michel, 1948, in-12, 236 p.

On peut aimer les problèmes d'échecs, les puzzles, les intrigues savantes des romans policiers ; on peut aussi se passionner pour les casse-tête chinois de procédures parlementaires. Aux amateurs de cette dernière catégorie, J. Meyer propose un beau sujet de méditation : la technique de la question de confiance, telle qu'elle a été définie dans la constitution nouvelle et appliquée par les premiers ministères de la IV^e^ République.

La question n'est pas neuve, et l'article 6 de la loi constitutionnelle du 25 février 1875 avait déjà fourni aux hommes politiques et plus encore aux professeurs de droit constitutionnel la matière de dissertations innombrables et d'ailleurs sans conclusions définitives. La constitution de 1946, dans ses articles 49 et 50, a fortement innové : elle a ajouté à la motion de confiance la motion de censure qui en est la réciproque logique, elle a surtout réglementé les procédures qui peuvent entraîner les chutes ministérielles (délibération en conseil des ministres, jour franc de réflexion, majorité absolue des députés). A-t-elle pour autant fixé une règle stricte, interdit les différences d'interprétation et d'application, écarté les jeux savants et subtils du chantage à la confiance tel que le pratiquait Poincaré ? Il ne le semble pas si l'on en juge par les applications qui en ont été déjà faites par les présidents Ramadier et Schuman : après sept votes de confiance favorables, le premier a démissionné de lui-même devant la simple hésitation d'un des partis qui le soutenaient ; le second, qui a su poser cinq fois le même jour la question de confiance, l'a esquivée lors du grand débat qui a condamné moralement sa politique extérieure et s'est contenté d'une véritable minorité de confiance.

Pour remédier à ces nouvelles insuffisances, et dans l'intérêt d'une démocratie formelle qu'il voudrait parfaite, J. Meyer en appelle à « une opinion pu-

blique consciente et lucide ». Mais peut-être celle-ci estime-t-elle qu'il est à cette heure des problèmes plus essentiels.

S. Molinier.

Jean A-Keim : **Un nouvel art : le Cinéma sonore.** Albin Michel 1947. 350 p.

L'auteur s'est efforcé de classer les caractères esthétiques propres au cinéma sonore, tels qu'ils se dégagent de ses quelque vingt ans d'existence, et d'en définir plus ou moins grossièrement les genres et les écoles. Son idée maîtresse est que, par sa technique, par son mode de création, par son mode de perception le cinéma sonore, loin d'être un bâtard de cinéma muet, de théâtre ou d'opéra, est « un nouvel art » et doit être étudié comme tel. En particulier, si dans une étude systématique il s'attache séparément aux éléments plastiques, rythmiques ou musicaux du film « parlant », c'est pour affirmer qu'ils ne peuvent rendre compte de sa valeur artistique, mais que seule en est capable leur fusion suivant des règles à préciser.

Ce n'est pas un reproche de dire que les idées défendues par M. Keim ne sont pas toutes neuves, et sont quelquefois un peu schématiques — je pense à la condamnation sans appel du théâtre filmé (cf. *Henri V*). Son livre a le mérite de les mettre en ordre et de leur donner leur plein sens grâce à des exemples bien choisis. Par contre, il est regrettable que les mêmes exemples reviennent à quatre ou cinq reprises — ceci s'explique par le fait que le livre a été écrit dans un camp de prisonniers sur une documentation réduite —, et plus encore que les mêmes idées reviennent à plusieurs endroits presque dans les mêmes termes.

Tel qu'il est cependant, ce livre nous change heureusement de ces ouvrages sophistiqués où le cinéma n'est que prétexte à originalité facile. Je le crois recommandable à tous les amateurs d'ouvrages consciencieux.

J.-P. Kahane.

André Kédros : **Le navire en pleine ville.** Paris, éd. Hier et Aujourd'hui, 1948.

Dans la Grèce fasciste de Métaxas, à la veille de la guerre, l'ingénieur Christo a mis sur pied une entreprise qui fait sourire les uns et inquiète les autres : il a organisé ce qu'il appelle un kolkhoz, association d'ouvriers qui, pour son propre compte, construit un bateau.

Le « navire en pleine ville », c'est ce kolkhoz en pleine société capitaliste. Aux yeux des bourgeois comme à ceux des communistes, Christo est un original, « l'homme qui fait des bateaux dans la ville ». Si les dirigeants le surveillent et font saboter son bateau, les communistes le considèrent au premier abord comme un utopiste dangereux. Toutefois, après une entrevue très cordiale, Vassili, le militant, comprend qu'il vaut la peine de s'intéresser à cette entreprise qui stimule les ouvriers et peut leur rendre la confiance, au point que ce qui paraissait une folie deviendra le point de départ d'une grève revendicative, dans un pays démoralisé où le droit de grève n'existe pas.

Le symbolisme apparaît avec une très grande force à la fin du roman : le lancement du bateau, lié à la grève, se solde par un échec (plusieurs militants sont tués par la police, d'autres sont arrêtés), échec du « kolkhoz » en régime capitaliste ; mais on reste sur cette vision du navire qui, malgré tout, tient l'eau et flotte, symbole de la force de la classe ouvrière qui reste intacte au delà des heures sombres.

Un véritable souffle épique traverse le livre. Le bateau, lourd de signification, prend des proportions extraordinaires. La première fois où Vassili se rendait sur le chantier, au tournant d'une ruelle,

> il se trouva devant la carcasse d'un navire qui, dominant de haut la rue étroite, paraissait très grande, presque imposante. Vassili, frappé par l'apparition étrange, contempla, immobile, la ligne hardie du vaisseau. La proue, fière et élancée, prête déjà à briser l'assaut des vagues, dépassait d'une manière insolite les toits des maisons...

Et la description du bateau, au moment où il s'élance sur la mer, est grandiose.

Kédros sait évoquer avec un art très sûr, comme il sait aussi faire vivre ses personnages. Et le lecteur français lui saura gré de manier avec force et délicatesse le français, en dépit de quelques très légères maladresses de détail qui ne déparent pas l'ouvrage. On peut regretter peut-être qu'une intrigue amoureuse sans grand intérêt ralentisse le récit et lui enlève un peu de son unité. Il n'en reste pas moins que c'est un livre qu'il faut lire. On y verra que Tsaldaris n'est pas le premier fasciste grec et que le peuple grec continue aujourd'hui une lutte commencée depuis longtemps. Et on n'oubliera pas le bateau construit par le peuple qui, en dépit de tout, tient l'eau.

Madeleine HERR.

Poèmes d'ouvriers américains, traduits et présentés par Pierre MORHANGE. Tarbes, Imprimerie tarbaise, 1948. Prix : 15 frs.

Une plaquette de 16 pages, de très petit format : Pierre Morhange, philosophe et poète, réédite quelques-uns des *Poèmes d'ouvriers américains*, extraits de la revue *New Masses*, qu'il avait traduits avec N. Guterman et publiés en 1930. Les poèmes sans verbiage, qui crient avec violence la misère des ouvriers du pays des trusts et leur haine de l'oppression capitaliste, n'ont rien perdu de leur actualité ; ils sont encore plus vrais à l'époque de Truman qu'à l'époque de Coolidge ou d'Hoover.

Comme les romans de Dreiser, de Faulkner et de Steinbeck, avec un accent plus direct encore et une authenticité encore plus incontestable, les simples vers de ces métallurgistes, de ces mineurs, de ces tisserands et de ces garçons de restaurant dévoilent le mensonge des Etats-Unis paradis des ouvriers, et la fragilité d'une puissance monstrueuse fondée sur le malheur des pauvres et la corruption des riches. « Et alors ? » demande Jack Woodford :

Vous vous soutirez des dollars les uns aux autres,
Vous vous dénigrez, vous vous poignardez,
Vous vous prostituez pour des dollars,
Extorquant, escroquant des dollars,
Léchant le cul pour des dollars,
Et appelant ça : « Servir ! »
Et quand les Américains auront tout l'or du monde,
Alors ?...

C'est Ralph Cheyney qui répond en s'adressant à son gosse :

Dans tes mains potelées, dans celles des millions [d'autres
Bébés d'ouvriers — blancs, noirs, jaunes —
Repose l'avenir du monde.
Ouvre ta petite bouche et crie.
Serre tes petits poings, roses comme des bourgeons,
Et tette, tette fort, pour qu'ils deviennent forts
Et qu'ils brisent un jour le vieux monde où tu [es né.

Et je ne crois pas que cet élan de révolte puisse être longtemps encore comprimé par les menaces ou les consolations de la religion, s'il faut en croire le tisseur de soie Martin Russak :

Ne viens pas nous faire peur, curé,
Avec tes histoires de feu et d'enfer ;
Nous travaillons tout l'été dans l'usine.

Ce n'est pas seulement un témoignage émouvant ; c'est aussi une forme d'art valable, d'autant plus valable qu'elle est plus sincère, plus dépouillée, plus accessible à tous.

R. MAUBLANC.